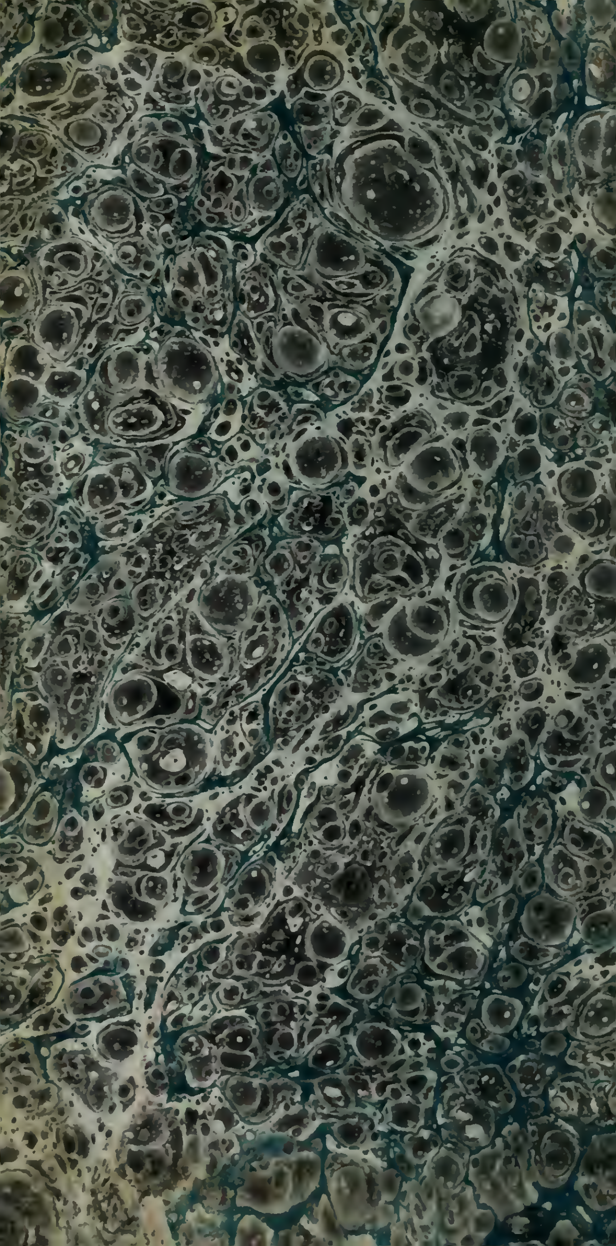
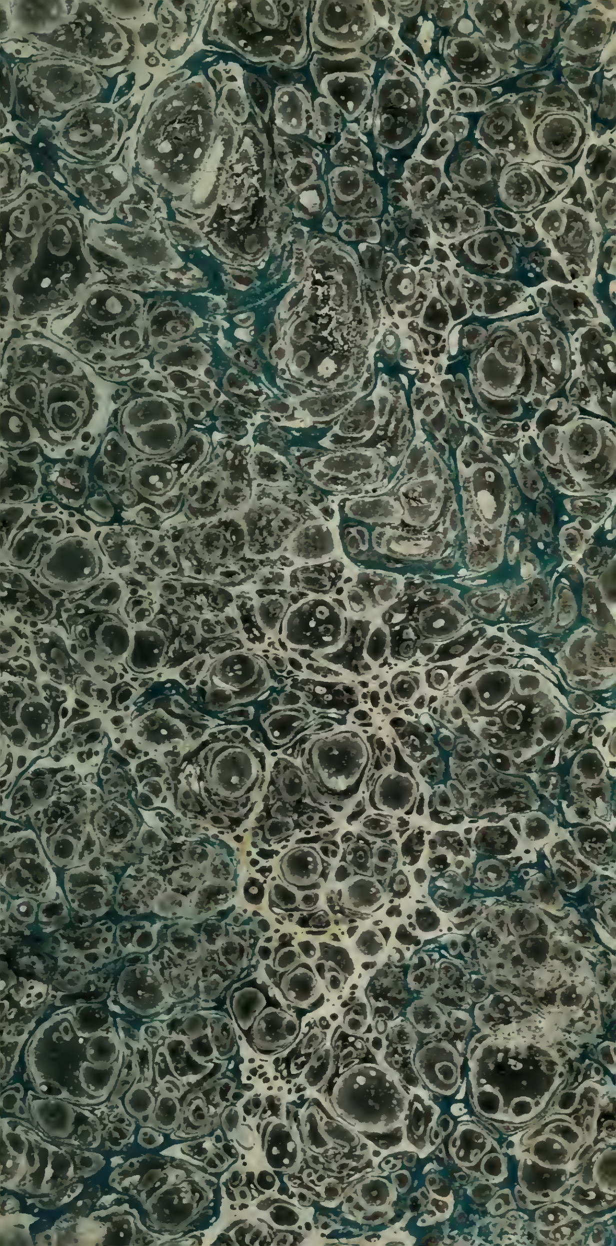






Par Ant Galland

LES PAROLES REMARQUABLES, LES BONS MOTS, ET LES MAXIMES DES ORIENTAUX.

Traduction de leurs Ouvrages en Arabe, en Persan, & en Turc.

Avec des Remarques.

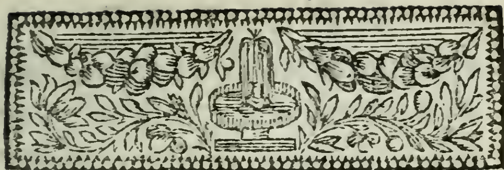




Suivant la Copie imprimée à Paris.

A LA HAYE,
Chez LOUIS & HENRY VAN DOLE,
Marchands Libraires, dans le Pooten,
à l'Enseigne du Port-Royal.

M. DC. XCIV.



A

MONSEIGNEUR

BIGNON,

Premier Preſident au Grand Conſeil.

MONSEIGNEUR,

Si je prens la liberté de vous preſenter ce petit Ouvrage, ce n'eſt point parce que vous étes à la tête d'une Compagnie Souveraine des plus auguſtes du Royaume, ni parce que vous avez herité du merite, de la

doctrine & de l'amour pour les belles Lettres de feu M. Bignon vôtre illustre Pere, & que vous étes distingué dans la Robe & dans le monde par tant d'autres belles qualités. Je suis en cela l'exemple des Orientaux qui de toute ancienneté jusques à nos jours, chacun suivant leur pouvoir, ont fait & font encore des présens à ceux de qui ils ont reçû des faveurs. Les bontés que vous avez pour moi, parmi lesquelles je compte comme une grace toute particuliere celle de m'avoir donné l'entrée à la docte Assemblée à laquelle vous présidés si dignement, m'obligent d'avoir cette reconnoissance.

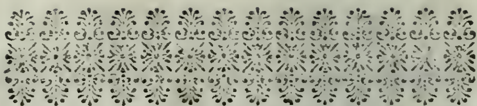
Si parmi vos occupations pour le bien du Public vous a-

vés

vés le tems de parcourir ce Recueil, j'espere qu'il ne vous déplaira point; parce qu'il contient des choses qu'on peut regarder comme nouvelles, puisque très-peu de personnes ont l'intelligence des Originaux d'où elles sont tirées. Neanmoins quelque satisfaction qu'il puisse vous donner, je n'ose pas le regarder comme un présent digne de vous. Mais, quand il n'en seroit pas digne, je vous supplie, MONSEIGNEUR, *de ne pas le considerer par cet endroit-là; mais, par le zele & par la passion avec laquelle je suis très-respectueusement,*

MONSEIGNEUR,

Vôtre très-humble & très-obéïssant Serviteur,
A. GALLAND.



AVERTISSEMENT.

CEt Ouvrage renferme deux parties, l'une des Paroles remarquables & des bons Mots des Orientaux, & l'autre de leurs Maximes. Le Lecteur qui aura quelque connoissance des Ouvrages des Anciens, remarquera sans peine que le premier titre est l'interptetation ou l'explication de celui d'Apophthegmes sous lequel Plutarque nous a laissé les Paroles remarquables & les bons Mots des anciens Rois, des Capitaines Grecs & Romains & des Lacedemoniens. Le titre de, *Dicta memoratu digna;* c'est-

c'eſt-à-dire, de paroles dignes de memoire, que Valere Maxime a donné en partie au Recüeil que nous avons de lui, n'en eſt pas auſſi beaucoup different.

Le deſſein de Plutarque dans ſes Apophthegmes, comme il le marque en les addreſſant à l'Empereur Trajan, fut de faire voir quel étoit l'eſprit de ces grands hommes. Mon deſſein eſt auſſi de faire connoître quel eſt l'eſprit & le génie des Orientaux. Et comme les Paroles remarquables repreſentent la droiture & l'équité de l'ame, & que les bons Mots marquent la vivacité, la ſubtilité, ou même la naïveté de l'eſprit, on aura lieu

ſous ce double titre, de connoître que les Orientaux n'ont pas l'eſprit ni moins droit, ni moins vif que les peuples du Couchant.

Sous le nom des Orientaux, je ne comprens pas ſeulement les Arabes & les Perſans; mais encore les Turcs & les Tartares, & preſque tous les peuples de l'Aſie juſques à la Chine, Mahometans & Païens ou Idolatres. Les Paroles remarquables de Ginghiz Khan & d'Ogtaï Khan que j'ai rapportées, font foi que les Tartares & les Turcs qui ſont les mêmes que les Scythes, conſervent encore aujourd'hui le même genie & à peu prés les mêmes coûtumes que celles dont Quin-

te

te Curce & d'autres Auteurs anciens ont fait mention. Mais, c'eſt ce qui arrive à toutes les Nations qui ne changent pas le principal caractere, ſuivant lequel elles penſent & elles agiſſent.

J'attribuë auſſi aux mêmes Orientaux les Maximes qui font la ſeconde Partie; parce qu'elles ne ſont pas ſeulement tirées des Livres Arabes; mais encore, des Ouvrages des Perſans & des Turcs, dont les Auteurs ont ſuivi chacun le genie de leur Nation.

Valere Maxime, comme il le dit, ne s'étoit pas propoſé de ramaſſer toutes les paroles remarquables des Romains & des autres Nations,

parce que c'étoit une entreprise d'une trop vaste étenduë. Pour la même raison, je n'ai pas eu aussi en veuë de recueillir toutes les paroles remarquables, ni tous les bons Mots des Orientaux. Neanmoins, si le Recueil que j'en donne presentement a le bonheur de plaire, suivant l'intention que j'ai de contribuer quelque chose à la curiosité du public, je travaillerai avec plaisir à en donner un second Volume, & pour cela je consulterai d'autres Originaux que ceux que j'ai consultés pour recueillir celui-ci.

J'ai puisé des mêmes Originaux ou des connoissances que j'ai acquises dans mes voya-

voyages au Levant, les Remarques que j'ai crû necessaires pour l'intelligence entiere des paroles remarquables & des bons Mots qui m'ont paru en avoir besoin. Ainsi, elles ne contiennent rien que je n'aye lû dans les Livres Arabes, Persans & Turcs, ou que je n'aye vû & connu par moi-même. Je les ai aussi employées à marquer le tems auquel vivoient les Califes, les Sultans, les Princes & les autres personnes dont il y est fait mention, & je l'ai fixé précisément en réduisant les années de l'Hegire aux années de la naissance de Jesus-Christ.

J'ai extrait tout cet Ouvrage en partie de Livres impri-

primés & en partie de Manuſcrits. Les Livres imprimés ſont, l'Hiſtoire des Califes par Elmacin, l'Hiſtoire des Dynaſties par Abou-lfarage, l'une & l'autre en Arabe, & le Guliſtan Ouvrage de Sadi en Perſan.

Les Manuſcrits ſont, le Bahariſtan de Giami en Perſan compoſé ſur le modele du Guliſtan. L'Inſtruction d'un Roi de Mazanderan pour ſon fils auſſi en Perſan. Je parle amplement de cet Ouvrage & de ſon Auteur dans les Remarques. L'Abregé de l'Hiſtoire Mahometane en Perſan ſous le titre d'Hiſtoire choiſie dont il y a une Verſion en Turc que j'ai conſultée. Un autre Abregé de

de la même Histoire aussi en Persan par Ommia Jahia de Cazbin. L'Histoire de Ginghiz Khan en Persan par Mirkhond faisant partie de son Histoire generale comprise en six Volumes in folio. L'Histoire en Persan de Schahroch fils de Tamerlan & de ses successeurs par Abdurrizzac Efendi. L'Histoire Universelle de Mehemmed Lari ou de la Ville de Lar dans la Perse écrite en Persan, dont il y a une traduction en Turc qui se trouve à la Bibliotheque du Roi. L'Histoire Ottomane depuis Sultan Osman jusques à Sultan Selim Premier inclusivement, par Cogia Efendi autrement nommé Saad-eddin,
fils

fils d'un favori du même Sultan Selim. L'Histoire des Poëtes Turcs par Letifi qui vivoit du tems de Sultan Soliman. Deux Recueils de bons Mots en Turc dont j'ai choisi ceux qui meritoient d'être publiez. J'ai negligé les autres, parce qu'ils étoient trop vulgaires ou trop libres & indignes de la curiosité des honnêtes gens.

Les Maximes sont recueillies de celles qu'Erpenius & Golius ont fait imprimer confusément & sans distinction avec les Proverbes Arabes, de deux Recueils Manuscrits, l'un que j'ai rapporté de Constantinople, & l'autre qui se trouve dans la Bibliotheque de feu M.

The-

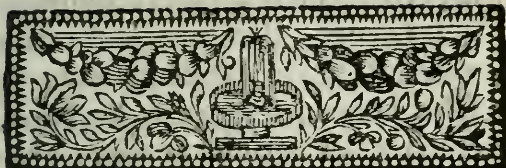
Thevenot, des Tables Indiennes de Bidpaï tant en Persan qu'en Turc, & de quelques autres Livres de Morale Arabes, Persans & Turcs tant en Vers qu'en Prose. Ceux qui auroient pû souhaiter que les Maximes fussent disposées par ordre des matieres pourront se satisfaire en consultant la Table qu'ils trouveront à la fin du Livre.

Je pourrois m'étendre sur les qualités de l'esprit des Orientaux. Mais, ce seroit peut-être diminuer le plaisir du Lecteur que de lui exposer par avance ce qu'il aimera mieux sentir par lui-même. C'est pourquoi, je lui laisse ce plaisir tout entier, afin

qu'il

qu'il juge par le témoignage même des Orientaux, plûtôt que par ce que j'en pourrois dire, s'ils ont raison de croire qu'ils ne sont pas moins partagés d'esprit & de bon sens que les autres Nations qui nous sont plus connuës à cause de leur voisinage.





LES PAROLES REMARQUABLES ET LES BONS MOTS DES ORIENTAUX.

UN Mahometan consultoit Aïscheh une des femmes de Mahomet, & lui demandoit conseil sur la conduite de sa vie. Aïscheh lui dit: Reconnoissés un Dieu, retenés vôtre langue, repri-

més vôtre colere, faites acquiſition de la ſcience, demeurés ferme dans vôtre Religion, abſtenés-vous de faire le mal, frequentés les bons, couvrés les défauts de vôtre prochain, ſoulagés les pauvres de vos aumônes, & attendés l'éternité pour récompenſe.

REMARQUE. Suivant les Hiſtoires des Mahometans, Mahomet a eu quatorze femmes. Aïſcheh qui fût de ce nombre étoit fille d'Aboubekir qui fut le premier ſucceſſeur de Mahomet. Elle vêquit neuf ans avec lui, & ne mourut que long-tems aprés ſous le regne du Calife Maavia agée de 65. ans.

Hormouzan Gouverneur de la Ville de Schouſchter capitale du Khouziſtan pour le Roi de Perſe, combattit ſoixante & dix fois contre les Arabes dans le tems de la conquête qu'ils firent du Roïaume de Perſe; mais enfin les Arabes le firent priſonnier & le conduiſirent à Omar ſecond ſucceſſeur de Mahomet,

met, qui commanda qu'on le fît mourir. Avant l'execution de cet arrêt Hormouzan demanda à boire; mais la frayeur de la mort l'avoit tellement ſaiſi qu'il n'eut pas la force de boire l'eau qu'on lui apporta. Omar lui dit de reprendre ſes eſprits, & qu'il n'avoit rien à craindre qu'il n'ût bu. Mais, voyant qu'il ne beuvoit pas, il ordonna qu'on lui coupât la tête. Hormouzan s'écria: Quoi! vous m'avés donné ma grace & vous ne tenés pas vôtre parole? Omar étonné demanda comment il l'entendoit? Hormouzan répondit: Vous m'avés dit que je n'avois rien à craindre que je n'euſſe bu, je n'ai pas bu. Ceux qui étoient preſens dirent qu'Hormouzan avoit raiſon, & Omar lui donna la vie.

REMARQUES. On a remarqué avant moi que Schouſchter eſt l'ancienne Suſe où les Rois de Perſe alloient paſſer l'hiver, parce qu'elle eſt dans un climat fort chaud, comme tout le Khouziſtan, qui

eſt encore aujourd'hui une des Provinces du Roîaume de Perſe, bornée au couchant par le Golphe Perſique.

Hormouzan oublia la grace qu'Omar lui avoit faite, & fut un de ſes aſſaſſins.

Taher Fondateur de la puiſſance des Taheriens dans le Khoraſſan avoit tué le Califе Emin, & par cet aſſaſſinat il avoit été cauſe que Mamoun frere d'Emin avoit été élevé à la même dignité de Calife. Mais, Mâmoun qui ne ſe fioit pas à Taher nonobſtant l'obligation qu'il lui avoit l'envoya au Khoraſſan en qualité de Gouverneur pour l'éloigner de ſa Cour. Pendant qu'il étoit dans ce Gouvernement Mamoun declara pour être Calife après lui Ali Riza le huitiéme des douze Imams ſucceſſeurs d'Ali, & l'envoya au Khoraſſan, où Taher fit la ceremonie de le mettre ſur le Thrône dans la ville de Merou, & en lui preſtant ſerment, il lui dit: Ma main droite a élevé Mamoun & ma main gau-

che

che vous rend le même office. Ali Riza repartit: La main gauche qui éleve un Imam ſur le Thrône, peut s'appeller la main droite.

REMARQUES. Cette action de Taher & l'aſſaſſinat du Calife Emin firent dire de lui qu'il étoit à deux mains. Il mourut l'an de l'Hegire 210. c'eſt à dire l'an de J. C. 825. après avoir pris le titre de Roi quelque tems avant ſa mort.

Le mot d'Ali Riza eſt fondé ſur ce qu'étant de la race d'Ali & par conſequent de la race de Mahomet à cauſe de Fatime fille de Mahomet qu'Ali avoit épouſée, il croïoit être plus digne ſucceſſeur du Califat que Mamoun & que les predeceſſeurs de Mamoun, que lui & tous ceux qui étoient dans les interêts de la race d'Ali regardoient comme des uſurpateurs. Son autorité en qualité de Calife fut reconnuë, & l'on frappa monnoïe à ſon nom. Mais cette autorité ou cette puiſſance égale à la puiſſance de Mamoun ne dura qu'environ deux ans; car Mamoun ſe repentit de la lui avoir donnée, & le fit empoiſonner à Tous dans le Khoraſſan où il mourut. Après ſa mort ſon corps fut porté & enterré dans un lieu du territoire de la même Ville qu'on appelloit Senabad, où on lui dreſſa un tom-

beau. Depuis, la devotion y a attiré un ſi grand nombre de Mahometans qu'il s'y eſt formé une Ville qui porte le nom de Meſched, & le mot de Meſched ſignifie un tombeau, mais un tombeau d'une perſonne morte d'une mort violente, ou plûtôt d'un Martyr; parce que les Mahometans regardent Ali Riza comme un Martyr: car chez eux, ceux qui meurent de mort violente par ordre du Prince ou à la guerre ſont appellez & crûs Martyrs. La devotion pour le Tombeau d'Ali Riza continuë toûjours, & les Mahometans y vont encore aujourd'hui en pelerinage; particulierement ceux du Khoraſſan & des Provinces voiſines.

Le Khoraſſan dont il ſera encore parlé dans cet ouvrage eſt une grande Province ou plûtôt un Royaume conſiderable en deçà de l'Oxus qui comprend l'Ariane, la Bactriane & les Paropamiſades des Anciens. Les Uzbecs ſont aujourd'hui les Maîtres de ce Royaume, de même que du Maverannahar, c'eſt-à-dire de la Tranſoxiane ou de la Sogdiane dont Samarcande qui étoit la Maracande dont il eſt fait mention dans Q. Curce, eſt la capitale.

Jacoub fils de Leits qui s'étoit fait reconnoître Souverain aprés s'être em-

emparé de la ville de Siſtan & de l'Etat de même nom, entra dans le Khoraſſan pour le ſubjuguer, & alla attaquer Mehemmed fils de Taher le cinquiéme des Taheriens, dans la ville de Niſabor dont il avoit fait la capitale de ſon Royaume. Mehemmed ayant appris qu'il approchoit, envoya lui témoigner qu'il étoit prêt de ſe ſoûmettre s'il avoit des Lettres avec le Sceau du Calife; mais, qu'il s'étonnoit de ſa venuë s'il n'avoit pas d'ordre. Jacoub qui ne reconnoiſſoit pas l'autorité du Calife tira ſon ſabre du fourreau & dit: Voici l'ordre que je porte: & entra dans Niſabor où il fit Mehemmed priſonnier avec cent ſoixante perſonnes de ſa famille, & les envoya tous à la ville de Siſtan ſous bonne eſcorte.

REMARQUE. Leits pere d'Jacoub de qui il eſt ici parlé, s'appelloit Leits Saffar, c'eſt-à-dire, le Marchand de cuivre à cauſe de ſa profeſſion, & de ce nom de

Saffar, Jacoub fut appellé Saffarien de même que ſon frere Amrou & Mehemmed fils de Taher qui regnerent après lui. Jacoub dès ſa jeuneſſe eut une paſſion ſi forte pour les armes, que ſon pere qui fit tout ce qu'il pouvoit pour l'engager dans ſa profeſſion, fut contraint de l'abandonner à ſa conduite; & alors, comme il ſe vit libre de ſes actions, il ſe fit voleur de grands chemins; mais il avoit la moderation de laiſſer toûjours quelque choſe à ceux qu'il voloit. Un jour il enfonça le Threſor de Dirhem Gouverneur du Siſtan pour le Calife & y entra. Dans l'obſcurité, il mit d'abord la main ſur quelque choſe qui avoit un peu d'éclat, croïant que c'étoient des pierreries, & porta ce qu'il prit à la bouche; mais il trouva que c'étoit du ſel. En même tems ſans toucher à autre choſe, il ſortit du Threſor par l'ouverture qu'il avoit faite & ſe retira. Le lendemain, le Gouverneur aïant ſu ce qui s'étoit paſſé & que rien n'avoit été enlevé du Threſor, fit publier qu'il pardonnoit au voleur, qu'il pouvoit ſe declarer en toute ſureté, & que non ſeulement il ne le maltraiteroit pas; mais encore, qu'il feroit ce qu'il pourroit pour l'obliger. Sur la parole du Gouverneur, Jacoub parut & ſe preſenta à lui. Le Gouverneur lui demanda quelle raiſon il avoit euë pour ne rien emporter

du Threſor. Jacoub lui raconta la choſe comme elle s'étoit paſſée & ajoûta: J'ai cru que j'étois devenu vôtre ami en mangeant de vôtre ſel, & que par les loix de cette amitié il ne m'étoit pas permis de toucher à rien de ce qui vous appartenoit. Dirhem lui donna de l'emploi dont il s'acquita avec tant de conduite & de valeur qu'à la fin par degrés il le fit Général de ſon Armée. Mais, aprés la mort de Dirhem, Jacoub ſe prévalant de l'autorité qu'il avoit en main, chaſſa les Fils de Dirhem & s'empara du Siſtan, & aprés le Siſtan, du Khoraſſan, de la Perſe, & de pluſieurs autres Etats dont il en forma un d'une grande étenduë & trés-puiſſant. Il mourut l'an 262. de l'Hegire, de J. C. l'an 875.

Amrou Leits ſucceda à ſon frere Jacoub & augmenta conſiderablemen le Royaume qu'il lui avoit laiſſé; & pour s'aggrandir encore davantage, il conçut le deſſein de détruire le Calife & lui declara la guerre. Mais, le Calife lui oppoſa Iſmaïl premier Roi de la race des Samaniens, & Iſmaïl le fit priſonnier & l'envoya au Calife. Amrou étoit

un Prince très-magnifique & très-ſplendide, & il ne falloit pas moins de trois cent chameaux pour porter ſeulement l'attirail de ſa cuiſine lorſqu'il étoit en campagne. Le jour qu'il fut vainçu & arrêté priſonnier par Iſmaïl, il vit près de lui le Chef de ſa cuiſine qui ne l'avoit pas abandonné, & lui demanda s'il n'avoit rien à lui donner pour manger. Le Cuiſinier qui avoit un peu de viande la mit auſſi-tôt ſur le feu dans une marmite, & alla chercher quelqu'autre choſe pour régaler ſon Maître dans ſa diſgrace le mieux qu'il lui ſeroit poſſible. Cependant, un Chien qui vint là par hazard mit la tête dans la marmite pour prendre la viande; mais, il ne put le faire auſſi promptement qu'il falloit à cauſe de l'ardeur du feu qui le contraignit d'abandonner ſon entrepriſe. En relevant la tête, l'anſe de la marmite lui tomba ſur le cou, & il fit ce qu'il put pour ſe dégager; mais ne pou-
vant

vant en venir à bout, il prit la fuite & emporta la marmite. A ce ſpectacle, Amrou ne put s'empêcher de faire un grand éclat de rire nonobſtant ſa diſgrace, & un des Officiers qui le gardoient, ſurpris de ce qu'un Roi priſonnier pouvoit rire, lui en demanda le ſujet. Il répondit: Ce matin trois cent chameaux ne ſuffiſoient pas pour le tranſport de ma cuiſine, & cet aprèſdîné vous voyés qu'un chien n'a pas de peine à l'emporter.

REMARQUES. Le Calife de qui il eſt parlé ci-deſſus étoit Mutadad qui retint Amrou priſonnier pendant deux ans. Mais à la mort de ce Calife Amrou fut negligé & mourut de faim dans ſa priſon. Mutadad mourut l'an de l'Hegire 289. de J. C. l'an 901.

Un Eſclave d'Amrou Leits prit la fuite; mais des gens envoyez après lui le ramenerent, & le grand Vizir de ce Roi qui lui vouloit du mal, ſollicita Amrou avec chaleur de le

faire mourir, lui inſpirant que ce ſeroit un exemple pour les autres, & que cela leur apprendroit à ne pas fuïr. A ces paroles, l'Eſclave ſe proſterna le viſaga contre terre devant Amrou & lui dit: Tout ce qu'il plaira à vôtre Majeſté d'ordonner de ma deſtinée ſera bien ordonné, un Eſclave n'a rien à repliquer contre le Jugement de ſon Seigneur & Maître: mais parce que j'ai été élevé & nourri dans vôtre Palais, par reconnoiſſance je ne voudrois pas que vous euſſiés à répondre au jour du Jugement d'avoir fait verſer mon ſang. Si elle veut me faire mourir, qu'elle le faſſe au moins avec quelque prétexte de juſtice. Amrou lui demanda avec quel prétexte il pourroit le faire? L'Eſclave répondit: Permettés-moi de tuer le Vizir, & faites-moi perdre la vie pour vanger ſa mort vous le ferés avec raiſon. Amrou rit de la plaiſanterie de l'Eſclave & demanda au Vizir

zir ce qu'il en penſoit: Le Vizir répondit: Je ſupplie vôtre Majeſté de pardonner à ce malheureux, il pourroit me jetter moi-même dans quelque malheur. Je me ſuis attiré cela par ma faute, parce que je n'ai pas conſideré que quand on veut tuer quelqu'un, on n'eſt pas moins expoſé à être tué que celui que l'on veut tuer.

Dans un des premiers ſiecles de la Religion de Mahomet, un Mahometan diſoit qu'il étoit Dieu. On lui dit: Il y a un an que l'on fit mourir un tel qui ſe diſoit Prophete, ne craignés-vous pas qu'on vous faſſe le même traitement? Il répondit: On a bien fait de le faire mourir, parce que je ne l'avois pas envoyé.

REMARQUE. Touchant ce faux Prophete puni de mort, il eſt à remarquer que les Mahometans tiennent que Mahomet eſt le dernier des Prophetes, que Dieu ne doit pas en envoïer d'autres, & qu'ainſi ils ſont perſuadez qu'ils peuvent faire mourir ceux qui ſe donnent cette

qualité, parce qu'ils les regardent comme des perturbateurs du repos public.

Un Calender n'obſervoit pas le jeûne du Ramazan & ſe donnoit encore avec cela la licence de boire du vin. On lui dit: Puis que vous ne jeûnés pas, au moins vous ne devriés pas boire de vin. Il répondit: J'ai renoncé à la pratique d'un précepte, voulés-vous que j'abandonencore la pratique de cette tradition?

REMARQUES. Les Calenders chez les Mahometans ſont des gens qui abandonnent pere, mere, femme, enfans, parens & toutes choſes, qui courent par le monde, & qui vivent de ce qu'on leur donne; mais cela ne les rend pas meilleurs obſervateurs de leur Religion, comme on le voit par l'exemple de celui-ci.

On appelle encore Calender le Chef d'une Nation, d'une Tribu, d'un Peuple, &c. Par exemple, dans l'Hiſtoire de Scharoch, & des autres Fils & deſcendans de Tamerlan, les Chefs de vingt à trente-mille Turcomans qui avoient paſſé de

ſé de la Perſe au Khoraſſan pour s'y établir ſont nommés Calenders. Les Armeniens d'Iſpahan qui demeurent dans le quartier de Julfa, ont auſſi un Chef qui porte le nom de Calender; & en cette qualité c'eſt lui qui repreſente les beſoins de ſa Nation au Roi de Perſe ou à ſes Miniſtres, & qui fait executer les intentions de la Cour par ſa même Nation.

On preſenta un jour au Calife Haroun Erreſchid un de ſes Sujets qui ſe diſoit Prophete. Le Calife qui ne douta pas que le prétendu Prophete n'eût la cervelle renverſée, aſſembla ſes Medecins pour une conſultation touchant le remede qu'on pourroit lui faire. Les Medecins convinrent que les méchantes nourritures avoient cauſé ce bouleverſement d'eſprit, & dirent au Calife que de bons alimens pourroient lui procurer la gueriſon. Le Calife ordonna qu'on prît le ſoin de le bien nourrir pendant quarante jours, & pour cela qu'on le conduiſît à la cuiſine de ſon Palais. Les quarante

rante jours expirés le Calife le fit venir, & lui demanda s'il étoit encore Prohete, & si l'Ange Gabriel venoit toûjours lui annoncer les ordres de Dieu ? Le faux Prophete répondit : L'Ange Gabriel me marque que Dieu, parce que je lui suis agreable, m'a fait une grace toute singuliere en me procurant la bonne cuisine où je suis, & me commande de n'en pas sortir.

REMARQUES. Haroun Erreschid fut le cinquiéme Calife de la race des Abbassides, & mourut l'an de l'Hegire 193. de J. C. l'an 808.

Les Mahometans tiennent que Dieu fait faire tous ses Messages par l'Ange Gabriel, & c'est de là qu'ils veulent que ce soit lui qui ait dicté l'Alcoran à Mahomet, & qu'ils appellent les rêveries qui y sont contenuës, la parole de Dieu.

Un bon homme de Sivri-Hissar disoit à un de ses voisins qu'il avoit grand mal à un œil & lui demandoit s'il ne savoit pas quelque remede ?

Le

Le voiſin répondit : J'avois l'an paſſé un grand mal à une dent, je la fis arracher & j'en fus gueri, je vous conſeille de vous ſervir du même remede.

REMARQUE. Sivri-Hiſſar eſt une petite ville de l'Anatolie dont les Habitans ont la reputation d'être ſimples.

Dans la même ville de Sivri-Hiſſar un homme enfermoit tous les jours ſa hache à la clef dans un coffre. Un jour ſa femme lui en demandant la raiſon, il répondit : Je crains que le chat ne la mange. La femme repartit : Vous vous mocquez, les chats ne mangent point de haches. Le mari repliqua : Le bourreau ! il nous a mangé un foïe qui nous coûtoit un aſpre & demi, pourquoi voulés-vous qu'il ne mange pas une hache qui en coûte vingt ?

REMARQUE. Un Aſpre eſt une petite monnoye d'argent de la valeur d'environ deux liards, qui a cours dans l'Em-

pire

pire Ottoman que les Turcs appellent Akgeh, c'est-à-dire un blanc, & les Grecs ont traduit ce mot dans leur langue par celui d'ἄσπρον qui signifie aussi un blanc. De là, nos Marchans François qui sont à Constantinople & en d'autres Echelles du Levant, & même nos Voyageurs, ont fait celui d'aspre, que l'usage semble avoir autorisé plûtôt que nôtre mot de blanc, qui cependant en seroit la veritable interpretation.

Une Mahometane d'une grande laideur, demandoit à son mari: A qui de vos parens voulez-vous que je me fasse voir? Le mari répondit: Ma femme, faites vous voir à qui vous voudrés, j'en serai content, pourvû que je puisse ne vous pas voir.

REMARQUE. Puisque cette femme étoit si laide on pourroit demander pourquoi le mari l'avoit épousée? mais, il est aisé de répondre que parmi les Mahometans de même que parmi nous, on prent des femmes par interêt de famille, & parce que le pere & la mere le veulent. De plus, c'est aussi parce qu'on les prent presque toûjours sans les avoir veuës aupara-

paravant le visage découvert, & quand on les a éponsées elles ne peuvent se découvrir le visage devant personne qu'avec la permission du mari ; parce que c'est un peché à une femme Mahometane de se faire voir à un autre Mahometan qu'à son mari. Mais j'ai lu dans un de leurs Livres que ce n'est pas un peché pour elles de se faire voir à d'autres qu'à des Mahometans. En raisonnant suivant leurs principes en voici la raison, si je ne me trompe. C'est qu'ils croyent que leurs femmes en se faisant voir à des Chrêtiens, par exemple, ou à des Juifs, ne seront pas faciles à se laisser corrompre, premierement à cause de l'aversion contre les uns & contre les autres dans laquelle ils ont soin de les élever, & en second lieu à cause du rude châtiment de lapidation ou de submersion auquel elles sont condamnées lorsqu'elles sont convaincuës de ce crime. Ils regardent aussi le grand bien qui peut en revenir à leur Religion, en ce que les Chrêtiens ou les Juifs retenus d'entreprendre de corrompre des Mahometanes de la crainte du feu, peuvent par ce moyen en devenir amoureux & abandonner leur Religion pour en épouser quelqu'une. Il est certain qu'ils ont cette veuë & qu'elle ne leur a réüssi & ne leur réüssit encore que trop.

Un

Un Cadis interrogeoit en presence d'un Sultan, un Mahometan qui se disoit Prophete, & le sommoit de prouver sa Mission par un Miracle. Le Prophete prétendu dit que sa Mission étoit évidente en ce qu'il ressuscitoit les morts. Le Cadis aïant repliqué que c'étoit ce qu'il falloit voir & qu'il ne suffisoit pas de le dire, il dit au Cadis: Si vous ne me croïés pas, faites-moi donner un sabre que je vous coupe la teste, & je m'engage de vous ressusciter. Le Sultan demanda au Cadis ce qu'il avoit à dire là-dessus? Il répondit: Il n'est plus besoin de miracle, je l'en tiens quitte, & je croi qu'il est Prophete.

REMARQUE. Sur ce principe que les Prophetes doivent prouver leur Mission par un miracle, les Mahometans qui croyent que Mahomet est le dernier des Prophetes & que Dieu s'est fait une loi de n'en plus envoyer aprés lui, tiennent pour constant qu'il a partagé la Lune en deux du bout de son doigt, & sur ce faux miracle,

miracle, ils ont l'aveuglement de le tenir pour Prophete & d'ajoûter foi à tout ce qu'il leur enseigne dans l'Alcoran.

Dans la ville de Samarcande, un Savant prit place dans une assemblée au dessus d'un Mahometan qui savoit l'Alcoran par cœur. Celui-ci offensé de la hardiesse du Savant, demanda à la Compagnie: D'un Alcoran & d'un autre Livre, si c'étoit le Livre ou l'Alcoran qu'on mettoit dessus? Le Savant qui comprit son intention dit; C'est l'Alcoran qu'on met dessus, mais non pas l'étui de l'Acoran.

REMARQUE. Les Mahometans ont des gens qui font profession de savoir l'Alcoran par cœur; mais le plus souvent ils ne savent autre chose. On les appelle du nom d'Hafiz formé d'un verbe qui signifie conserver dans sa memoire. Mais, parce qu'ils ne sont recommandables que par un effort de memoire, les autres Mahometans qui font profession de savoir quelque chose n'ont pas pour eux le respect qu'ils prétendent, quoi que d'ailleurs ils aïent de la veneration pour l'Alcoran. Com-

Comme l'Alcoran eſt d'un grand uſage on le met ordinairement dans un étui de drap pour le conſerver ; & ce drap eſt preſque toûjours verd. On le met auſſi dans des étuis de cuir ou de carton. On fait de même des étuis de cuir ou de carton pour d'autres livres, particulierement lors que la relieure n'eſt pas commune, & qu'on veut la conſerver.

Un Chreſtien ſe fit Muſſulman. Six mois aprés, ſes voiſins qui l'avoient obſervé & qui avoient remarqué qu'il ſe diſpenſoit de faire par jour les cinq prieres auſquelles il étoit obligé comme tous les autres Mahometans, ils le menerent au Cadis afin qu'il en fit le châtiment, & le Cadis lui demanda la raiſon de ſa conduite. Il répondit : Seigneur, lors que je me fis Muſſulman ne me dîtes-vous pas en propres termes que j'eſtois pur & net comme ſi je venois de ſortir du ventre de ma mere ? Le Cadis en étant tombé d'accord, il ajoûta : Si cela eſt, puiſqu'il n'y a que ſix mois que je ſuis Muſſulman, je

je vous demande ſi vous obligés les enfans de ſix mois de faire la priere?

REMARQUE. Ceci fait voir que chez les Mahometans, les cauſes qui regardent la Religion ſont jugées par les Cadis de même que les cauſes civiles.

Un autre Mahometan qui ne faiſoit pas la Priere fut mené de même en Juſtice. Sur la demande que le Cadis lui fit de la cauſe de cette negligence, il répondit: Seigneur, j'ai une femme & des enfans à nourrir, je ſuis pauvre, & je ne puis gagner dequoi nous nourrir ma famille & moi que par un travail qui ne demande pas de relâche, c'eſt ce qui m'empêche de faire la Priere. Le Cadis lui dit: On vous donnera deux aſpres par jour, faites la priere comme les autres. Quelque tems après on amena le même au Cadis, & on lui expoſa qu'à la verité il faiſoit la priere, mais qu'il ne ſe lavoit pas auparavant. Le Cadis lui

lui en fit une grande reprimande, & lui demanda pourquoi il ne se lavoit pas? Il répondit: Seigneur, si vous voulés que je me lave avant que de faire la priere faites-moi donner quatre aspres au lieu de deux. C'est pour perdre moins de tems que je ne me lave pas.

REMARQUE. Quoique chacune des Prieres que les Mahometans sont obligés de faire chaque jour soit courte; neanmoins, en y comprenant le tems qu'il faut qu'ils emploïent à se laver, ce qu'ils font avec circonspection & avec mesure, ils ne peuvent pas y en mettre moins qu'une demie heure: Les cinq tems prescrits pour cela sont à la pointe du jour, à midi, à deux heures & demie avant le coucher du soleil, au coucher du soleil, & à une heure & demie après le coucher du soleil. Ainsi dans tous les païs où l'on fait profession du Mahometisme on se leve generalement de grand matin en quelque tems que ce soit; car il n'y a point d'exception, Princes, Seigneurs, nobles & roturiers, tout le monde y est obligé quand on est en âge de la faire.

Un Calender qui avoit une grande

de faim presenta son bras à un Medecin afin qu'il lui tâtât le poulx & lui dit qu'il étoit malade. Le Medecin qui connut que le Calender n'aviot pas d'autre maladie que la faim, le mena chez lui & lui fit apporter un grand plat de Pilau. Quand le Calender eut achevé de manger, il dit au Medecin : Monsieur le Docteur, vingt autres Calenders ont la même maladie que moi dans nôtre Couvent.

REMARQUE. Le Pilau est du ris cuit & préparé avec du beurre ou avec de la graisse ou de bon jus de viande. Mais, par cette maniere de preparer le ris, les grains sont dans leur entier & non pas écachés comme quand nous en preparons avec du lait ou en potage.

On loüoit dans une assemblée un Savant qui paroissoit avoir l'esprit un peu égaré, & qui marchoit toûjours la tête levée, & entre autres sciences, on disoit qu'il étoit bon Astronome. Bassiri qui étoit de la

conversation, dit: Je ne m'en étonne pas, il regarde toûjours aux astres.

REMARQUE. Bassiri étoit un Poëte Turc des confins de la Perse, qui vint à la Cour de Constantinople sous le regne de Sultan Bajazid fils & successeur de Sultan Mehemmed Second, où il se fit distinguer par ses Poësies en langue Turque & en langue Persane. Letifi qui parle de lui dans son ouvrage touchant les Poëtes Turcs, remarque qu'il étoit agréable dans la conversation & qu'il avoit toûjours le mot pour rire. Bassiri est un mot tiré de l'Arabe, & signifie le voyant, l'intelligent. Peut-être que l'occasion se presentera ailleurs de parler des noms des Poëtes Orientaux.

Un Calife avare recevoit les Poësies faites à sa loüange qu'on lui presentoit; mais pour récompense, il ne donnoit qu'autant que le livre ou l'écrit pesoit. Un Poëte qui savoit sa coûtume, s'avisa de faire graver sur un gros marbre une piece de Poësie qu'il avoit faite pour lui, & lorsque

lorſque la gravure fut achevée il fit charger le marbre ſur un chameau & le fit porter juſques à la porte du Calife, avec ordre d'attendre. Cependant, il alla faire ſa cour, & en parlant de ſon travail au Calife, il lui demanda s'il auroit pour agréable qu'il fiſt apporter le marbre. Le Calife répondit : Non, ne le faites pas apporter, mais compoſons.

REMARQUES. La compoſition fut de cinq mille aſpres, c'eſt-à-dire, de cent vingt-cinq livres que le Calife fit compter à l'Auteur ; mais ce n'étoit pas une récompenſe ni pour ſa peine ni pour la gravure. C'eſt pourquoi, il y a apparence que c'étoient des drachmes, monnoïe d'argent au coin de Califes, & qu'ainſi la ſomme fut un peu plus conſiderable.

Cette piece de Poëſie étoit une de celles que les Orientaux appellent Caçideh, dont la plus courte eſt au moins de cinquante diſtiques, & la plus longue de cent plus ou moins. Les deux premiers vers riment enſemble & les autres ſeulement alternativement ; tous ſur une même rime ; de ſorte que les plus longues

ſont celles qui ſont ſur une lettre ou ſur une terminaiſon qui fournit plus de rimes qu'une autre. Elle eſt principalement conſacrée à la loüange des Princes & des grands hommes.

Schahroch fils de Timour, c'eſt-à-dire de Tamerlan, étoit un Prince naturellement avare & d'un grand ménage. Un vendeur de pots de terre ſe préſenta à lui & lui demanda, s'il ne tenoit pas pour veritable la doctrine de la religion Mahometane, qui enſeigne que tous les Muſſulmans ſont freres; Schahroch répondit qu'il la tenoit pour veritable. Le vendeur de pots repartit: Puiſque nous ſommes tous freres, n'eſt-ce pas une injuſtice que vous aïés un ſi grand threſor & que je ſois dans le beſoin d'une pauvre maille? Donnés-moi au moins la portion qui me touche en qualité de frere. Schahroch lui fit donner une piece de monnoie d'argent de la valeur d'environ trois ſols; mais il n'en

fut

fut pas content, & il dit: Quoi! d'un ſi grand threſor il ne m'en revient que cette petite portion? Schahroch le renvoïa, & lui dit: Retire-toi & ne dis mot à perſonne de ce que je t'ai donné. Ta portion ne ſeroit pas ſi conſiderable, ſi tous nos autres freres le ſavoient.

REMARQUE. C'eſt un Ecrivain Turc qui taxe ici Schahroch d'avarice & de ménage. Neanmoins, c'étoit un grand & puiſſant Monarque, comme on pourra le connoître par ſon hiſtoire que j'ai traduite du Perſan en nôtre langue. Ce qui peut faire croire qu'il eſt quelque choſe du vice qu'on lui reproche, eſt, qu'il paroit que les gens de lettres s'attachoient plûtôt aux Princes ſes fils qu'à lui. Mais pour l'excuſer de ce défaut, on peut dire qu'il paroiſſoit l'avoir, parce qu'il ſe donnoit tout entier au ſoin du gouvernement de ſes Etats, qui s'étendoient depuis la Perſe juſques à la Chine, & qu'il ne ſe donnoit pas l'application qu'il falloit pour connoître dans le détail ceux qui meritoient d'être récompenſés.

Avant que de manger, un Ma-

hometan avare disoit toûjours deux fois *Bismi-llah*, c'est-à-dire, *au nom de Dieu.* Sa femme lui en demanda un jour la raison. Il dit: La premiere fois, c'est pour chasser le Demon, & la seconde, pour chasser les escornifleurs.

REMARQUE. Les Mahometans ne prononcent pas, *Bismi-llah*, seulement avant que de manger; mais encore en commençant de marcher, de travailler & de faire quelque ouvrage que ce soit.

Dans une assemblée en présence de Sultan Mehemmed second Empereur de Constantinople, quelqu'un avança que Mirza Khan avoit promis mille pieces de monnoïe d'or à celui qui lui feroit voir une seule faute dans les ouvrages des Poëtes de sa Cour. Sultan Mehemmed dit: J'épuiserois mes trésors si je voulois imiter Mirza Khan.

REMARQUES. Sultan Mehemmed est celui qui prit Constantinople. Quoi qu'il eût

eût si peu bonne opinion des Poëtes de sa Cour ; neanmoins il y avoit déja de bons Poëtes Turcs de son tems, comme Letifi l'a remarqué.

Le mot de Mirza dans la Perse & dans les Indes signifie le fils ou le parent d'un Souverain, & il se dit par abbreviation au lieu d'Emir Zadeh, qui signifie en Persan né d'un Emir. Je croi qu'il y a faute dans le nom du Prince de qui il est ici parlé, & que c'étoit un Prince de la famille de Tamerlan, qui portoit encore un autre nom avec celui de Mirza & de Khan. Le mot de Khan chez les Tartares signifie un grand Monarque. Les Empereurs Turcs qui prennent leur origine du Turquestan qui fait partie de la grande Tartarie, le prennent avec le nom de Sultan. Ainsi on dit & on écrit chez les Turcs : Sultan Mehemmed Khan, Sultan Ahmed Khan, Sultan Murad Khan, &c.

Un Imam avoit sa maison fort éloignée de la Mosquée dont il étoit Imam. Les Mahometans qui en dependoient lui dirent un jour : Vôtre maison est trop éloignée, & vous ne pouvez vous rendre chaque soir à la Mosquée pour faire la Priere à une

heure & demie de nuit. C'eſt pourquoi nous vous en exemptons : Nous la ferons entre nous, ſans qu'il ſoit neceſſaire que vous preniés la peine de venir. L'Imam répondit : Muſſulmans, Dieu vous faſſe miſericorde, vous m'exemptés de cette Priere, & moi je vous exempte de la Priere du matin.

REMARQUES. Le mot d'Imam eſt Arabe, & ſignifie proprement la même choſe que le mot latin, *Antiſtes*, c'eſt-à-dire, celui qui eſt à la tête des autres ; & en cette ſignification chez les Mahometans, c'eſt celui qui fait la Priere publique, non ſeulement dans la Moſquée, mais encore en quelque endroit que ce ſoit, & ceux qui ſont derriere lui, font en même tems les mêmes genuflexions, les mêmes proſternations contre terre, & tous les geſtes qu'ils lui voyent faire.

Les Turcs appellent en leur langue, *Iatſinamaz*, cette Priere qui ſe fait à une heure & demie de nuit, c'eſt-à dire, Priere du coucher, Priere qui ſe fait avant que ſe coucher.

Un Mahometan qui faiſoit peur

à voir

à voir tant il étoit laid, trouva un miroir en ſon chemin, & l'aïant ramaſſé il s'y regarda; mais, comme il ſe vit ſi difforme, il le jetta de dépit, & dit : On ne t'auroit pas jetté, ſi tu étois quelque choſe de bon.

Un Calife étoit à table & on venoit de lui ſervir un agneau roſti, lors qu'un Arabe du deſert ſe préſenta. Le Calife lui dit d'approcher & de prendre place à ſa table. L'Arabe obéït & ſe mit à manger avec avidité, & morceaux ſur morceaux. Le Calife à qui cette maniere déplut, lui dit : Qui étes-vous donc qui depecés ce pauvre agneau avec tant de furie? Il ſemble que ſa mere vous ait donné quelque coup de cornes. Il répondit : Ce n'eſt pas cela; mais, vous avés autant de dépit de voir que j'en mange que ſi ſa mere avoit été vôtre nourriſſe.

REMARQUE. Les Arabes du deſert ne ſont pas ſi polis que les Arabes qui de-

meurent dans les villes, mais ils ne laiſſent pas d'avoir de l'eſprit & du bon ſens, & de vivre entre eux avec plus de bonne foi que ne vivent les autres Arabes.

On prioit Behloul de compter les fous de la ville de Baſra d'où il étoit, il répondit : Vous me demandés une choſe qui n'eſt pas poſſible, paſſe, ſi vous me parliés des Savans, ils ne ſont pas en ſi grand nombre.

REMARQUES. Baſra eſt ſuivant nos Geographes la ville de Balſora ſur le Golfe Perſique.

Behloul étoit un Savant de la Cour du Calife Haroun-erreſchid, qui avoit l'eſprit agréable. Le mot de Behloul en Arabe ſignifie un mocqueur, un railleur, & particulierement un homme qui a l'eſprit gai, d'où vient le Proverbe Arabe : Qui a l'eſprit gai, danſe ſans tambour de baſque ; ou le mot de Behloul eſt employé en cette ſignification. Ce Behloul apparemment avoit un autre nom, & celui-ci étoit un ſobriquet qui lui eſt demeuré.

Behloul arrivant pour faire ſa

cour

cour au Calife, le grand Vizir lui dit: Behloul, bonne nouvelle, le Calife te fait l'Intendant des ſinges & des pourceaux de ſes Etats. Behloul repartit au Vizir: Préparés-vous donc à faire ce que je vous commanderai: car, vous étes un de mes ſujets.

Un Savant écrivoit à un ami, & un importun étoit à côté de lui qui regardoit par deſſus l'épaule ce qu'il écrivoit. Le Savant qui s'en apperçut, interrompit le fil de ſa lettre & écrivit ceci à la place: Si un impertinent qui eſt à mon côté ne regardoit pas ce que j'écris, je vous écrirois encore pluſieurs choſes qui ne doivent être ſûës que de vous & de moi. L'Importun qui liſoit toûjours prit la parole, & dit: Je vous jure que je n'ai regardé ni lû ce que vous écrivés. Le Savant repartit: Ignorant que vous étes, pourquoi donc me dites-vous ce que vous dites?

Un Tisseran qui avoit donné un dépot en garde à un Maître d'Ecole, vint le redemander, & trouva le Maître d'Ecole à sa porte, assis & appuyé contre un coussin faisant la leçon à ses Ecoliers qui étoient assis autour de lui. Il dit au Maître d'Ecole: J'ai besoin du dépôt que vous savés, je vous prie de me le rendre. Le Maître d'Ecole lui dit de s'asseoir & d'avoir la patience d'attendre qu'il eût achevé de faire la leçon. Mais le Tisseran avoit hâte & la leçon duroit trop long-tems. Comme il vit que le Maître d'Ecole remuoit la tête par une coûtume qui lui étoit ordinaire en faisant la leçon à ses Ecoliers, il crut que faire la leçon n'étoit autre chose que de remuer la tête, & il lui dit: De grace, levés-vous, & laissés-moi à vôtre place, je remuerai la tête pendant que vous irés prendre ce que je vous demande, parce que je n'ai pas le tems d'attendre. Cela fit rire le Maître d'Ecole & les Ecoliers.

REMARQUES. Il faut entendre que ce Maître d'Ecole étoit aſſis les jambes croiſées ou ſur les talons, ſur un tapis ou ſur une natte ſuivant la coûtume du Levant.

Les Mahometans ont cette coûtume dans tout le Levant de branler la tête en devant & en arriere lors qu'ils liſent; & comme les enfans qui liſoient ſous ce Maître d Ecole branloient la tête, le Maître d'Ecole branloit auſſi la ſienne, quoi qu'il eût pû s'en abſtenir, mais c'étoit ſa coûtume. Les Juifs branlent auſſi la tête dans leurs Synagogues en priant Dieu, mais d'une épaule à l'autre, & non pas en devant & en arriere comme les Mahometans. Les uns & les autres prétendent que cette agitation les rent plus attentifs à leurs Prieres.

Dans une nuit obſcure un aveugle marchoit dans les ruës avec une lumiere à la main & une cruche d'eau ſur le dos. Un coureur de pavé le rencontra, & lui dit: Simple que vous étes à quoi vous ſert cette lumiere? La nuit & le jour ne ſont-ils pas la même choſe pour vous? L'aveugle lui répondit en riant: Ce

 n'eſt

n'eſt pas pour moi que je porte cette lumiere, c'eſt pour les têtes folles qui te reſſemblent, afin qu'ils ne viennent pas heurter contre moi & me faire rompre ma cruche.

Un Savant qui étoit d'une laideur extraordinaire s'entretenant dans la ruë avec un ami, une Dame aſſés bien faite qui paſſoit s'arrêta & le regarda fixement pendant quelque tems, après quoi elle continua ſon chemin. Quand elle fut partie, le Savant envoya ſon valet après elle pour ſavoir ce qu'elle ſouhaittoit. Elle dit au valet afin qu'il le redît à ſon Maître: J'ai commis un peché énorme par les yeux, & je cherchois à les punir par un châtiment conforme à l'énormité du peché. J'ai crû que je ne pouvois leur cauſer un plus grand ſupplice, que de les employer à regarder la vilaine face de ton Maître.

Le même Savant racontoit que jamais on ne pouvoit avoir une mor-

tification plus grande que celle qu'il avoit euë un jour. Il diſoit : Une Dame me prit un jour par la main dans la ruë & me mena devant la boutique d'un Fondeur, à qui elle dit : Comme cela, entendés-vous ? & après ces paroles elle me laiſſa. Je fus d'autant plus ſurpris de l'avanture que je ne ſavois pas ce que cela vouloit dire. Je priai le Fondeur de me dire ce que c'étoit, & il me dit : Cette Dame étoit venuë pour me faire fondre la figure d'un Diable, & je lui avois répondu que je n'avois pas de modele pour lui rendre le ſervice qu'elle ſouhaittoit. Elle vous a rencontré & vous a amené pour me dire que j'en prenne le modele ſur vous.

Un Mahometan âgé de cinquante ans qui avoit un grand nez, faiſoit l'amour à une Dame & lui diſoit qu'il n'étoit pas leger & inconſtant comme les jeunes gens & ſur toute choſe qu'il avoit de la patience,

quelque facheuse & peu sage que pût être une femme. La Dame lui dit : Il faut bien que cela soit ; car, si vous n'aviés pas la patience de supporter une femme, jamais vous n'auriés pû porter vôtre nez l'espace de cinquante ans.

Un Mahometan propre & poli voïant un autre Mahometan negligé qui ne se faisoit pas faire la barbe, lui dit : Si vous ne vous faites raser vôtre visage deviendra tête.

REMARQUE. Quoique les Mahometans, particulierement ceux qui sont mariés, se laissent croître la barbe ; neantmoins ils ne laissent pas que d'en avoir un grand soin. Ils se la font accommoder souvent, en faisant raser le poil follet autour du visage & couper les extremités avec des ciseaux, de maniere qu'un poil ne passe pas l'autre, & cela donne tout un autre air un visage.

Un descendant d'Ali avoit querelle avec un autre Mahometan, & lui disoit : Pourquoi étes-vous

mon

mon ennemi, pendant que la religion vous oblige de dire dans vos Prieres: Mon Dieu, benissés Mahomet & ceux qui sont de sa race. L'autre répondit: la Priere porte, pour ceux de sa race qui sont bons & purs; mais vous n'estes pas de ce nombre-là.

REMARQUE. Les descendans d'Ali sont considerés dans la Perse, tant à la consideration d'Ali que de Fatime fille de Mahomet & femme d'Ali, parce qu'ils sont censés descendre de Mahomet par Fatime. Les Scherifs chez les Turcs sont les mêmes que les descendans d'Ali chez les Persans. Mais, les Turcs ne croïent pas avec les Persans que les descendans d'Ali fussent les veritables successeurs de Mahomet à la dignité de Calife, & ne regardent pas la noblesse de leurs Scherifs par cet endroit-là; mais par Fatime de qui ils descendent.

Un Arabe du desert étoit à la table d'un Calife, & le Calife le regardant manger, apperçut un poil sur un morceau qu'il alloit mettre à la bouche, & lui dit: Arabe, prenés

prenés garde, ôtés le poil que voila ſur vôtre viande. L'Arabe lui dit: On ne peut pas manger à une table dont le maître prent garde aux morceaux de ſi prés qu'il y apperçoit un poil; & en diſant cela, il ſe leva & jura que jamais il ne mangeroit à la table du Califе.

Un Mahometan fort riche étant mort ſous le regne d'un Tyran, le Vizir du Tyran fit venir le fils du deffunt & lui demanda compte des biens que ſon pere lui avoit laiſſés. Le fils lui rendit un compte exact de tout, & à la fin il ajoûta: mon pere vous a fait heritier de tout cela par portion égale avec moi. Le Vizir rit en lui-même de l'addreſſe du fils, & ſe contenta de prendre la moitié des biens pour le Tyran.

On demandoit à un Turc ce qu'il aimoit le mieux, ou de piller aujourd'hui, ou d'entrer demain dans le Paradis? Il répondit; Je prens, je pille & je vole aujourd'hui

d'hui tout ce qui m'accommode, & je ſuis prêt d'entrer demain dans le feu d'enfer pour tenir compagnie à Pharaon.

REMARQUE. Le Turc de qui il eſt ici parlé n'étoit pas un Turc de Conſtantinople ni de l'Empire qui en dépent ; mais, un Turc du Turqueſtan dans la grande Tartarie de ceux qui étoient accoûtumés à piller, & qui ſortoient de tems en tems de leur païs pour faire des courſes en deça de l'Oxus, ou pour ſe loüer & ſe mettre à la ſolde des Princes qui les prenoient à leur ſervice. Quoique les Turcs de Conſtantinople tirent leur origine d'une inondation faite dans une de ces courſes ; neanmoins ils ne ſe donnent pas ce nom-là. Ils le donnent ſeulement aux païſans Mahometans d'Anatolie & de Romelie. De ſorte que chez eux un Turc eſt un homme groſſier, ruſtique, incivil & mal appris.

Un pauvre demandoit l'aumône à la porte d'une maiſon. Le Concierge lui dit : Dieu vous aſſiſte, il n'y a perſonne à la maiſon. Le pauvre repatit : Je demande un morceau

ceau de pain, je n'ai rien à démêler avec les gens de la maiſon.

Le fils d'un Mahometan étant à l'agonie, le Mahometan donna ordre de faire venir le laveur pour le laver. Ses gens lui dirent qu'il n'étoit pas encore mort & qu'il falloit attendre. Le pere repartit: Il n'importe, qu'on le faſſe venir, il ſera mort avant qu'on ait achevé de le laver.

REMARQUE. Les Mahometans ſont exacts à laver les corps de leurs morts avant que de les enſevelir, & c'eſt une ceremonie de leur Religion dont ils ne ſe diſpenſent pas.

On demandoit à un artiſan qui étoit l'aîné lui ou ſon frere? Il répondit: Je ſuis l'aîné; mais quand mon frere aura encore un an, nous ſerons lui & moi de même âge.

Un Mahometan étoit à l'agonie, & un de ſes voiſins qui avoit l'haleine puante l'exhortoit à la mort, & le

le pressoit fortement de prononcer la profession de foi de sa Religion en lui soufflant sous le nés, & plus l'agonisant tournoit la tête de l'autre côté, plus il s'avançoit & plus il l'importunoit. A la fin l'agonisant ne sachant plus comment se délivrer de lui, dit: Eh de grace, pourquoi ne me laissés-vous pas mourir purement? Voulés-vous continuer de m'infecter de vôtre haleine que je trouve plus odieuse que la mort.

REMARQUE. Tout le monde sait que cette profession de foi consiste en ces paroles: *La-ilah illa-llah, Mehemmed reçoul-ullah.* C'est-à-dire. Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, Mahomet est son Envoyé. Les Mahometans, autant qu'ils le peuvent, la font prononcer par les agonisans; parce qu'ils croïent que cela est necessaire pour entrer dans le Paradis qu'ils attendent.

On demandoit à un bossu ce qu'il aimoit mieux, ou que Dieu le rendit droit comme les autres hommes, ou

ou qu'il rendît les autres hommes bossus comme lui ? Il répondit : J'aimerois mieux qu'il rendît les autres hommes bossus comme moi, afin que j'eusse le plaisir de les regarder du même œil dont ils me regardent.

Des amis allerent se promener en campagne avec de bonnes provisions, & s'étant arrêtés à l'ombre dans un endroit extrêmement agréable, ils se mirent à manger ce qu'ils avoient porté. Un chien s'approcha d'eux, & un de la compagnie lui jetta une pierre, de la même maniere que s'il lui eût jetté un morceau de pain ou de viande. Le chien flaira la pierre & se retira. On l'appella, mais jamais il ne voulut retourner. Cela fit dire à un autre de la compagnie : Savés-vous ce que ce chien dit en lui-même ? Il dit : Ce sont des chiches & des vilains, il ne mangent que des pierres. Il n'y a rien à faire pour moi auprès d'eux.

On

On demandoit à un fils s'il ne ſouhaitoit pas la mort de ſon pere, afin d'heriter de ſes biens. Il répondit: Non, mais je ſouhaiterois qu'on le tuât, afin qu'avec l'heritage qui me viendroit j'heritaſſe encore du prix de ſon ſang.

REMARQUE. On païe toûjours chez les Mahomotans le ſang de celui qui a été tué, ſoit aux dépens de l'aſſaſſin ou des voiſins du quartier où l'aſſaſſinat s'eſt commis, ou d'autre maniere.

Un Poëte Perſan liſoit de méchans vers de ſa façon à une perſonne d'eſprit & de bon goût, & en achevant de les lire, il dit qu'il les avoit faits étant aux lieux. La perſonne reprit: Je n'en doute pas, ils en portent l'odeur auec eux.

Un Poëte s'addreſſa à un Medecin, & lui dit qu'il avoit quelque choſe ſur le cœur qui lui cauſoit des défaillances de tems en tems avec des friſſonnemens, & que cela lui fai-

faiſoit dreſſer le poil par tout le corps. Le Medecin qui avoit l'eſprit agréable & qui connoiſſoit le perſonnage, lui demanda: N'avés-vous pas fait quelques vers que vous n'aïés encore recité à perſonne. Le Poëte lui ayant avoüé la choſe, il l'obligea de reciter ſes vers; & quand il eut achevé, il lui dit: Allés, vous voila gueri, c'étoient ces vers retenus qui vous cauſoient le mal de cœur qui vous tourmentoit.

Un Predicateur qui faiſoit de méchans vers, affectoit de les citer dans ſes Predications, & quelquefois il diſoit: J'ai fait ceux-ci en faiſant ma priere. Un des auditeurs indigné de ſa vanité & de ſa préſomption, l'interrompit & dit: Des vers faits pendant la priere valent auſſi peu que la priere pendant laquelle ils ont été faits.

Un Poëte Perſan liſoit au fameux Poëte Giami un Gazel de ſa façon qui ne valoit rien, & lui faiſoit remar-

marquer qu'il étoit ſingulier en ce que la lettre Elif ne ſe trouvoit dans aucun des mots de la piece. Giami lui dit: Vous feriés une bien plus belle choſe ſi vous en ôtiés toutes les Lettres.

REMARQUES. Un Gazel eſt une piece de Poëſie extrémement en uſage parmi les Perſans & parmi les Turcs. Les deux premiers vers riment enſemble, & le premier vers des diſtiques qui ſuivent rime avec la premiere rime; mais, le ſecond vers des mémes diſtiques ne rime pas. Cette piece eſt au moins de cinq diſtiques, & j'en ai vû d'onze, de douze & de treize diſtiques. Ordinairement le Poëte fait entrer ſon nom dans le dernier diſtique ou dans le penultiéme, lorſque le Gazel eſt long. Tous les Poëtes un peu diſtingués parmi eux font une ſuite de Gazels rimés par ordre Alphabetique, & cette ſuite reduite en un corps s'appelle Divan. Ce même mot de Divan ſignifie auſſi un corps de perſonnes qui compoſent un Conſeil & le lieu où le Conſeil s'aſſemble. Ainſi, on dit à la Porte: Le Grand Vizir préſide au Divan, &, le Grand Vizir, les autres Vizirs, les deux Cadileskers, le Reis Kitteb, & le Niſ-

changa s'assemblent trois fois la semaine dans le Divan où ils ont tous seance. L'amour est le sujet le plus ordinaire des Gazels. Neanmoins, Hafiz, Giami & d'autres Poëtes Persans traittent des matieres les plus sublimes de la Theologie affective dans ceux qu'ils ont composés sous les termes allegoriques d'amour & de débauche.

Giami est un Poëte Persan des plus fameux, qui fait connoître lui-même dans son Baharistan qu'il étoit dans le plus fort de sa reputation sous le regne de Mirza Sultan Hussein, le dernier des successeurs de Tamerlan dans les Roïaumes du Khorassan & de la Perse. Il mourut l'an 898. de l'Hegire, de Jesus-Christ l'an 1483. âgé de 81. ans suivant l'Histoire des Poëtes Persans de Sami Prince de la famille des Sofis de Perse d'aujourd'hui. Il a composé un grand nombre d'ouvrages tant en Vers qu'en Prose, & l'on compte cinq Divans parmi ses Poësies, c'est-à-dire, cinq recueils complets de Gazels par ordre Alphabetique. Il s'appelle communément Mevlana Giami, & Mevlana est un mot Arabe qui signifie, Nôtre Maître. Ce titre se donne aux Savans, soit dans la Religion, soit dans les Loix, soit dans les autres Sciences, & se joint aux noms de ceux qui se sont distinguez par dessus les autres. Nos Docteurs se don-

donnent de même le titre de, *Magister noster*.

Ce Gazel où il n'y avoit pas d'Elif me donne occasion de remarquer que les Grecs ont eu le même rafinement dans leur Poësie de faire des Poëmes entiers où l'on ne trouvoit pas une certaine lettre de l'Alphabet.

Meſſihi & Schemi Poëtes Turcs & amis qui vivoient à Conſtantinople, allerent un jour enſemble à une Egliſe de Galata, exprès pour y voir les belles de Galata. Cela fit dire à un autre Poëte que Meſſihi avoit porté un cierge à l'Egliſe.

REMARQUE. La pointe conſiſte en ce que Meſſihi eſt un mot Arabe qui ſignifie un Chrêtien, & que Schemi en eſt un autre qui ſignifie un cierge, une chandelle ou une bougie. Meſſihi & Schemi vivoient ſous le regne de Sultan Soliman, au rapport de Letifi dans ſon Hiſtoire des Poëtes Turcs.

Le Medecin Mehemmed fils de Zekeria, accompagné de quelques-uns de ſes diſciples, rencontra un

fou qui le regarda long-tems fixement, & qui enfin se mit à rire. En rentrant chez lui Mehemmed fit d'abord préparer de l'Epithym & le prit. Ses disciples lui demanderent pourquoi il prenoit ce remede dans un tems où il sembloit qu'il n'en avoit pas besoin? Il répondit: C'est parce que ce fou de tantôt a ri en me voyant. Il ne l'auroit pas fait s'il n'avoit vû en moi quelque chose de la bile qui l'accable. Chaque oiseau vole avec les oiseaux de son espece.

REMARQUES. Mehemmed fils de Zekeria, de qui il est ici parlé, est le fameux Medecin Arabe, connu sous le nom de Razis, qui n'est pas son propre nom; mais, le nom appellatif de la ville de Reï dans le Roïaume de Perse d'où il étoit, suivant les regles de la Grammaire Arabe, de même que de Paris on fait Parisien. Ainsi, Razis n'étoit pas Arabe, mais Persan; & s'il doit être appellé Medecin Arabe, c'est parce qu'il a écrit en Arabe & qu'il a pratiqué & enseigné la Medecine des Arabes. Ceux qui connoissent les plantes savent que l'Epi-

:hym est ce qui croît sur le Thym par filamens, dont les Medecins se servent encore aujourd'hui pour purger la bile.

Cette particularité de la vie de Razis est tirée de l'Instruction en Persan d'Emir Onsor el Maali Kikiaous Roi du Mazanderan pour son fils Ghilan Schah sous le Titre de Kabous-nameh. Ce Roi vivoit dans le cinquiéme siecle de l'Hegire, puis qu'il marque dans cet ouvrage qu'il fit le pelerinage de la Mecque sous le regne du Calife Caïm-billah qui commença de regner l'an 420. de l'Hegire, c'est-à-dire l'an de J. C. 1029.

Une femme consultoit Bouzourgemhir Vizir de Khosrou Roi de Perse sur une affaire, & Bouzourgemhir n'eut pas de réponse à lui donner. La femme lui dit: Puisque vous n'avés pas de réponse à me donner, pourquoi étes-vous dans la charge que vous occupés? Les appointemens & les bien-faits du Roi que vous recevés sont fort mal employés. Bouzourgemhir repartit: Je suis payé pour ce que je sai & non pas pour ce que je ne sai point.

REMARQUE. Khoſrou eſt le même Roi de Perſe, qui s'appelle Nouſchirvan & Anouſchirvan ſous qui Mahomet nâquit, & Bouzourgemhir étoit ſon premier Miniſtre. Les Orientaux parlent de Nouſchirvan comme du modele d'un Prince accompli, & ils propoſent Bouzourgemhir pour ſervir d'exemple à tous les Miniſtres.

Un Tailleur de Samarcande, qui demeuroit près de la porte de la ville qui conduiſoit aux Cemetieres, avoit en ſa boutique un pot de terre pendu à un clou, dans lequel il jettoit une petite pierre à chaque mort qu'on portoit pour être enterré, & à la fin de chaque Lune il comptoit les pierres pour ſavoir le nombre des morts. Enfin, le Tailleur mourut lui-même, & quelque tems après ſa mort quelqu'un qui n'en avoit rien ſû voyant ſa boutique fermée, demanda où il étoit, & ce qu'il étoit devenu ? Un des voiſins répondit: Le Tailleur eſt tombé dans le pot comme les autres.

RE-

REMARQUE. Kikiaous rapporte cette plaiſanterie dans l'inſtruction pour le Prince ſon fils, en lui marquant qu'il faut tous mourir jeunes & vieux.

Un jeune homme railleur rencontra un vieillard âgé de cent ans, tout courbé, & qui avoit bien de la peine à ſe ſoûtenir avec un bâton, & lui demanda : Scheich, dites-moi, je vous prie, combien vous avés acheté cet arc, afin que j'en achete un de même ? Le Vieillard répondit : Si Dieu vous donne de la vie, & ſi vous avés de la patience, vous en aurez un de même qui ne vous coûtera rien.

REMARQUE. Scheich, qui ſignifie un Vieillard, eſt auſſi un titre d'honneur & de dignité, & il paroît par les Hiſtoires du Levant qu'il ſe donne même aux enfans pour être joint à leur nom. Ainſi, dans l'Hiſtoire de Tamerlan on a Mirza Omer Scheich qui étoit un de ſes fils.

Kikiaous Roi du Mazanderan, dans l'inſtruction pour ſon fils, rap-

porte le conte qui ſuit, & dit en ces termes: Camil un des Chiaoux de mon pere, âgé de plus de 70. ans, voulant acheter un cheval, un maquignon lui en amena un d'un beau poil & vigoureux en apparence. Il lui plut & il l'acheta. Quelque tems aprés il s'aviſa de le regarder à la bouche, & trouva que c'étoit un vieux cheval. Il chercha auſſi-tôt à s'en défaire & le vendit à un autre. Je lui demandai pourquoi il s'en étoit défait, & pourquoi l'autre s'en étoit accommodé. Il répondit: C'eſt un jeune homme qui n'a pas connoiſſance des incommodités de la vieilleſſe. Il eſt excuſable de s'être laiſſé tromper à l'apparence; mais, je ne le ſerois pas ſi je l'avois gardé, moi qui ſais ce que c'eſt que la vieilleſſe.

Un Roi de Perſe en colere, dépoſa ſon Grand Vizir & en mit un autre à ſa place. Neanmoins, parce que d'ailleurs il étoit content des ſer-

ſervices du dépoſé, il lui dit de choiſir dans ſes Etats un endroit tel qu'il lui plairoit, pour y joüir le reſte de ſes jours avec ſa famille des bien-faits qu'il lui avoit faits juſques alors. Le Vizir lui répondit: Je n'ai pas beſoin de tous les biens dont V. M. m'a comblé, je la ſupplie de les reprendre; & ſi elle a encore quelque bonté pour moi, je ne lui demande pas un lieu qui ſoit habité; je lui demande avec inſtance de m'accorder quelque village deſert, que je puiſſe repeupler & rétablir avec mes gens, par mon travail, par mes ſoins & par mon induſtrie. Le Roi donna ordre qu'on cherchât quelques villages tels qu'il les demandoit; mais, après une grande recherche ceux qui en avoient eu la commiſſion vinrent lui rapporter qu'ils n'en avoient pas trouvé un ſeul. Le Roi le dit au Vizir dépoſé, qui lui dit: Je ſavois fort bien qu'il n'y avoit pas un ſeul endroit ruiné

dans tous les Païs dont le ſoin m'avoit été confié. Ce que j'en ai fait, a été afin que V. M. ſût elle-même en quel état je les lui rends, & qu'elle en charge un autre qui puiſſe lui en rendre un auſſi bon comte.

REMARQUE. Le Roi Kikiaous remarque que le Roi fut ſi ſatisfait de l'addreſſe de ce Vizir, qu'il le pria d'oublier ce qui s'étoit paſſé, & qu'il le rétablit dans ſa même dignité. Ce Roi de qui il parle étoit un des Rois de Perſe, qui ont regné avant la naiſſance de Mahomet. Cela joint avec d'autres témoignages, fait connoître qu'il y avoit des Hiſtoires de ces Rois-là qui pouvoient être perduës du tems de Kikiaous; mais, dont on ſavoit encore beaucoup de choſes par tradition.

Sous le regne de Sultan Mahmoud Sebecteghin le Gouverneur de la Ville de Niſa dans le Khoraſſan, ruina un Marchand fort riche & le renferma dans une priſon. Le Marchand s'échapa & alla à Gaznin la Capitale du Sultan, où il ſe jetta à ſes pieds & lui demanda juſtice.

Sul-

Sultan Mahmoud fit expedier une lettre addreſſée au Gouverneur, par laquelle il enjoignoit au Gouverneur de rendre au Marchand ce qu'il lui avoit pris. Le Gouverneur reçût la lettre; mais, dans la penſée que le Marchand ne prendroit pas la peine de retourner une autre fois à la Cour, il ſe contenta de la lire, & ne fit rien de ce qui lui étoit commandé. Le Marchand ne ſe rebuta pas, il retourna une autre fois à Gaznin, & prenant le tems que le Sultan ſortoit de ſon Palais, il demanda encore juſtice contre le Gouverneur, les larmes aux yeux, & en des termes accompagnés de gémiſſemens & de ſanglots. Le Sultan commanda qu'on lui expediât une autre lettre. Le Marchand lui repreſenta: Je lui ai déja porté une lettre de la part de V. M. à laquelle il n'a pas obéï, il n'obéïra pas encore à celle-ci. Sultan Mahmoud qui avoit l'eſprit

occupé ailleurs, repartit: Je ne puis faire autre chose que de lui écrire; mais s'il n'obéït pas, mets sa tête sous tes pieds. Le Marchand repliqua: Je demande pardon à V. M. Ce sera lui qui me mettra les pieds sur la tête en recevant cette seconde lettre. Le Sultan rentra en lui-même, & dit: J'ai mal parlé, c'est à moi à le perdre & non pas à toi. En même tems il dépêcha des Officiers au Prevost de la Ville de Nisa, avec ordre de faire rendre au Marchand ce qui lui appartenoit, & de faire pendre le Gouverneur. Le Prevôt executa ces ordres, & en faisant pendre le Gouverneur avec la lettre du Sultan; il fit crier à haute voix que c'étoit-là le châtiment que meritoient ceux qui n'obéïssoient pas aux lettres du Prince leur Maître.

REMARQUES. Sultan Mahmoud Sebekteghin étoit fils de Sebekteghin, & Sebekteghin fut d'abord esclave à la Cour des Sama-

Samaniens, qui l'avancerent si avantageusement aux premieres Charges de leurs Etats, qu'il succeda enfin à leur puissance dans le Khorassan. Après sa mort Sultan Mahmoud lui succeda & augmenta ses Etats par de grandes conquêtes dans les Indes. Il regnoit dans le quatriéme siecle de l'Hegire, c'est-à-dire dans le dixiéme siecle de nôtre Epoque, & sa Capitale étoit la Ville de Gaznin aux confins des Indes, qu'il avoit préferée à Bokhara où les Samaniens avoient fait leur residence, afin d'être plus voisin des conquêtes qu'il avoit faites, & plus en état de les soûtenir.

Nisa est une Ville considerable du Khorassan, fameuse par l'excellence de ses pasturages & par ses bons chevaux.

Sultan Masoud fils de Sultan Mahmoud Sebecteghin, étoit brave & vaillant; mais, ils ne savoit pas l'art de gouverner comme son pere le savoit. Pendant qu'il étoit dans les divertissemens, au milieu des concerts avec les Dames de son Palais, les Gouverneurs de ses Provinces & ses troupes vivoient dans la derniere licence & commettoient

de grandes violences. Une femme maltraittée lui fit des plaintes, & il lui fit dresser une lettre en sa faveur pour le Gouverneur de qui elle se plaignoit. Mais, le Gouverneur ne fit rien de ce qui lui étoit ordonné. Elle retourna au Sultan, & s'étant meslée parmi la foule de ceux qui demandoient justice, elle lui présenta un second placet. Sultan Masoud ordonna qu'on lui expediât une seconde lettre; & sur ce qu'elle representa que le Gouverneur n'avoit pas obéï à la premiere, le Sultan ayant dit qu'il ne pouvoit qu'y faire; elle repartit avec hardiesse: Donnés vos Provinces à gouverner à des gens qui sachent obéïr à vos lettres, & ne perdés pas le tems dans les divertissemens, pendant que vos peuples, qui sont les creatures de Dieu, gemissent sous la tyrannie de vos Gouverneurs.

Le Medecin Hareth disoit: Quoique la vie soit toûjours trop courte; nean-

neanmoins pour vivre long-temps, il faut manger du matin, il faut étre leger d'habit & user de femmes sobrement. Par la legereté d'habit, il entendoit qu'il ne falloit pas avoir de debte.

REMARQUE. Ce Medecien étoit Arabe de la ville de Taïef, qui exerça premierement la Medecine en Perse, & depuis en son Païs dans le temps que Mahomet vivoit. Neanmoins, il n'est pas certain qu'il ait été Mahometan; mais, il est constant qu'il étoit né Païen.

Le Calife Mansour avoit pour Medecin George fils de Bachtjeschoua, qui étoit Chrestien, qu'il cherissoit, parce qu'il l'avoit gueri d'une maladie très-dangereuse. George qui étoit dans un âge avancé étant tombé malade, le Calife voulut le voir, & commanda qu'on l'apportast le plus commodément qu'on pourroit. On l'apporta, & le Calife lui demanda l'estat de sa santé. Le Medecin le satisfit, & le

supplia

ſupplia de lui accorder la permiſſion de retourner en ſon Païs, diſant qu'il ſouhaitoit de voir ſa famille avant que de mourir, & particulierement un fils unique qu'il avoit, & d'étre enterré avec ſes anceſtres aprés ſa mort. Le Califе lui dit: Medecin, crains Dieu, & fais-toi Muſſulman, je te promets le Paradis. Le Medecin répondit: En Paradis ou en Enfer, je ſerai content d'étre où ſont mes peres.

REMARQUES. Abou-Ifarage, qui rapporte cette Hiſtoire, ajouſte que le Califе aprés avoir ri de la réponſe du Medecin, fit ce qu'il put pour le retenir; mais à la fin, qu'il lui accorda ce qu'il demandoit, & le renvoïa avec un préſent de dix mille pieces de monnoïe d'or, & cette monnoïe étoit à peu prés de la valeur de l'écu d'or de France; de ſorte qu'il eſt aiſé de juger que la liberalité étoit conſiderable. Ce Medecin étoit de Giondi Sabor ville de Perſe, où il fut conduit & eſcorté par un Eunuque, qui avoit ordre de faire tranſporter ſon corps chez lui, au cas qu'il mouruſt en chemin, afin qu'il y fuſt enterré comme il

il le desiroit ; mais il y arriva étant encore en vie.

Le Calife Mansour s'appelloit Abougiafar Mansour. C'étoit le deuxiéme de la race des Abbassides. Il mourut à peu de distance de la Mecque, il étoit allé en pelerinage, l'an de l'Hegire 158. de J. C. 774.

Jean fils de Mesué connu sous le nom de Mesué, Medecin du Calife Haroun-erreschid, étoit un railleur ; mais, il ne put empêcher qu'un autre Medecin ne lui fermast la bouche dans une conversation en présence d'Ibrahim frere d'Harounerreschid ; car ce Medecin qui s'appelloit Gabriel, lui dit : Vous étes mon frere, fils de mon pere. A ces mots Mesué dit au frere du Calife : Seigneur, je vous prens à témoin sur ce qu'il vient de dire, parce que je prétens partager l'heritage de son pere avec lui. Gabriel repartit : Cela ne se peut, les bastards n'heritent pas.

RE-

REMARQUES. Mesué étoit de Syrie & Haroun-erreschid qui l'avoit fait venir, lui fit traduire en Arabe les anciens Medecins & d'autres ouvrages Grecs. Comme d'ailleurs il étoit très-savant, il avoit établi une école à Bagdad où il enseignoit toutes les sciences.

Gabriel étoit petit fils de George fils de Bacht-Ieschoua de qui il est fait mention ci dessus, & Medecin à la Cour d'Haroun-erreschid, auprès de qui il se mit dans un grand credit, à l'occasion d'une Dame de son Palais. Cette Dame s'étoit étenduë, & en s'étendant son bras étoit demeuré roide à ne pouvoir s'en servir. Après toutes les onctions & toutes les fomentations dont les Medecins purent s'aviser, le mal continuant toûjours Gabriël fut appellé, & on lui dit de quelle maniere il étoit arrivé à la Dame. Sur ce rapport il dit au Calife qu'il savoit un moyen infaillible pour la guerir, & il le pria de ne pas trouver mauvais ce qu'il feroit pour cela en sa présence & en la présence de la compagnie; s'il avoit pour agreable de faire venir la malade. Elle vint par ordre du Calife, & lors qu'elle parut, Gabriël courut à elle en se baissant, & lui prit le bas de la veste, comme s'il eût voulu lever la veste. La Dame surprise de cette action, changea de couleur, & porta la main du bras dont elle étoit incommodée

dée jusqu'au bas de sa veste pour empêcher que le Medecin ne la levât. En même tems le Medecin dit au Calife qu'elle étoit guerie. En effet, dès ce moment la Dame remua son bras de tous les côtez, comme si jamais elle n'y avoit eu de mal, & le Calife fut si satisfait qu'il fit donner cinq cent mille Drachmes au Medecin. Les Drachmes étoient monnoïe d'argent, & cette somme faisoit environ trois cent cinquante mille livres.

Le Calife Vathek Billa peschoit à la ligne sur le Tigre, & Mesué son Medecin étoit près de lui. Le Calife chagrin de ce qu'il ne prenoit rien, dit à Mesué : Retire-toi, malheureux ; tu me portes malheur. Mesué piqué de cette rebufade, dit au Calife : Empereur des croyans, ne m'accusés point de ce qui n'est pas. Il est vrai que mon pere étoit un simple Bourgeois de Khouz, & que ma mere Reçala avoit été esclave. Mais avec cela, je n'ai pas laissé que d'arriver au bonheur d'être favori de plusieurs Califes, de manger, de boire avec eux, & d'être

d'être de leurs divertiſſemens; & par leurs bien-faits, j'ai des biens & des richeſſes au delà de l'eſperance que je pouvois concevoir. Cela ne peut pas s'appeller étre malheureux. Mais, ſi vous voulés bien me le permettre, je vous dirai qui eſt celui qu'on peut veritablement appeller malheureux. Le Calife ayant témoigné qu'il pouvoit s'expliquer, il reprit : C'eſt un Seigneur deſcendu de quatre Califes, que Dieu a fait Calife comme eux, lequel laiſſant à part dignité, grandeur, & Palais, eſt aſſis dans une Cabane de vingt coudées en toutes ſes dimenſions, expoſé à un coup de vent qui peut le ſubmerger, & qui fait ce que font les plus pauvres & les plus diſgratiés de tous les hommes.

REMARQUES. Abou-lfarage remarque que le Calife fut outré de la hardieſſe de Meſué ; mais, que la préſence de Mutevekkel ala-llah ſon frere, qui fut Calife après lui, l'empêcha d'éclater.

Le

Le Calife Vathek Billah mourut l'an 232. de l'Hegire, c'eſt-à-dire l'an 846. de J. C.

Le Medecin Bacht Ieſchoua alla un jour faire ſa cour au Calife Mutevekkel-ala-llah & le trouva ſeul. Il s'aſſit près de lui, comme il avoit coûtume de le faire; & comme ſa veſte étoit un peu découſuë par le bas, le Calife en diſcourant acheva inſenſiblement de la découdre juſques à la ceinture; & dans ce moment, ſuivant le ſujet dont ils s'entretenoient, il demanda au Medecin à quoi l'on connoiſſoit qu'il étoit temps de lier un fou? Bacht Ieſchoua répondit: Nous le lions lors qu'il eſt venu au point de découdre la veſte de ſon Medecin juſques à la ceinture.

REMARQUES. Au raport d'Aboulfarage le Calife rit ſi fort de la réponſe du Medecin, qu'il ſe laiſſa aller à la renverſe ſur le tapis où il êtoit aſſis. En meſme temps il lui fit apporter une autre veſte fort

fort riche avec une ſomme d'argent très-conſiderable qu'il lui donna.

Ce Bacht Ieſchoua étoit fils de Gabriel de qui il eſt parlé ci-deſſus. Mais, nonobſtant cette grande familiarité, il lui arriva mal d'avoir fait un grand feſtin au même Califè, qui fut choqué de ſa magnificence & de la grande opulence avec laquelle il l'avoit regalé; car, peu de tems après il le diſgracia, & exigea de lui des ſommes très-conſiderables. Il eſt remarqué que de la vente ſeule du bois, du vin, du charbon & d'autres proviſions de ſa maiſon, on fit une ſomme d'environ trente-ſix mille livres.

Mehemmed fils de Zekeria ou plûtôt Razis, de qui il a déja été parlé, devint aveugle dans ſa vieilleſſe, & un Empirique s'offrit de lui rendre la veuë en faiſant l'operation. Razis lui demanda combien l'œil avoit de tuniques. L'Empirique répondit qu'il n'en ſavoit rien; mais, que cela n'empêcheroit pas qu'il ne le guerit. Razis repartit: Qui ne ſait pas combien l'œil a de tuniques ne touchera pas à mes yeux.

yeux. Ses parens & ses amis le presserent, en lui representant qu'il n'hazardoit rien quand l'Operateur ne réüssiroit pas, & qu'il pouvoit recouvrer la veüe s'il réüssissoit. Mais, il s'en excusa, & dit : J'ai vû le monde si long-tems, que je n'ai point de regret de ne le pas voir davantage.

Le Caliphe Caher Billah avoit chargé Sinan fils de Thabet son Medecin de faire subir l'examen, à ceux qui voudroient faire profession de la Medecine. Un jour, un Vieillard de belle taille, grave & venerable, étant venu se presenter à lui, il le reçut avec tous les honneurs que meritoit un homme de cette apparence ; & aprés lui avoir fait prendre place, & avoir témoigné qu'il écouteroit avec plaisir les bonnes choses qu'il attendoit de sa capacité ; il lui demanda de qui il avoit appris la Medecine ? A cette demande, le Vieillard tira de sa man-

manche un papier plein de pieces de monnoye d'or qu'il mit ſur le tapis devant Sinan en le lui preſentant, & répondit : Je vous avouë franchement que je ne ſai ni lire ni écrire. Mais, j'ai une famille, il faut que je trouve tous les jours de quoi la faire ſubſiſter. Cela m'oblige de vous ſupplier de ne me pas faire interrompre le train de vie auquel je ſuis engagé. Sinan ſourit & dit : Je le veux bien ; mais, à la charge que vous ne verrés point de malades de qui vous ne connoîtrez pas la maladie, & que vous n'ordonnerez ni ſaignée ni purgation que dans les maladies qui vous ſeront trés-connuës. Le Vieillard répondit que c'étoit ſa methode, & qu'il n'avoit jamais ordonné que de l'Oxymel & des Juleps. Le lendemain, un jeune homme proprement vétu, bien fait & d'un air dégagé, vint le trouver pour le même ſujet, & Sinan lui demanda de qui il avoit

pris

pris des leçons de Medecine. Il répondit qu'il les avoit prises de son pere, & que son pere étoit le Vieillard à qui il avoit donné le pouvoir d'exercer la Medecine le jour precedent. Sinan reprit : C'est un brave homme, vous servez-vous de la même methode dont il se sert ? Le jeune homme dit qu'oüi, & Sinan lui recommanda de la bien observer, & le renvoya avec le même pouvoir d'exercer la Medecine que son pere.

REMARQUES. Le Calife Caher Billah s'appelloit Abou Mansour avant que d'être Calife. Il succeda à Muctseder Billa l'an 320. de l'Hegire & de J. C. l'an 932. & regna un an & sept mois.

Le premier Medecin du Grand Seigneur a de même que le Medecin de ce Calife le pouvoir d'examiner & d'éprouver la capacité de ceux qui entreprennent d'exercer la Medecine à Constantinople.

Un Medecin Grec d'Antioche étoit convenu pour une somme d'argent de guerir un malade de la

 fiévre

fiévre tierce; mais, au lieu de le guerir, les remedes qu'il lui donna firent channger la fiévre tierce en demi-tierce, de ſorte que les parens le renvoyerent, & ne voulurent pas qu'il approchât davantage du malade. Il leur dit: Payés-moi donc la moitié de la ſomme qui m'a été promiſe, puiſque j'ai chaſſé la moitié de la maladie. Il étoit ſi ignorant, qu'il s'arrêtoit au nom, & qu'il croyoit que la fiévre demi-tierce étoit moins que la fiévre tierce, quoi qu'elle ſoit double de la tierce; & quoi qu'on pût lui dire, il demandoit toûjours la moitié du payement.

Une Dame Egyptienne fit venir un fameux Aſtrologue, & le pria de lui dire ce qui lui faiſoit peine dans l'eſprit. L'Aſtrologue dreſſa une figure de la diſpoſition du Ciel tel qu'il étoit alors & fit un long diſcours ſur chaque Maiſon, avec d'autant plus de chagrin, que tout

ce qu'il disoit ne satisfaisoit pas la Dame. A la fin il se tust, & la Dame lui jetta une Drachme. Sur le peu qu'elle lui donnoit, l'Astrologue ajoûta qu'il voyoit encore par la figure qu'elle n'étoit pas des plus aisées chez elle ni bien riche. Elle lui dit que cela étoit vrai. L'Astrologue regardant toûjours la figure, lui demanda: N'auriés vous rien perdu? Elle répondit: J'ai perdu l'argent que je vous ai donné.

REMARQUE. Nous avons déja dit qu'une Drachme étoit une monnoïe d'argent. Elle étoit de la valeur de huit à dix sols.

Les Savans des Indes tomboient d'accord de la capacité & de la grande sagesse de Bouzourgemhir; mais, ils trouvoient à dire qu'il fatiguoit ceux qui le consultoient par l'attente de ses réponses. Bouzourgemhir qui sut ce qu'ils lui reprochoient, dit: Il est plus à propos que je pense

à ce que je dois dire, que de me repentir d'avoir prononcé quelque chose mal à propos.

Un Roi avoit prononcé Sentence de mort contre un criminel, & le criminel qu'on alloit executer en sa présence, n'ayant plus que la langue dont il pust disposer, vomissoit mille injures & mille maledictions contre le Roi. Le Roi ayant demandé ce qu'il disoit, un de ses Vizirs qui ne vouloit pas l'aigrir davantage contre ce malheureux, prit la parole, & dit que le criminel disoit que Dieu cherissoit ceux qui se moderoient dans leur colere, & qui pardonnoient à ceux qui les avoient offensé. Sur ce rapport le Roi fut touché de compassion & donna sa grace au criminel. Un autre Vizir ennemi de celui qui venoit de parler au Roi, dit: Des personnes de nôtre rang & de nôtre caractere ne doivent rien dire aux Monarques qui ne soit veritable. Ce miserable a injurié le Roi & a pro-

a proferé des choses indignes contre S. M. Le Roi en colere de ce discours, dit : Le mensonge de ton Collegue m'est beaucoup plus agreable que la verité que tu viens de me dire.

REMARQUE. Le premier Chapitre du Gulistao commence par cette petite Histoire ; mais, je remarquerai en passant que Gentius qui l'a traduite en Latin n'a pas bien entendu l'endroit, qu'il a traduit en ces termes : *Lingua quam callebat convitiis regem proscindere cepit.* Il falloit traduire : *Lingua quam habebat*, ou *quæ illi supererat* ; & l'entendre de la maniere que je l'ai rendu en nôtre langue.

Un Roi avoit peu d'amour & de tendresse pour un de ses fils, parce qu'il étoit petit & d'une mine peu avantageuse en comparaison des Princes ses freres, qui étoient grands, bien faits & de belle taille. Un jour, ce Prince voyant que son Pere le regardoit avec mépris, lui dit : Mon pere, un petit homme

ſage & aviſé eſt plus eſtimable qu'un grand homme, groſſier & ſans eſprit. Tout ce qui eſt gros & grand, n'eſt pas toûjours le plus prétieux. La brebis eſt blanche & nette, & l'élephant ſale & vilain.

REMARQUE. Le ſuccés fit voir que ce Prince avoit plus de cœur que ſes freres; car, il ſe ſignala à la guerre par de beaux exploits, pendant que ſes freres n'eurent pas le courage de paroître devant l'ennemi.

Un Roi s'embarqua dans un de ſes Ports pour faire un trajet, & un de ſes Pages ne fut pas plûtôt ſur le vaiſſeau que tout le corps lui trembla de fraieur, & qu'il ſe mit à crier d'une maniere effroyable. On fit tout ce qu'on put pour l'obliger de ſe taire ; mais, il crioit toûjours plus fort, & le Roi même étoit importuné de ſes cris. Un Savant qui accompagnoit le Roi, dit: Si vôtre Majeſté me le permet, je trouverai le moyen de le faire taire. Le

Roi lui ayant témoigné qu'il lui feroit plaisir, il fit jetter le Page à la mer. Mais, ceux qui l'y jetterent avertis de ce qu'ils devoient faire, eurent l'addresse de le plonger seulement deux ou trois fois & de le retirer par les cheveux dans le tems qu'il s'étoit pris au timon, croyant qu'on vouloit le faire noïer tout de bon. Quand il fut dans le navire il se retira dans un coin & ne dit plus mot. Le Roi très-satisfait du succés, en demanda la raison au Savant, qui dit: Le Page n'avoit jamais sû ce que c'étoit que d'être plongé dans la mer, ni ce que c'étoit que d'être délivré du danger d'être noyé, & le mal qu'il a souffert fait qu'il goûte mieux le plaisir d'en être échapé.

Hormouz Roi de Perse, peu de tems après son élevation sur le Thrône fit emprisonner les Vizirs qui avoient été au service du Roi son pere. On lui demanda quel crime

ils avoient commis pour l'obliger à leur faire ce traittement ? Il répondit : Je n'ai rien remarqué & je ne ſai en eux rien de criminel. Mais, malgré les aſſurances que je leur avois données de ma bonté & de ma clemence, j'ai connu qu'ils avoient toûjours le cœur ſaiſi de frayeur, & qu'ils n'avoient pas de confiance à mes paroles ; cela m'a fait craindre qu'ils ne ſe portaſſent à me faire perir, & en ce que j'ai fait, j'ai ſuivi le conſeil des Politiques, qui diſent, qu'il faut craindre celui qui nous craint.

REMARQUE. De quatre anciens Rois de Perſe nommés Hormouz, comme il eſt encore marqué plus bas, celui-ci étoit le premier ou le ſecond du nom, parce que l'un & l'autre ont été de bons Princes. Le troiſiéme étoit un Tyran & le quatriéme ne regna qu'un an.

Un Roi des Arabes caſſé de vieilleſſe, étoit malade à la mort, lors qu'un Courier vint lui annoncer que ſes

ſes Troupes avoient pris une Place qu'il nomma, qu'elles avoient fait priſonniers de guerre ceux qui avoient fait reſiſtance, & que le reſte & les peuples s'étoient ſoumis à ſon obeïſſance. A ce diſcours il s'écria avec un grand ſoupir: Cette nouvelle ne me regarde plus, elle regarde mes ennemis.

REMARQUE. Il entendoit parler de ſes heritiers, qu'il regardoit comme des ennemis.

Hagiage étoit un Gouverneur de l'Arabie ſous le regne du Calife Abd'ulmelec fils de Mervan de la race des Ommiades; mais il étoit extrémement haï à cauſe de ſes vexations & de ſes cruautés. Ayant eu à ſa rencontre un Derviche de Bagdad, il ſe recommanda à ſes prieres. En même tems le Derviche levant les yeux au Ciel, dit: Grand Dieu, prenés ſon ame. Hagiage ne fut pas content de cette priere, & il en

gronda le Derviche. Mais, le Derviche repartit: Elle eſt bonne pour vous & pour tous les Muſſulmans.

REMARQUE. Abou-lfarage dans ſon Hiſtoire appelle ce Gouverneur Hagiage fils d'Iouſouf & l'Auteur du Guliſtan Hagiage Iouſouf. Il faut auſſi remarquer qu'Abd'ulmelec fils de Mervan fut fait Califе l'an 60. de l'Hegire, & que l'Auteur du Guliſtan s'eſt trompé en écrivant que le Derviche étoit de Bagdad; car, la ville de Bagdad ne fut bâtie que l'an 145. de l'Hegire, de J. C. l'an 762.

Un Prince en ſuccedant au Roi ſon pere, ſe trouva Maître d'un thréſor conſiderable, dont il fit de grandes largeſſes à ſes Troupes & à ſes ſujets. Un de ſes Favoris voulut lui donner conſeil là-deſſus, & lui dit imprudemment: Vos ancêtres ont amaſſé ces richeſſes avec beaucoup de peine & de ſoins. Vous ne devriés pas les diſſiper avec tant de profuſion comme vous le faites. Vous ne ſavés pas ce qui peut vous arri-

arriver dans l'avenir, & vous avés des ennemis qui vous obſervent. Prenez garde que tout ne vous manque dans le beſoin. Le Roi indigné de cette remontrance, repartit: Dieu m'a donné ce Roïaume pour en joüir & pour faire des liberalitez & non pas pour en être ſimplement le gardien.

On avoit fait roſtir de la chaſſe pour Nouſchirvan Roi de Perſe, de celle qu'il avoit priſe ſur le même lieu où la chaſſe s'étoit faite. Quand il fallut ſe mettre à table il ne ſe trouva pas de ſel, & on envoya un Page en chercher au prochain village. Mais, Nouſchirvan dit au Page: Payés le ſel que vous apporterés, de crainte que cela ne paſſe en méchante coûtume, & que le village ne ſouffre. Un Favori dit que cela ne valoit pas la peine d'en parler, & qu'il ne voyoit point le mal que cela pouvoit cauſer. Nouſchirvan repartit: Les vexations dans le mon-

de ont eu leur commencement de très-peu de chose, & dans la suite elles ont tellement augmenté qu'elles sont arrivées au comble où on les voit.

Sans contestation, le Lion est le Roi des animaux, & l'Asne le dernier de tous. Cependant, les Sages ne laissent pas que de dire: Un Asne qui porte sa charge vaut mieux qu'un Lion qui devore les hommes.

Un Marchand de bois extrémement interessé, achetoit le bois à bon marché des pauvres Païsans qui le lui apportoient & le vendoit cherement aux riches. Une nuit le feu prit à sa cuisine, se communiqua au magazin de bois & le consuma entierement. Quelque tems après il disoit: Je ne sai comment le feu prit chez moi. Un de la compagnie lui repartit: Il y prit de la fumée qui étoit sortie du cœur des pauvres que vous avés rançonnés par vôtre avarice.

Un

Un Maître Luiteur, de trois cent ſoixante tours d'addreſſe de ſon art, en avoit enſeigné trois cent cinquante-neuf à un de ſes diſciples, & ne s'en étoit reſervé qu'un ſeul. Le diſciple jeune & diſpos, qui avoit bien profité des leçons qu'il avoit priſes, eut la hardieſſe de défier ſon Maître à luiter contre lui. Le Maître accepta le défi, & ils parurent l'un & l'autre devant le Sultan qui n'approuvoit pas la temerité du diſciple & en préſence d'une grande foule de peuple. Le Maître qui n'ignoroit pas que ſon diſciple avoit plus de force que lui, ne lui donna pas le tems de s'en prévaloir. D'abord, il l'enleva de terre adroitement avec les deux mains, & l'ayant élevé juſques ſur ſa tête, il le jetta contre terre aux acclamations de toute l'aſſemblée. Le Sultan récompenſa le Maître & blâma le diſciple, qui dit qu'il n'avoit pas été vaincu par la force; mais ſeulement par un tour de l'art

qui lui avoit été caché. Le Maître repartit : Il eſt vrai ; mais je me l'étois reſervé pour un tel jour qu'aujourd'hui ; parce que je ſavois la maxime des Sages, qui dit, quelque affection qu'on ait pour un ami, que jamais il ne faut lui donner un avantage à pouvoir s'en prévaloir s'il devenoit ennemi.

REMARQUE. Il y a encore des Luiteurs chez les Orientaux, qui luitent comme autrefois chez les anciens. Ils ſont nuds, excepté qu'ils ont un caleçon de cuir depuis le deſſus des genoux juſqu'au deſſus des reins, & il ſe frottent le corps d'huile pour faire cet exercice.

Un Roi paſſoit devant un Derviche, & le Derviche ne leva pas ſeulement la tête pour le regarder. Le Roi qui étoit du nombre de ces Rois qui ne ſavent pas ſe poſſeder, & que la moindre choſe offenſe, fut piqué de cette irreverence, & dit : Ces ſortes de gens vêtus de haillons ſont comme des bêtes. Le Vizir dit

au

au Derviche : Pourquoi ne rendez-vous pas au Roi le respect que vous lui devés? Le Derviche répondit : Dites au Roi qu'il attende des respects de ceux qui attendent ses bienfaits, & sachés que les Rois sont établis pour la conservation des sujets ; mais que les sujets n'ont pas la même obligation d'avoir du respect pour les Rois. Le Roi qui avoit entendu ce discours hardi, invita le Derviche à lui demander quelque chose. Le Derviche lui dit : Je vous demande que vous me laissiez en repos.

REMARQUE. Diogene fit à peu près le même compliment à Alexandre ; mais il ne faut pas s'en étonner ; car la plûpart de ces Derviches, à proprement parler, sont des sectateurs de ce chef des Philosophes Cyniques. Ils ont la même impudence & la même indifference pour toutes les choses du monde.

Nouschirvan déliberoit dans son conseil d'une affaire de grande importan-

portance, & les Vizirs propoſoient chacun leur ſentiment. Nouſchirvan avança auſſi ſon avis & Bouzourgemhir le ſuivit: On demanda à Bouzourgemhir pourquoi il avoit préferé l'avis du Roi à l'avis des Vizirs? Il répondit: Le ſuccés de l'affaire dont il s'agit eſt très incertain, & j'ai crû qu'il valoit mieux ſuivre le conſeil du Roi afin d'être à couvert de ſa colére au cas que la choſe ne réuſſiſſe pas.

Un vagabond déguiſé ſous l'habit d'un deſcendant d'Ali, entra dans une Ville Capitale avec la Caravane des Pelerins de la Mecque, publiant par tout qu'il venoit de ce Pelerinage. S'étant introduit à la Cour, il lut devant le Roi une piece de Poëſie dont il ſe diſoit l'auteur. Un des principaux Officiers nouvellement arrivé de l'armée, dit au Roi: Je l'ai vû à Baſra le jour de la fète du ſacrifice, comment peut-il dire qu'il a fait le pelerinage de la Mec-

Mecque ? De plus ſon pere eſt un Chrêtien de la Ville de Malatia. Quel rapport d'un deſcendant d'Ali avec un Chrêtien ? Avec cela, il ſe trouva que le Poëme qu'il avoit recité étoit du Poëte Enveri. Le Roi qui connut que c'étoit un trompeur, commanda qu'on lui donnât quelques coups & qu'on le chaſſât. A ce commandement le vagabond ſe jettant aux pieds du Roi, dit : Je ſupplie V. M. de me permettre de dire encore un mot, je me ſoumets à tel châtiment qu'il lui plaira d'ordonner, ſi ce que je dirai n'eſt pas veritable. Le Roi le lui permit, & il dit : Ce que j'ai à dire, eſt que les voyageurs diſent beaucoup de menſonges.

REMARQUES. Les Pelerins de la Mecque celebrent la fête du ſacrifice à la Montagne d'Arafat, où ils ſacrifient chacun un mouton. Ainſi, puiſque ce jour-là, l'impoſteur étoit à Baſra ſur le Golfe Perſique qui eſt fort éloigné de la Montagne d'Arafat, c'étoit une marque qu'il n'étoit pas Pelerin de la Mecque. Malatia

Malatia est une Ville d'Anatolie dans la Capadoce des anciens.

Enveri est un ancien Poëte Persan.

Deux freres étoient chacun dans un état fort opposé l'un à l'autre. L'un étoit au service d'un Sultan, & l'autre gagnoit sa vie du travail de ses mains, de sorte que l'un étoit à son aise & que l'autre avoit de la peine à subsister. Le riche dit au pauvre : Pourquoi ne vous mettez-vous pas au service du Sultan comme moi, vous vous délivreriés des maux que vous souffrés. Le pauvre repartit : Et vous, pourquoi ne travaillés-vous pas pour vous délivrer d'un esclavage si méprisable ?

Un Courrier arriva à Nouschirvan, & lui annonça que Dieu l'avoit délivré d'un de ses ennemis. Il lui demanda : N'avez-vous pas aussi à m'annoncer que je vivrai toûjours & que je ne mourrai jamais ?

Dans le conseil de Nouschirvan où Nouschirvan étoit présent, on déli.

déliberoit ſur une affaire, & chaque Vizir dit ſon avis, excepté Bouzourgemhir. Les autres Vizirs lui en ayant demandé la raiſon, il répondit: Les Vizirs ſont comme les Medecins, qui ne donnent des remedes aux malades que lors qu'ils ſont en grand danger. Vous dites tous de ſi bonnes choſes, que j'aurois tort d'y rien ajoûter du mien.

Le Calife Haroun-erreſchid après avoir conquis l'Egypte, y mit pour Gouverneur un certain Coſaïb, le plus vil de ſes eſclaves; & la raiſon qu'il en apporta fut l'indignation qu'il avoit de ce que Pharaon avoit éxigé que l'on crût qu'il étoit Dieu. Or, Coſaïb étoit un Noir le plus groſſier & le plus ruſtique que l'on pût imaginer, comme il le fit voir en pluſieurs occaſions, & particulierement en celle-ci. Les Laboureurs dans l'eſperance de quelque diminution des droits auſquels ils étoient obligés, lui firent remon-

trance ſur une inondation du Nil à contre tems qui avoit fait perir le Coton qu'ils avoient ſemé. Coſaïb leur dit : Il falloit ſemer de la Laine elle n'auroit pas été perduë.

On demandoit à Alexandre le Grand comment il avoit pû ſubjuguer l'Orient & l'Occident, choſe que d'autres Rois, qui avoient d'autres finances, d'autres Eſtats, plus d'âge & plus de troupes que lui, jamais n'avoient pû faire. Il répondit : Je n'ai pas fait de tort aux peuples des Royaumes que j'ai conquis avec l'aide de Dieu, & jamais je n'ai dit que du bien des Rois avec qui j'ai eu affaire.

REMARQUE. Alexandre le Grand eſt illuſtre chez les Mahometans ſous le nom d'Iskender ; mais, ils ſont partagez touchant la Nation dont il étoit. Les uns écrivent qu'il étoit fils de Darab Roi de Perſe, & qu'ayant monté ſur le thrône après Dara ſon aîné, qui eſt le même que Darius, il conquit tout le monde. Les autres qui approchent plus de la verité.

verité, disent qu'il étoit fils de Philippe. Mais, les uns & les autres tombent d'accord de l'étenduë de ses conquêtes, & lui attribuent une grande sagesse qui avoit été cultivée par Aristote son Precepteur. Ils disent aussi que dans le cours de ses victoires il chercha la fontaine de vie; mais, qu'elle ne fut trouvée que par Hizir son General d'armée, & suivant leur pensée Hizir est le même qu'Elie, qui n'est pas mort parce qu'il but de cette eau. Ils l'appellent aussi le Cornu à cause de sa grande puissance dans l'Orient & dans l'Occident. Touchant cette appellation, je dirai que je suis comme persuadé que les Orientaux la lui ont donnée à l'occasion des Medailles Grecques de Lysimachus, & particulierement de celles qui sont d'argent où Lysimachus est representé avec des cornes, & que ces Medailles étant tombées etntre leurs mains, ils les ont prises pour des Medailles d'Alexandre; parce qu'ils ne savoient pas lire le Grec, & qu'ainsi ils ne pouvoient pas distinguer l'un d'avec l'autre, outre que ces Medailles étant plus grandes que celles d'Aexandre; il semble qu'ils ont été bien fondés par leur grandeur, & mesme par leur beauté, de croire qu'elles étoient plûtôt d'Alexandre que d'un autre.

Un

Un Derviche qui avoit été invité par un Sultan à manger à sa table, mangea beaucoup moins qu'il n'avoit coûtume de manger chez lui, afin de faire remarquer qu'il étoit sobre, & aprés le repas il fit sa priere plus longue que les autres, afin qu'on eût bonne opinion de sa devotion. En rentrant chez lui il commanda qu'on mît la nappe, & dit qu'il vouloit manger. Son fils qui avoit de l'esprit, lui demanda: Mais, mon pere, n'avés-vous pas mangé à la table du Roi? Le Derviche répondit: Je n'ai pas beaucoup mangé, afin que ni lui ni ses Courtisans ne crussent pas que je fusse un grand mangeur. Le fils repliqua: Mon pere, il faut donc que vous recommenciés aussi vôtre priere, elle n'est pas meilleure que le repas que vous avés fait.

REMARQUE. A l'occasion du fils de ce Derviche, il est bon de remarquer, quoique les Derviches soient des gens qui menent

menent une vie auſtere, qui pourroit faire croire qu'ils ont du rapport avec nos Religieux ; neanmoins, excepté les Calenders, qu'ils ſe marient preſque tous. Les Mahometans n'y trouvent rien à dire ; parce qu'ils ont pour maxime, qu'il n'y a pas de Moinerie dans la Religion Muſſulmanne : *La ruhbaniet fil'iſlam*, & par-là ils entendent que le vœu de Chaſteté n'y eſt pas reçû.

L'Auteur du Guliſtan en parlant de lui-même, écrit en ces termes : Etant fort jeune, j'avois coûtume de me lever la nuit, pour prier Dieu, pour veiller & pour lire l'Alcoran. Une nuit que j'étois dans ces exercices, & que toute la famille dormoit, excepté mon pere, prés de qui j'étois, je dis à mon pere : Voyés, pas un ne leve ſeulement la tête pour prier Dieu ; & ils dorment tous d'un ſommeil ſi profond, qu'il ſemble qu'ils ſoient morts. Mon pere me ferma la bouche, en me diſant : Mon fils, il vaudroit mieux que vous dormiſſiez comme

ils

ils dorment, que d'obſerver leurs defauts.

On loüoit dans une aſſemblée une perſonne de remarque qui étoit preſente, & l'on en parloit très-avantageuſement. La perſonne leva la tête & dit : Je ſuis tel que je le ſai.

Un Roi demandoit à un Derviche ſi quelque fois il ne ſe ſouvenoit pas de lui ? Le Derviche répondit : Je m'en ſouviens ; mais c'eſt lorſque je ne penſe pas à Dieu.

Un Devot vit en ſonge un Roi dans le Paradis & un Derviche en Enfer. Cela l'étonna, & il s'informa d'où venoit que l'un & l'autre étoient chacun dans un lieu oppoſé à celui dans lequel on s'imagine ordinairement qu'ils doivent être aprés leur mort ? On lui répondit : Le Roi eſt en Paradis à cauſe de l'amour qu'il a toûjours euë pour les Derviches, & le Derviche eſt en Enfer à cauſe de l'attache qu'il a euë auprés des Rois. Un

Un Derviche mangeoit dix livres de pain par jour & paſſoit toute la nuit en Prieres juſques au matin. Un homme de bon ſens lui dit: Vous feriés beaucoup mieux de ne manger que la moitié d'autant de pain & dormir.

L'Auteur du Guliſtan dit encore en parlant de lui-même: J'étois eſclave à Tripoli chez les Francs, lors qu'un ami d'Halep qui me reconnut en paſſant, me racheta pour dix pieces de monnoye d'or & m'emmena avec lui à Halep, où il me donna ſa fille en mariage & cent pieces de monnoye d'or pour ſa dot. Mais, c'étoit une méchante langue, & elle étoit d'une humeur trés-facheuſe. Quelque tems aprés nôtre mariage, elle me reprocha ma pauvreté, & me dit: Mon pere ne vous a-t-il pas délivré des chaînes des Francs pour dix pieces de monnoye d'or? Je répondis: Il eſt vrai, il m'a procuré la liberté pour le prix

que vous dites, mais il m'a fait vôtre esclave pour cent.

Dans une affaire de grande importance, un Roi fit vœu, s'il en venoit à bout, de distribuer une somme d'argent considerable aux Derviches. L'affaire réüssit comme il souhaitoit, & alors, pour accomplir son vœu, il mit la somme dans une bourse, & en la confiant à un Officier, il lui ordonna d'en aller faire la distribution. L'Officier qui savoit quelle sorte de gens étoient les Derviches, garda la bourse jusques au soir, & en la remettant entre les mains du Roi, il lui dit qu'il n'avoit pas trouvé un seul Derviche. Le Roi dit: Que veut dire cela; Je sai qu'il y en a plus de quatre cent dans la ville? L'Officier reprit: Sire, les Derviches ne reçoivent pas d'argent; & ceux qui en reçoivent ne sont pas Derviches.

On demandoit à un Savant ce qu'il pensoit de la distribution de pain

pain fondée pour les Derviches? Il répondit : Si les Derviches le mangent dans l'intention d'avoir plus de forces pour servir Dieu, il leur est permis d'en manger; mais, s'ils sont seulement Derviches pour le manger, ils le mangent à leur dam.

Un Derviche quitta son Couvent & alla prendre des leçons d'un Professeur dans un College. Je lui demandai (c'est l'Auteur du Gulistan qui parle) puis qu'il avoit changé de profession, quelle difference il faisoit entre un Savant & un Derviche? Il me répondit : Le Derviche se tire lui-même hors des vagues; mais, le Savant en tire encore les autres.

REMARQUES. Les Derviches chez les Mahometans ne font pas des vœux qui obligent aussi étroitement que nos Religieux sont obligés par leurs vœux. C'est pourquoi ils quittent librement l'habit, la regle & la closture pour embrasser telle autre profession qu'il leur plaît.

Les Mahometans ont un grand nombre

bre de Colleges fondés par des Sultans & par des particuliers, où des Professeurs gagés enseignent ce qu'ils doivent savoir pour acquerir le titre de Savant. Ils y arrivent par degrés, de même qu'on arrive au titre de Docteur dans les Universités de l'Europe, & les sciences qu'ils apprennent regardent la Religion & les Loix qui sont chez eux inseparables de la Religion.

Un Mahometan qui avoit donné plusieurs preuves d'une force extraordinaire, étoit dans une si grande colere qu'il ne se possedoit plus, & qu'il écumoit de rage. Un homme sage qui le connoissoit le voyant en cet état, demanda ce qu'il avoit, & il apprit qu'on lui avoit dit une injure. Cela lui fit dire : Comment ! ce miserable porte un poids de mille livres, & il ne peut pas supporter une parole ?

REMARQUE. Ce mot est plus juste dans le Persan que dans le François, en ce que le mesme mot qui signifie porter signifie aussi supporter.

Un

Un Vieillard de Bagdad avoit donné ſa fille en mariage à un Cordonnier, & le Cordonnier en la baiſant la mordit à la lévre juſqu'au ſang. Le Vieillard lui dit : Les lévres de ma fille ne ſont pas du cuir.

Un Savant ne ſachant à qui donner ſa fille en mariage à cauſe de ſa laideur, quoique la dot qu'il lui donnoit fût très-conſiderable, la maria enfin avec un aveugle. La meſme année, un Empirique qui rendoit la veuë aux aveugles, arriva de l'Iſle de Serendib, & l'on demanda au Savant pourquoi il ne mettoit pas ſon gendre entre les mains du Medecin ? Il répondit : Je crains, s'il voïoit, qu'il ne répudiât ma fille. Etant auſſi laide qu'elle eſt, il vaut mieux qu'il demeure aveugle.

REMARQUE. L'Iſle de Serendib eſt la meſme que l'Iſle de Ceïlan, & que celle que les anciens appelloient Taprobane. J'eſpere que j'aurai lieu d'en parler

 ailleurs

ailleurs plus amplement, suivant la tradition des Orientaux.

Un Derviche parloit à un Roi qui ne faisoit pas beaucoup d'estime des gens de sa sorte, & lui disoit: Nous n'avons ni les forces ni la puissance que vous avés en ce monde; mais, nous vivons plus contens que vous ne vivés. Avec cela, la mort nous rendra tous égaux, & au jour du Jugement nous aurons l'avantage d'étre au dessus de vous.

REMARQUE. Les Mahometans, comme les Chrêtiens, attendent un Jugement universel pour le châtiment des méchans & pour la récompense des bons.

Dans la ville d'Halep, un pauvre d'Afrique disoit à des Marchands assemblés: Seigneurs qui étes riches, si vous faisiés ce que l'équité voudroit que vous fissiés, & si nous autres pauvres étions des gens à nous contenter, on ne verroit plus de mendians dans le monde.

Deux

Deux Princes fils d'un Roi d'Egypte, s'appliquerent l'un aux ſciences & l'autre à amaſſer des richeſſes. Le dernier devint Roi & reprocha au Prince ſon frere le peu de bien qu'il avoit en partage. Le Prince repartit: Mon frere, je loüe Dieu d'avoir l'heritage des Prophetes en partage, c'eſt-à-dire, la ſageſſe. Mais, vôtre partage n'eſt que l'heritage de Pharaon & d'Haman, c'eſt-à-dire le Royaume d'Egypte.

REMARQUE. Ce Pharaon eſt celui que Dieu, ſuivant l'ancien Teſtament, fit ſubmerger dans la Mer rouge, & Haman, ſuivant les Traditions des Mahometans; étoit ſon premier Miniſtre & l'executeur de ſes méchantes intentions. Suivant les mêmes Mahometans, ce Pharaon fut le premier des Rois d'Egypte qui porterent le nom de Pharaon; car, ſi nous les en croyons, il n'étoit point de race Royale, mais de fort baſſe naiſſance. Voici ce qu'ils en diſent. Son pere qui s'appelloit Maſſab, & qui gardoit les vaches étant mort dans le tems qu'il étoit encore en bas âge, ſa mere lui fit apprendre le métier de Menuiſier; mais, cette

profeſſion ne lui ayant pas plû, il abandonna ſa mere & ſon païs & ſe mit chez un vendeur de fruits, chez lequel il ne demeura pas long tems. S'étant mis dans le negoce, il alla à une Foire; mais, il en fut dégoûté, ſur ce qu'on exigea de lui à un paſſage un droit dont la ſomme égaloit le prix de ſa marchandiſe, & de dépit il ſe fit voleur de grands chemins. Enſuite, il trouva le moyen de s'établir à une des portes de la Capitale de l'Egypte, & quoique ce fût ſans aveu, d'exiger au nom du Roi un droit ſur tout ce qui paſſoit; mais, ayant été découvert en voulant exiger le même droit ſur le corps d'une fille du Roi d'Egypte que l'on portoit pour être enterrée, il ſe délivra de la mort par les grandes ſommes d'argent qu'il avoit amaſſées. La fortune ne l'abandonna pas pour cela, il eut encore aſſez d'intrigue pour devenir Capitaine du Guet, & dans cet emploi il eut un ordre exprès du Roi d'Egypte de faire mourir tous ceux qui marcheroient pendant la nuit. Le Roi d'Egypte, ſans lui donner avis de ſon deſſein, ſortit lui-même une nuit pour aller communiquer quelque affaire ſecrete à un de ſes Miniſtres. La Garde l'ayant rencontré, il fut arrêté & conduit à Pharaon, qui ne voulut pas croire qu'il fût le Roi, quoi qu'il l'eût déja dit aux gens du Guet, qui n'avoient

pas

pas aussi voulu le croire. Au contraire, il le fit descendre de cheval & lui fit couper la tête. Après cette action, ayant connu que c'étoit veritablement le Roi, il fut assez puissant pour aller forcer le Palais, s'en rendre maître, & se faire déclarer Roi. Il introduisit le culte des Idoles, & voulut qu'on le reconnût lui-même pour Dieu. Enfin, il poursuivit les Israëlites dans leur retraite; mais, il fut submergé dans la Mer rouge. Toutes ces particularités se trouvent dans l'Histoire des Prophetes de Kesani.

Un Roi de Perse avoit envoyé un Medecin à Mahomet, & le Medecin demeura quelques années en Arabie; mais, sans aucune pratique de sa profession, parce que personne ne l'appelloit pour se faire médicamenter. Ennuyé de ne pas exercer son art, il se présenta à Mahomet, & lui dit en se plaignant: Ceux qui avoient droit de me commander m'ont envoyé ici pour faire profession de la Medecine; mais, depuis que je suis venu, personne n'a eu besoin de moi & ne m'a don-

né occaſion de faire voir dequoi je ſuis capable. Mahomet lui dit: La coûtume de nôtre païs eſt de manger ſeulement lors qu'on eſt preſſé par la faim, & de ceſſer de manger lors qu'on peut encore manger. Le Medecin repartit: C'eſt-là le moyen d'être toûjours en ſanté, & de n'avoir pas beſoin de Medecin. En diſant cela, il prit ſon congé & retourna en Perſe d'où il étoit venu.

Ardeſchir Babekan Roi de Perſe demanda à un Medecin Arabe combien il ſuffiſoit de prendre de nourriture par jour? Le Medecin répondit qu'il ſuffiſoit d'en prendre cent drachmes, & le Roi dit que ce n'étoit pas aſſés pour donner de la force. Le Medecin repartit: C'eſt aſſés pour vous porter; mais, vous le porterés vous-même, ſi vous en prenés davantage.

REMARQUE. Ardeſchir Babekan eſt le premier de la race des Rois de Perſe, qui regnérent juſqu'à ce qu'ils furent

chaſſés

chassés par les Mahometans. Son pere s'appelloit Sasan, d'où vient que lui & les Rois qui lui succederent furent appellés Sasaniens, suivant l'Histoire ancienne des Persans dans ce qui nous en reste par les écrits des Arabes.

Deux Sofis de la ville de Vasete prirent de la viande à credit d'un Boucher & ne la lui payerent pas. Le Boucher les pressoit tous les jours pour en être payé, avec des paroles injurieuses, qui les mettoient dans une grande confusion; mais, ils prenoient le parti d'avoir patience, parce qu'ils n'avoient pas d'argent. Un homme d'esprit qui les vit dans cet embarras, leur dit: Il étoit plus aisé d'entretenir vôtre appetit dans l'esperance de la bonne chere, que d'entretenir le Boucher dans l'esperance de le payer.

REMARQUES. Les Sofis sont les Religieux les plus distingués chez les Mahometans, tant par la droiture de leurs sentimens touchant leur Religion que par le reglement de leur vie & par la pureté de

leurs mœurs, ſuivant l'origine de leur nom, qui ſignifie les purs, les choiſis. Les Rois de Perſe, dont la race regne encore aujourd'hui, ont auſſi pris le nom de Sofis, à cauſe qu'ils font deſcendre leur origine de Mouça Caſſem le ſeptiéme des douze Imams, qui mourut environ l'an de l'Hegire 183. de J. C. 799. prétendant que la ſecte d'Ali de qui les douze Imams ſont deſcendus, eſt la meilleure & la plus pure, & parce que leurs ancêtres ſe ſont toûjours diſtingués par un zele ſingulier pour la Religion Mahometane.

La Ville de Vaſere étoit autrefois une Ville conſiderable dans la partie de l'Arabie qui porte le nom d'Erak.

Un Mahometan officieux entretenoit un Derviche d'un homme fort riche, & lui diſoit qu'il étoit perſuadé que cet homme lui feroit de grandes largeſſes, s'il étoit bien informé de ſa pauvreté. Il ſe donna même la peine d'aller juſques à la porte de la maiſon de cet homme, & de lui faire donner entrée. Le Derviche entra; mais, comme il vit un homme mélancolique, avec les

les lévres pendantes, il ſortit d'abord ſans avoir ſeulement ouvert la bouche pour lui parler. Le conducteur, qui l'attendoit, lui demanda pourquoi il étoit ſorti ſi promptement. Il répondit: Sa mine ne me plaît pas, je le tiens quitte de la liberalité qu'il pourroit me faire.

Hatemtaï de ſon tems étoit le plus bien-faiſant & le plus liberal de tous les Arabes. On lui demanda s'il avoit vû quelqu'un ou entendu parler d'un ſeul homme qui eût le cœur plus noble que lui? Il répondit: Un jour, aprés avoir fait un ſacrifice de quarante chameaux; je ſortis à la campagne avec des Seigneurs Arabes, & je vis un homme qui avoit amaſſé une charge d'épines ſeiches pour bruler. Je lui demandai pourquoi il n'alloit pas chez Hatemtaï, où il y avoit un grand concours de peuple, pour avoir part du regal qu'il faiſoit? Il

me répondit : Qui peut manger ſon pain du travail de ſes mains, ne veut pas avoir obligation à Hatemtaï. Cet homme avoit l'ame plus noble que moi.

Un Roi avoit beſoin d'une ſomme d'argent pour donner aux Tartares, afin d'empêcher qu'ils ne fiſſent des courſes ſur ſes Etats, & apprit qu'un pauvre qui gueuſoit avoit une ſomme trés-conſiderable. Il le fit venir & lui en demanda une partie par emprunt, avec promeſſe qu'elle lui ſeroit renduë d'abord que les revenus ordinaires ſeroient apportés au threſor. Le pauvre répondit : Il ſeroit indigne que V. M. ſoüillât ſes mains en maniant l'argent d'un mendiant tel que je ſuis, qui l'ai amaſſé en gueuſant. Le Roi repartit : Que cela ne te faſſe pas de peine, il n'importe, c'eſt pour donner aux Tartares. Telles gens, tel argent.

REMARQUE. Ces Tartares ſont ceux de

de la grande Tartarie, qui ont été de tout tems de grands faiseurs de courses sur leurs voisins; & c'est d'eux que les Tartares de la Crimée, nonobstant le longtems qu'il y a qu'ils se sont separés d'avec eux, retiennent cette coûtume qui coûte tant de milliers d'hommes à l'Allemagne & à la Pologne depuis le commencement de cette derniere guerre.

L'Auteur du Gulistan de qui sont quelques-uns des articles précedens, parle de lui-même en ces termes: J'ai connu un Marchand qui voyageoit avec cent chameaux chargés de marchandises, & qui avoit quarante tant esclaves que domestiques à son service. Un jour, ce Marchand m'entraîna chez lui dans son magazin, & m'entretint toute la nuit de discours qui n'aboutissoient à rien. Il me dit: J'ai un tel associé dans le Turquestan, tant de fonds dans les Indes; voici une obligation pour tant d'argent qui m'est dû dans une telle Province; j'ai un tel pour caution d'une telle somme. Puis, chan-

changeant de matiere, il continuoit: Mon deſſein eſt d'aller m'établir en Alexandrie, parce que l'air y eſt excellent. Il ſe reprenoit, & diſoit: Non, je n'irai pas à Alexandrie, la Mer d'Afrique eſt trop dangereuſe. J'ai intention de faire encore un voyage; après cela, je me retirerai dans un coin du monde, & je laiſſerai-là le negoce. Je lui demandai quel voyage c'étoit? Il répondit: Je veux porter du ſoufre de Perſe à la Chine, où l'on dit qu'il ſe vend cherement. De la Chine j'apporterai de la Porcelaine & je la viendrai vendre en Grece. De la Grece je porterai des étoffes d'or aux Indes, des Indes j'apporterai de l'acier à Halep, & d'Halep je porterai du verre en Arabie heureuſe, & de l'Arabie heureuſe je tranſporterai des toiles peintes en Perſe. Cela fait, je dirai adieu au negoce qui ſe fait par ces voyages penibles, & je paſſerai le reſte de mes jours

dans

dans une boutique. Il en dit tant ſur ce ſujet qu'à la fin il ſe laſſa de parler, & en finiſſant il m'addreſſa ces paroles: Je vous prie, dites-nous auſſi quelque choſe de ce que vous avés vû & entendu dans vos voyages. Je pris la parole, & je lui dis: Avés-vous oüi dire ce que diſoit un voyageur qui étoit tombé de ſon chameau dans le deſert de Gour? Il diſoit: Deux choſes ſeules ſont capables de remplir les yeux d'un avare, la ſobrieté ou la terre qu'on jette ſur lui après ſa mort.

REMARQUES. Outre que cette narration eſt très belle par le portrait qu'elle donne d'un Marchand qui ne met pas de bornes à ſon avarice; elle eſt encore très-curieuſe, en ce qu'elle fait connoître de quelle maniere & avec quelles marchandiſes le negoce ſe fait dans le Levant. On fait encore aujourd'hui toutes ces routes par terre, & ſouvent la même perſonne les fait toutes, & quelquefois davantage.

Le Turqueſtan eſt une Province d'une vaſte étenduë dans la grande Tartarie, dont la Ville de Caſchgar eſt la Capitale.

Elle

Elle a pris ſon nom des Turcs qui l'habitent, & c'eſt de là que ſous ce nom une infinité de peuples ſont ſortis en differens tems, dont les Turcs qui occupent encore aujourd'hui l'Empire de Conſtantinople font partie.

Par la Mer d'Afrique, l'Auteur du Guliſtan entent la Mer Mediterranée qui baigne toute la côte d'Afrique vers le Sud. Quant à ce qu'il dit qu'elle eſt dangereuſe, c'eſt que de ſon tems les Chrêtiens en étoient les maîtres dans toute ſon étenduë, & qu'il n'étoit pas libre aux Mahometans d'y naviger.

Le deſert de Gour eſt aux environs du Jourdain, entre Damas & la Mer Morte, par où l'on paſſe de Syrie en Arabie. Il y a auſſi un Païs du même nom près de l'Indus, qui confine avec le Khoraſſan.

Le même Auteur du Guliſtan dit encore ceci de lui-même: Un homme de peu d'eſprit, gros & gras, richement vêtu, la tête couverte d'un Turban d'une groſſeur démeſurée, & monté ſur un beau cheval Arabe paſſoit, & l'on me demanda ce qu'il me ſembloit du brocard dont ce gros animal étoit vétu.

Je

Je répondis: Il en eſt de même que d'une vilaine écriture écrite en caracteres d'or.

REMARQUE. Encore aujourd'hui à Conſtantinople, les Gens de Loi, c'eſt-à-dire, le Mouphti, les Cadileskers, les Mullas ou les Cadis du premier rang portent des Turbans d'une groſſeur ſurprenante, & ſans exaggeration il y en a qui ont prés de deux pieds dans leur plus grande largeur. Ils ſont faits avec beaucoup d'art & d'addreſſe, & quoi qu'ils ſoient ſi gros; neanmoins ils ſont fort legers, parce qu'il n'y entre que de la toile trés fine & du Coton. Quand quelqu'un de ces Meſſieurs n'a pas la capacité qu'il doit avoir, malheur pour lui: Les Turcs imitent l'exemple de l'Auteur du Guliſtan, ils ſe mocquent de lui & de la groſſeur de ſon Turban.

Un voleur demandoit à un mendiant, s'il n'avoit pas honte de tendre la main au premier qui ſe préſentoit, pour lui demander de l'argent. Le mendiant répondit: Il vaut mieux tendre la main pour obtenir une maille, que de ſe la voir couper

couper pour avoir volé un ſol ou deux liards.

Un Marchand fit une perte conſiderable, & recommanda à ſon fils de n'en dire mot à perſonne. Le fils promit d'obëir; mais, il pria ſon pere de lui dire quel avantage ce ſilence produiroit. Le pere répondit: C'eſt afin qu'au lieu d'un malheur, nous n'en ayons pas deux à ſupporter, l'un, d'avoir fait cette perte, & l'autre, de voir nos voiſins s'en réjoüir.

Un fils qui avoit fait de grands progrés dans les études; mais, naturellement timide & reſervé, ſe trouvoit avec d'autres perſonnes d'étude & ne diſoit mot. Son pere lui dit: Mon fils, pourquoi ne faites-vous pas auſſi paroître ce que vous ſavés? Le fils répondit: C'eſt que je crains qu'on ne me demande auſſi ce que je ne ſai pas.

Galien vit un homme de la lie du peuple qui maltraitoit un homme de Let-

Lettres d'une maniere indigne. Il dit de l'homme de Lettres: Il n'auroit pas eu de prise avec l'autre s'il étoit veritablement homme de Lettres.

REMARQUE. Galien n'étoit pas seulement Medecin, c'étoit encore un grand Philosophe. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que Saadi rapporte de lui ce bon mot qu'il pouvoit avoir appris dans quelque livre traduit de Grec en Arabe, ou entendu dire à quelque savant Chrêtien dans ses voïages.

Des Courtisans de Sultan Mahmoud Sebekteghin demandoient à Hassan de Meïmend Grand Vizir de ce Prince, ce que le Sultan lui avoit dit touchant une certaine affaire. Le Grand Vizir s'excusa, en disant qu'il se garderoit bien de rien apprendre à des personnes à qui rien n'étoit caché & qui savoient toutes choses. Ils repartirent: Vous étes le Ministre de l'Etat, & le Sultan ne daigne pas communiquer à des gens com-

comme nous ce qu'il vous communique. Le Vizir reprit: C'eſt qu'il ſait que je ne le dirai à perſonne, & vous avés tort de me faire la demande que vous faites.

REMARQUE. Meïmend eſt une ville du Khoraſſan d'où étoit ce Grand Vizir de Sultan Mahmoud Sebekteghin.

Saadi dit encore en parlant de lui-même: Je voulois acheter une maiſon & je n'étois pas encore bien reſolu de le faire, lors qu'un Juif me dit: Je ſuis un des anciens du quartier, vous ne pouvés mieux vous addreſſer qu'à moi pour ſavoir ce que c'eſt que cette maiſon. Achetés-là ſur ma parole, je vous ſuis caution qu'elle n'a point de défaut. Je lui répondis; Elle en a un grand d'avoir un voiſin comme toi.

REMARQUE. Quoique les Mahometans aïent une grande averſion pour tous ceux qui ne ſont pas de leur Religion; neanmoins ils en ont plus pour les Juifs que

que pour les Chrêtiens. C'eſt pourquoi Saadi avoit de la peine à prendre une maiſon dans un quartier où il y avoit des Juifs.

Un Poëte alla voir un chef de voleurs, & lui recita des vers qu'il avoit faits à ſa loüange; mais, au lieu d'agréer ſes vers, le chef des voleurs le fit dépoüiller & chaſſer hors du village, & avec cela, il fit encore lacher les chiens après lui. Le Poëte voulut prendre une pierre pour ſe deffendre contre les chiens; mais, il avoit gelé & la pierre tenoit ſi fort qu'il ne put l'arracher. Cela lui fit dire, en parlant des voleurs: Voila de méchantes gens, ils lachent les chiens & attachent les pierres.

REMARQUE. L'Auteur du Guliſtan ajoûte que ce bon mot fit rire le chef des voleurs qui l'entendit d'une feneſtre, & qu'il cria au Poëte de demander ce qu'il voudroit & qu'il le lui accorderoit. Le Poëte lui dit: Si vous avés envie de me faire du bien, je ne vous demande que la

veſte

veste dont vous m'avés fait dépoüiller. Le chef des voleurs eut compassion de lui, & avec sa veste, il lui fit encore donner une veste fourrée.

Un mari avoit perdu sa femme, qui étoit d'une grande beauté; mais, la mere de la défunte qui lui étoit fort odieuse demeuroit chez lui par une clause du contract de mariage, au cas qu'elle survéquît à sa fille. Un ami lui demanda comment il supportoit la perte de sa femme. Il répondit: Il ne m'est pas si étrange de ne plus voir ma femme, que de voir sa mere.

Je logeois chez un Vieillard de Diarbekir qui avoit du bien; (ce sont les termes de l'Auteur du Gulistan) & ce Vieillard me disoit que jamais il n'avoit eu qu'un fils qui étoit présent, que Dieu avoit accordé à ses Prieres plusieurs fois réiterées dans une Vallée peu éloignée de la ville, où il y avoit grande devotion prés d'un certain arbre. Le fils qui

qui entendit ces paroles dit tout bas à ſes camarades : Je voudrois ſavoir où eſt cet arbre, j'irois y demander à Dieu la mort de mon pere.

REMARQUE. Diarbekir eſt une grande ville de la Meſopotamie, que nos Geographes appellent du nom de la même Ville. Comme elle eſt ſur la frontiere des Etats du Grand Seigneur vers la Perſe, il y a un Pacha qui a pluſieurs Sangiacs au deſſous de lui.

Le même Auteur dit encore en parlant de lui-même : Par un excés & par un emportement de jeuneſſe, je maltraittois un jour ma mere de paroles. Sur les choſes facheuſes que je lui dis, elle ſe retira dans un coin les larmes aux yeux, & me dit : Preſentement que vous avés la force d'un Lion, avés-vous oublié que vous avés été petit pour avoir l'inſenſibilité que vous avés pour moi ? Vous ne me maltraitteriés pas comme vous le faites, ſi vous vous ſou-

veniés de vôtre enfance & du tems que je vous tenois dans mon ſein.

Le fils d'un avare étoit dangereuſement malade, & des amis conſeilloient au pere de faire lire l'Alcoran ou de faire un ſacrifice, diſant que cela feroit peut-être que Dieu rendroit la ſanté à ſon fils. Le pere y penſa un moment, & dit: Il eſt plus à propos de faire lire l'Alcoran, parce que le troupeau eſt trop loin. Un de ceux qui entendirent cette réponſe, dit: Il a préferé la lecture de l'Alcoran, parce que l'Alcoran eſt ſur le bord de la langue; mais, l'or qu'il lui en auroit coûté pour acheter une victime, eſt au fond de ſon ame.

REMARQUE. Les Mahometans liſent ou font lire l'Alcoran entier ou par parties en pluſieurs rencontres, comme, pour l'ame d'un défunt, pour un malade, avant qu'une bataille ſe donne, dans des calamités publiques & en d'autres neceſſités preſſantes, dans la croïance que c'eſt un moïen propre pour appaiſer la colere

colere de Dieu. Ils égorgent auſſi des moutons pour le même ſujet. Schahroch fils de Tamerlan étant ſur le point de donner une grande bataille à Emir Cara Jouſouf, qui s'étoit fait reconnoître Roi de Perſe, & qui avoit établi ſon ſiege à Tauriz, fit lire douze mille fois le Chapitre de la Conquête, qui eſt le 48. de l'Alcoran, par les Hafiz, c'eſt à-dire, par ceux qui ſavoient l'Alcoran par cœur, leſquels étoient à la ſuite de ſon Armée. Ce Chapitre eſt de 29. Verſets.

On demandoit à un Vieillard pourquoi il ne ſe marioit pas? Il répondit qu'il n'avoit point d'inclination pour de vieilles femmes. On lui repartit, étant riche comme il l'étoit, qu'il lui ſeroit aiſé d'en trouver une jeune. Il reprit: Je n'ai pas d'inclination pour les vieilles, parce que je ſuis vieux, comment voulés-vous qu'une jeune femme puiſſe avoir de l'inclination pour moi & m'aimer?

Un Sage diſoit à un Indien qui apprenoit à jetter le feu Gregeois:

Ce mêtier-là ne vous eſt pas propre, vous de qui la maiſon eſt bâtie de cannes.

REMARQUE. Les Orientaux parlent ſouvent du feu Gregeois, & par ce qu'ils en diſent, il paroît que le bitume entroit dans ſa compoſition.

Un Mahometan de peu d'eſprit, qui avoit mal aux yeux, s'addreſſa à un Marêchal, & le pria de lui donner quelque remede. Le Marêchal lui appliqua une emplaſtre dont il ſe ſervoit pour les chevaux; mais, le malade en devint aveugle, & fut faire ſes plaintes à la Juſtice. Le Cadis informé du fait, le chaſſa, & lui dit: Retire-toi, tu n'as pas d'action contre celui que tu accuſes. Tu n'aurois pas cherché un Marêchal au lieu d'un Medecin ſi tu n'étois un aſne.

Un fils étoit dans un Cimetiere aſſis ſur le tombeau de ſon pere, qui lui avoit laiſſé de grands biens, & te-

& tenoit ce diſcours au fils d'un pauvre homme : Le tombeau de mon pere eſt de marbre, l'Epitaphe eſt écrit en lettres d'or, & le pavé à l'entour eſt de marqueterie & à compartimens. Mais toi, en quoi conſiſte le tombeau de ton pere ? En deux briques, l'une à la tête, l'autre aux pieds, avec deux poignées de terre ſur ſon corps. Le fils du pauvre répondit : Taiſés-vous, avant que vôtre pere ait ſeulement fait mouvoir au jour du Jugement la pierre dont il eſt couvert, mon pere ſera arrivé au Paradis.

REMARQUE. C'eſt une coûtume chez les Mahometans de mettre une pierre aux pieds & à la tête des ſepultures de leurs morts. Plus le mort eſt riche, & plus cette pierre eſt polie & ornée, & ſouvent on y met de beau marbre blanc au lieu de pierre dans les lieux où l'on en peut avoir, & alors le marbre ou la pierre eſt en forme de colonne, & aſſés frequemment avec un Turban en ſculpture au haut de la colonne, conforme à la profeſſion ou à l'emploi du deffunt pendant

qu'il vivoit, ou avec un bonnet de femme, si c'est une sepulture de femme. De plus, pour peu que la personne soit de consideration, on voit sur la colonne un Epitaphe en sculpture ou en caracteres gravés en relief; car, je ne me souviens pas d'en avoir vûs de gravés en creux, comme on grave ordinairement les Epitaphes en Europe, & l'Epitaphe contient presque toûjours la Profession de Foi de la Religion Mahometane, le nom & la qualité du deffunt, avec une invitation au passant de reciter le premier Chapitre de l'Alcoran pour le repos de son ame, & il y en a dont les caracteres sont dorés. Les plus riches font de grosses dépenses en représentations, en édifices voisins; comme Mosquées, Hospitaux, Fontaines, Ecoles, avec des revenus pour leur entretien. Les Cimetieres publics sont toûjours hors des portes des Villes, & l'on n'enterre dans les Villes que les Princes & les personnes de grande distinction avec leur famille près des Mosquées dont ils sont les Fondateurs. Cet ordre est même observé dans les Bourgs & dans les Villages où les Cimetieres sont toûjours hors de l'enceinte des maisons le long des grands chemins, afin que les passans en les costoïant soient excités de prier pour ceux qui y sont enterrés. Outre la pierre & le marbre, il y a des endroits où les

parens

parens plantent à la tête & aux pieds du rosmarin ou quelqu'autre plante. En de certains lieux les femmes vont le Vendredi pleurer sur la sepulture de leurs maris ou de leurs parens & amis.

Le Grand Iskender, ou Alexandre le Grand, car c'est la même chose, venoit de prendre une Place, & on lui dit que dans cette Place il y avoit un Philosophe de consideration. Il commanda qu'on le fît venir; mais, il fut fort surpris de voir un homme fort laid, & il ne put s'empêcher de lacher quelques paroles qui marquoient son étonnement. Le Philosophe l'entendit, & quoi qu'il fût dans un grand desordre à cause du saccagement de sa patrie; neanmoins, il ne laissa pas que de lui dire en souriant : Il est vrai que je suis difforme; mais, il faut considerer mon corps comme un fourreau dont l'ame est le sabre. C'est le sabre qui tranche & non pas le fourreau.

REMARQUE. Je ne me ſouviens pas d'avoir lû ce trait de l'Hiſtoire d'Alexandre le Grand dans aucun Auteur Grec ou Latin, ni entendu dire qu'il s'y trouvât, & je ne ſache pas auſſi qu'aucun des Philoſophes que nous connoiſſions ait dit ce mot. En effet, il reſſent plûtôt la ſageſſe des Orientaux que des Grecs. Quoi qu'il en ſoit, il eſt juſte & digne d'être remarqué, & les Orientaux n'en ſachant pas le veritable Auteur, ont pû l'attribuer à Alexandre le Grand, qu'ils ont fait un Heros de leur Païs.

Un Philoſophe diſoit: J'ai écrit cinquante volumes de Philoſophie; mais, je n'en fus pas ſatisfait. J'en tirai ſoixante maximes qui ne me ſatisfirent pas davantage. A la fin, de ces ſoixante maximes j'en choiſis quatre, dans leſquelles je trouvai ce que je cherchois. Les voici:

N'ayés pas la même conſideration ni les mêmes égards pour les femmes que pour les hommes. Une femme eſt toûjours femme, de ſi bonne maiſon & de telle qualité qu'elle puiſſe être.

Si

Si grandes que puiſſent être vos richeſſes, n'y ayés point d'attache, parce que les révolutions des tems les diſſipent.

Ne découvrés vos ſecrets à perſonne, non pas même à vos amis les plus intimes; parce que ſouvent il arrive qu'on rompt avec un ami, & que l'ami devient ennemi.

Que rien dans le monde ne vous tienne attaché que la ſcience accompagnée de bonnes œuvres; parce que vous ſeriés criminel à l'heure de vôtre mort ſi vous la mépriſiés.

Les Philoſophes des Indes avoient une Bibliotheque ſi ample, qu'il ne falloit pas moins de mille chameaux pour la tranſporter. Leur Roi ſouhaita qu'ils en fiſſent un abregé, & ils la reduiſirent à la charge de cent chameaux; & après pluſieurs autres retranchemens, enfin tout cet abregé fut reduit à quatre Maximes. La premiere regardoit les Rois qui devoient être juſtes. La ſeconde preſcri-

ſcrivoit aux peuples d'être ſouples & obéïſſans. La troiſiéme avoit la ſanté en vûë, & ordonnoit de ne pas manger qu'on n'eût faim, & la quatriéme recommandoit aux femmes de détourner leurs yeux de deſſus les étrangers, & de cacher leur viſage à ceux à qui il ne leur étoit pas permis de le faire voir.

REMARQUE. A propos de Bibliotheque portée par des chameaux, Saheb fils d'Ibad Grand Vizir de deux Rois de Perſe de la race des Boiens, qui aimoit les Lettres, & qui mourut l'an de l'Hegire 385. de J. C. l'an 995. en avoit une que quatre cent chameaux portoient à ſa ſuite, même dans les campagnes qu'il étoit obligé de faire. Le Grand Vizir Kupruli tué à la bataille de Salankemen, qui avoit une Bibliotheque très-fournie, n'alloit auſſi en aucun endroit qu'il ne fît porter avec lui pluſieurs coffres remplis de Livres; car, tout le tems qu'il ne donnoit pas aux affaires, il le donnoit à la lecture ou à enſeigner, ce qu'il pratiqua particulierement au commencement de cette derniere guerre contre l'Empereur, qu'il n'eut pas d'emploi juſques à la mort du

du Grand Vizir Cara Muſtapha Pacha, qui l'en avoit éloigné, parce que dans le conſeil il s'étoit oppoſé lui ſeul à la déclaration de cette guerre. Dans cet intervale il faiſoit tous les jours leçon à ſoixante écoliers, qu'il nourriſſoit auſſi & qu'il habilloit. Bien des gens peut-être auront de la peine à le croire, parce qu'ils ne ſont pas accoûtumés à voir de ſemblables exemples devant leurs yeux. Cependant, cela s'eſt fait & vû ſur un Theatre aſſez grand, puiſque c'étoit au milieu de Conſtantinople.

Quatre puiſſans Monarques de differens endroits de la terre ont prononcé chacun une parole remarquable, à peu près ſur le même ſujet. Un Roi de Perſe a dit: Jamais je ne me ſuis repenti de m'être tû, mais, j'ai dit beaucoup de choſes dont je me ſuis cruellement repenti. Un Empereur de la Grece a dit de même: Mon pouvoir éclate bien davantage ſur ce que je n'ai pas dit, que ſur ce que j'ai dit; mais, je ne puis plus cacher ce que j'ai une fois prononcé. Un Empereur de la Chi-

ne a dit: Il eſt beaucoup plus fâcheux de dire ce qu'on ne doit pas dire, qu'il n'eſt aiſé de cacher le repentir de l'avoir dit. Enfin, un Roi des Indes s'eſt expliqué en ces termes ſur le même ſujet. Je ne ſuis plus maître de ce que j'ai une fois prononcé; mais, je diſpoſe de tout ce que je n'ai pas avancé par mes paroles. Je puis le dire & ne le pas dire, ſuivant ma volonté.

REMARQUE. Au lieu de l'Empereur de la Grece, le texte de l'Auteur du Guliſtan porte, l'Empereur de Roum, ce qui ſignifie la meſme choſe; parce qu'en general ſous ce nom de Roum, les Orientaux comprennent tous les Païs qui ont été occupés par les Romains. Et quoique des Romains ces Païs aïent paſſé aux Grecs; neanmoins, ils ont toûjours retenu le nom de Roum par rapport à ſa premiere origine, de quoi il ne faut pas s'eſtonner, puiſque depuis les Romains les Grecs ſe ſont appellés & s'appellent encore aujourd'hui Ῥωμαῖοι, c'eſt-à-dire, Romains. Le mot de Roum en particulier ſe prent auſſi ſimplement pour les Eſtats que les Selgiucides ont poſſedés dans l'Anatolie,

natolie, aïant fait leur Capitale de la Ville d'Iconium, ce qui leur fit prendre le titre de Rois de Roum. Cela vient de ce que les Empereurs de Constantinople aïant deffendu long-temps ces Païs-là contre les Mahometans, qui les connoissoient sous le nom d'Empereurs de Roum, les premiers qui s'en emparerent & qui s'en rendirent Souverains affecterent de se donner le même nom.

Trois Sages, l'un de la Grece, un autre des Indes & Bouzourgemhir, s'entretenoient en présence du Roi de Perse, & la conversation tomba sur la question, savoir, quelle étoit la chose de toutes la plus facheuse. Le Sage de la Grece dit que c'étoit la vieillesse accablée d'infirmités, avec l'indigence & la pauvreté. Le Sage des Indes dit que c'étoit d'être malade & de souffrir sa maladie avec impatience. Mais, Bouzourgemhir dit que c'étoit le voisinage de la mort destitué de bonnes œuvres, & toute l'assemblée fut du même sentiment.

On demandoit à un Medecin quand il falloit manger? Il répondit: Le riche doit manger quand il a faim, & le pauvre quand il trouve de quoi manger.

Un Philosophe disoit à son fils: Mon fils, jamais ne sortés de la maison le matin qu'après avoir mangé, on a l'esprit plus rassis en cet état, & au cas que l'on soit offensé par quelqu'un, on est plus disposé à souffrir patiemment. Car, la faim desseche & renverse la cervelle.

REMARQUE. Je ne sai si les Orientaux sont fondés sur cette maxime qui est de très-bon sens & veritable; mais generalement, ils mangent tous de grand matin, & ordinairement après la Priere du matin, qu'ils font avant le lever du Soleil, & ce qu'ils mangent sont des laitages, des confitures liquides, & autres choses semblables & froides; mais pas de viande, après quoi ils prennent le Café. Il est certain que l'air sombre, serieux & melancolique que l'on remarque le matin dans ceux qui sont à jeun,

ne

ne prouve que trop la necessité de mettre cette maxime en pratique.

On demandoit à Bouzourgemhir qui étoit le Roi le plus juste; Il répondit: C'est le Roi sous le regne de qui les gens de bien sont en assurance, & que les méchans redoutent.

Les Arabes disoient à Hagiage leur Gouverneur qui les maltraittoit: Craignés Dieu & n'affligés pas les Mussulmans par vos vexations. Hagiage qui étoit éloquent monta à la tribune, & en les haranguant il leur dit: Dieu m'a établi pour vous gouverner; mais, quand je mourrois vous n'en seriés pas plus heureux; car, Dieu a beaucoup d'autres serviteurs qui me ressemblent, & quand je serai mort, peut-être que je serai suivi d'un autre Gouverneur qui sera plus méchant que moi.

Alexandre le Grand priva un Officier de son emploi & lui en donna

un autre de moindre considération, & l'Officier s'en contenta. Quelque tems après Alexandre le Grand vit cet Officier & lui demanda comment il se trouvoit dans la nouvelle charge qu'il exerçoit ? L'Officier répondit avec respect : Ce n'est pas la charge qui rent celui qui l'exerce plus noble & plus considerable; mais, la charge devient noble & considerable par la bonne conduite de celui qui l'exerce.

REMARQUE. Alexandre le Grand fut très-satisfait de cette réponse, & il rétablit cet Officier dans sa premiere charge. Dans les Cours du Levant, qui sont orageuses, les Courtisans ont besoin de ces sortes d'exemples, pour ne pas se desesperer lors qu'ils sont contraints de reculer après y avoir avancé dans le service.

Un Derviche voyoit un Sultan fort familierement ; mais, il observa un jour que le Sultan ne le regardoit pas de bon œil, comme il avoit coûtume de le regarder. Il en chercha

chercha la cause, & croyant que cela venoit de ce qu'il se presentoit trop souvent devant lui, il s'abstint de le voir & de lui faire sa cour. Quelque tems après le Sultan le rencontra, & lui demanda pourquoi il avoit cessé de venir le voir. Le Derviche répondit : Je savois qu'il valoit mieux que V. M. me fît la demande qu'elle me fait, que de me témoigner du chagrin de ce que je la voyois trop souvent.

Un Favori faisoit cortege à Cobad Roi de Perse, & avoit beaucoup de peine à retenir son cheval, pour ne pas marcher à côté du Roi. Cobad s'en apperçut, & lui demanda quel égard les Sujets devoient avoir pour leur Roi, quand ils lui faisoient cortege ? Le Favori répondit : La principale maxime qu'ils doivent observer est de ne pas faire manger à leur cheval tant d'orge que de coûtume la nuit qui precede le jour auquel ils doivent avoir cet honneur, afin

afin de n'avoir pas la confusion que j'ai presentement.

REMARQUES. Cobad Roi de Perse étoit pere de Nouschirvan qui lui succeda, sous lequel Mahomet naquit.

On donne de l'orge aux chevaux dans le Levant & non pas de l'avoine qui n'y est pas si commune que l'orge.

Un jour de Nevrouz, Nouschirvan Roi de Perse regalant toute sa Cour d'un grand festin, remarqua pendant le repas qu'un Prince de ses parens cacha une tasse d'or sous son bras; mais, il n'en dit mot. Lors qu'on se leva de table, l'Officier qui avoit soin de la vaisselle d'or, cria que personne ne sortît, parce qu'une tasse d'or étoit égarée, & qu'il falloit la retrouver. Nouschirvan lui dit: Que cela ne te fasse pas de peine, celui qui l'a prise ne la rendra pas, & celui qui l'a vû prendre ne déclarera pas le voleur.

REMARQUE. Le Nevrouz est le jour auquel le Soleil entre dans le Belier, &

ce mot ſignifie le nouveau jour, parce que chez les Perſans c'eſt le premier jour de l'année Solaire qui étoit ſuivie ſous le regne des anciens Rois de Perſe, à laquelle les Mahometans ont fait ſuivre l'année Lunaire. Neanmoins, depuis ce tems-là les Perſans continuent de celebrer ce jour-là la fête ſolemnelle qui s'y celebroit. Le Roi de Perſe la celebre lui-même par un grand regal qu'il fait à toute ſa Cour, dans lequel le vin que l'on boit eſt auſſi ſervi dans des taſſes d'or, comme on peut le remarquer dans les relations des voyageurs de nôtre tems.

Hormouz Roi de Perſe fils de Sapor, avoit acheté une partie de perles, qui lui avoit coûté cent mille pieces de monnoye d'or; mais il ne s'en accommodoit pas. Un jour, ſon Grand Vizir lui repreſenta qu'un Marchand en offroit deux cent mille, & que le gain étant ſi conſiderable, il ſeroit bon de les vendre, puis qu'elles ne plaiſoient pas à S. M. Hormouz répondit: C'eſt peu de choſe pour nous que cent mille pieces de monnoye d'or que nous avons

avons débourſées, & un gain trop petit pour un Roi que cent mille autres que vous me propoſés. De plus, ſi nous faiſons le Marchand, qui ſera le Roi, & que feront les Marchands ?

REMARQUE. On compte quatre Rois de Perſe qui ont porté le nom d'Hormouz, ſuivant la liſte que nous en avons dans les Hiſtoires des Orientaux. Celui-ci eſt le premier de ce nom & le troiſiéme de la quatriéme & derniere race des anciens Rois de Perſe, que les mêmes Hiſtoriens appellent Saſaniens de Saſan pere d'Ardeſchir Babecan premier Roi de cette race. Sapor ſon pere avoit fait bâtir Tchendi Sapor dans le Khouziſtan, d'où étoit le Medecin Bacht-Ieſchoua, de qui nous avons parlé ci devant. Avant celui-ci, il y avoit eu un autre Sapor Roi de Perſe; mais il étoit de la race des Aſcaniens, comme les apellent les Orientaux, & ce ſont les meſmes que ceux que nous appellons Arſacides. Il fut ſucceſſeur d'Ask, qui donna le nom à toute la race, & ce fut celui qui ſe rendit ſi redoutable aux Romains. D'Ask les Grecs & les Romains ont fait Aſak, & d'Aſak Arſak, d'où eſt venu le nom des Arſacides.

Pen-

Pendant la minorité de Sapor fils d'Hormouz Roi de Perſe, Taïr Chef des Arabes fit une cruelle guerre aux Perſans, dans laquelle il pilla la Capitale du Royaume, & fit la ſœur de Sapor eſclave. Mais, quand Sapor eut atteint l'âge de gouverner par lui-même, il attaqua Taïr & le prit dans une Forteresſe par la trahiſon de Melaca ſa propre fille, qui ouvrit la porte de la Forteresſe. Après qu'il ſe fut défait de Taïr, il fit un grand carnage des Arabes, & à la fin laſſé de cette tuerie, afin de rendre ſa cruauté plus grande par une mort lente, il ordonna qu'on rompît ſeulement les épaules à tous ceux qu'on rencontreroit. Melik un des anceſtres de Mahomet lui demanda quelle animoſité il pouvoit avoir pour exercer une ſi grande cruauté contre les Arabes. Sapor répondit: Les Aſtrologues m'ont prédit que le deſtructeur des Rois de Perſe doit naître

tre chez les Arabes, c'eſt en haine de ce deſtructeur que j'exerce la cruauté dont vous vous plaignés. Melik repartit : Peut-être que les Aſtrologues ſe trompent, & ſi la choſe doit arriver, il vaut beaucoup mieux que vous faſſiés ceſſer cette tuerie, afin qu'il ait moins de haine contre les Perſans quand il ſera venu.

REMARQUE. Sapor de qui il eſt parlé en cet aricle eſt le ſecond du nom de la race des Saſaniens, & ſon pere Hormouz de meſme eſt le ſecond du nom de la meſme race. A cauſe de cette cruauté de caſſer les épaules, les Arabes lui donnerent le nom de Sapor Zou l'ectaf, comme qui diroit, le briſeur d'épaules, avec lequel ils le diſtinguent toûjours des autres, lors qu'ils parlent de lui dans leurs Livres.

On préſenta un voleur fort jeune à un Calife, & le Calife commanda qu'on lui coupât la main droite, en diſant que c'étoit afin que les Muſſulmans ne fuſſent plus expoſés à ſes vole-

voleries. Le voleur implora la clémence du Calife, & lui dit: Dieu m'a créé avec l'une & l'autre main, je vous ſupplie de ne pas permettre qu'on me faſſe gaucher. Le Calife reprit: qu'on lui coupe la main, Dieu ne veut pas qu'on ſouffre les voleurs. La mere qui étoit préſente repartit: Empereur des Croyans, c'eſt mon fils, il me fait vivre du travail de ſes mains, je vous en ſupplie pour l'amour de moi ne ſouffrés pas qu'il ſoit eſtropié. Le Calife perſiſta dans ce qu'il avoit ordonné, & dit: Je ne veux pas me charger de ſon crime. La mere inſiſta, & dit: Conſiderés ſon crime comme un des crimes dont vous demandés tous les jours pardon à Dieu. Le Calife agréa ce détour & accorda au voleur la grace qu'elle demandoit.

REMARQUE. Empereur des Croïans eſt la traduction fidelle du titre d'Emirelmoumenin que les Califes ſe ſont attribués,

bues, & après eux les Rois Arabes en Eſpagne & d'autres Princes Mahometans. Omar ſecond ſucceſſeur de Mahomet le prit le premier, au lieu du titre de Succeſſeur de Dieu, qu'on lui avoit donné d'abord, & qui fut trouvé trop long, comme Abou-lfarage l'a remarqué.

On amena un criminel à un Calife, & le Calife le condamna au ſupplice qu'il meritoit. Le criminel dit au Calife : Empereur des Croyans, il eſt de la juſtice de prendre vangeance d'un crime ; mais, c'eſt une vertu de ne pas ſe vanger. Si cela eſt, il n'eſt pas de la dignité d'un Calife de préferer la vangeance à une vertu. Le Calife trouva ce trait ingenieux à ſon goût, & lui donna ſa grace.

Un jeune homme de la famille d'Haſchem, famille conſiderable parmi les Arabes, avoit offenſé une perſonne de conſideration, & l'on en avoit fait des plaintes à un oncle ſous la direction de qui il étoit. Le neveu voyant que ſon oncle ſe mettoit

toit en état de le châtier, lui dit: Mon oncle, je n'étois pas en mon bon ſens lorſque je fis ce que j'ai fait; mais, ſouvenez vous de faire en vôtre bon ſens ce que vous allez faire.

Hagiage interrogeoit une Dame Arabe qui avoit été priſe avec des rebelles, & la Dame tenoit les yeux baiſſés & ne regardoit pas Hagiage. Un des aſſiſtans dit à la Dame: Hagiage vous parle & vous ne le regardés pas? Elle répondit: Je croirois offenſer Dieu ſi je regardois un homme tel que lui que Dieu ne regarde pas.

REMARQUE. Nous avons déja remarqué qu'Hagiage étoit un Gouverneur de l'Arabie, & qu'il y avoit exercé de grandes cruautés.

On demandoit à Alexandre le Grand par quelles voyes il étoit arrivé au degré de gloire & de grandeur où il étoit. Il répondit: Par

les bons traitemens que j'ai faits à mes ennemis, & par les ſoins que j'ai pris de faire en ſorte que mes amis fuſſent conſtans dans l'amitié qu'ils avoient pour moi.

Alexandre le Grand étant avec ſes Generaux, un d'eux lui dit: Seigneur, Dieu vous a donné un grand & puiſſant Empire; prenez pluſieurs femmes, afin que vous ayez pluſieurs fils, & que par eux vôtre nom demeure à la poſterité. Alexandre répondit: Ce ne ſont pas les fils qui perpetuent la memoire des peres, ce ſont les bonnes actions & les bonnes mœurs. Il ne ſeroit pas auſſi de la grandeur d'un Conquerant comme moi de ſe laiſſer vaincre par des femmes après avoir vaincu tout l'Univers.

Sous le regne de Sultan Mahmoud Sebekteghin Fakhr-edde-vlet Roi d'Iſpahan, de Reï, de Kom, de Kaſchan & de la Province du Cahiſtan dans le Khoraſſan, mourut

rut & laissa pour successeur Megeddeddevlet son fils en bas-âge. Pendant sa minorité, Seïdeh sa mere Princesse d'une sagesse extraordinaire, gouverna avec l'approbation generale de tous les peuples du Royaume. Lors qu'il eut atteint l'âge de regner par lui-même, comme il ne se trouva pas avoir la capacité necessaire pour soûtenir un fardeau si pesant, on lui laissa seulement le titre de Roi, pendant que Seïdeh continua d'en faire les fonctions. Sultan Mahmoud Roi du Maverannahar, du Turquestan, de la plus grande partie du Khorassan & des Indes, enflé de la possession de ces puissans Etats, envoya un Ambassadeur à cette Reine, pour lui signifier qu'elle eût à le reconnoître pour Roi, à faire prier à son nom dans les Mousquées du Royaume qui dépendoit d'elle, & de faire frapper la monnoye à son Coin. Si elle refusoit de se soumet-

tre à ces conditions, qu'il viendroit en personne s'emparer de Reï & d'Ispahan, & qu'il la perdroit. L'Ambassadeur étant arrivé présenta la Lettre remplie de ces menaces dont il étoit chargé. La Lettre fut lûë, & Seïdeh dit à l'Ambassadeur: Pour réponse à la Lettre de Sultan Mahmoud, vous pourrés lui rapporter ce que je vas vous dire: Pendant que le Roi mon mari a vécu, j'ai toûjours été dans la crainte que vôtre Maître ne vint attaquer Reï & Ispahan. Mais, d'abord qu'il fut mort cette crainte s'évanoüit; parce que Sultan Mahmoud étant un Prince très-sage, je m'étois persuadée qu'il ne voudroit pas employer ses armes contre une femme. Puisque je me suis trompée, je prens Dieu à témoin que je ne fuirai pas s'il vient m'attaquer, & que je l'attendrai dans une bonne contenance pour décider de mes prétentions & de mon bon droit par les armes. Si j'ai le

le bonheur de remporter la victoire, je ferai connoître à tout l'Univers que j'aurai soumis le grand Sultan Mahmoud, & ce sera pour moi une gloire immortelle d'avoir vaincu le Vainqueur de cent Rois. Si je succombe, Sultan Mahmoud ne pourra se vanter que d'avoir vaincu une femme.

REMARQUES. Seïdeh étoit fille d'un oncle de la mere de Kikiaous Roi du Mazanderan, comme il le marque lui-même en rapportant ce trait d'Histoire dans l'Instruction pour son fils, dont il a déja été parlé. Le même trait est aussi rapporté dans l'Histoire choisie, qui est un abbregé de l'Histoire Mahometane en Persan.

Fakhr-eddevlet étoit Roi de Perse, le septiéme de la race de Boieh, qui commença à y regner l'an de l'Hegire 321. de J.C. 933. par Ali fils de Boieh, & Boieh se disoit descendre de Beheram Gour ancien Roi de Perse, de la race des Sasaniens. Fakhr-eddevlet regna onze ans & mourut l'an 387. de J. C. 997. Saheb Ismail fils d'Ibad, qui faisoit porter sa Bibliotheque en campagne par quatre

cent chameaux, comme nous l'avons marqué ci-dessus, étoit son Grand Vizir.

Seideh desarma Mahmoud Sebektreghin par sa fermeté & par sa réponse. Mais, d'abord qu'elle fut morte il détrôna Meged-eddevlet, & le fit mourir en prison.

On demandoit à un Arabe ce qu'il lui sembloit des richesses. Il répondit: C'est un jeu d'enfant, on les donne; on les reprent.

Schems-elmaali Roi de Gergian & du Tabaristan, ou ce qui est la même chose, Roi du Mazanderan, avoit de très-belles qualités; mais, il étoit emporté & faisoit mourir ses sujets pour la moindre chose sur le champ; car il n'en envoyoit pas un seul en prison pour garder au moins quelque forme de justice. A la fin, ses sujets lassés de le souffrir mirent la main sur lui, & en l'enfermant dans une prison où il mourut, ils lui-dirent: Voila ce qui vous arrive pour avoir ôté la vie à tant de monde. Il repartit: C'est pour en avoir

avoir fait mourir trop peu ; car, je ne ſerois pas ici aujourd'hui, ſi je n'en avois pas épargné un ſeul de vous tous.

REMARQUE. Schems-elmaali s'appelloit Schems-elmaali Cabous, & étoit grand pere de Kikiaous Auteur de l'Inſtruction dont nous avons déja parlé plus d'unefois, qu'il a intitulée Cabousnameh pour lui faire honneur. Il mourut de froid dans cette priſon l'an 403. de l'Hegire, parce qu'on l'y mit en deſhabillé, dans le même état qu'on l'avoit ſurpris, & on l'y laiſſa ſans lui donner ſeulement ce qu'on donne aux chevaux pour litiere, quoi qu'il le demandât en grace, & ce qu'on donne aux chevaux pour litiere dans le Levant eſt de la fiente de cheval ſeche. Schems elmaali étoit ſavant en Aſtronomie & en pluſieurs autres ſciences, & il a laiſſé des ouvrages Perſans en Proſe & en Vers.

Nouſchirvan Roi de Perſe demanda à un Empereur des Grecs par un Ambaſſadeur, par quels moyens il étoit ſi ferme & ſi ſtable dans ſon Empire ? L'Empereur lui fit réponſe : Nous n'employons que des per-

ſonnes experimentées dans l'administration de nos affaires. Nous ne prometrons rien que nous ne le tenions. Nous ne châtions pas ſuivant la grandeur de nôtre colere ; mais ſeulement ſuivant l'énormité des crimes. Nous ne donnons les charges qu'aux perſonnes de naiſſance, & nous ne prenons conſeil que des perſonnes de bon ſens.

Le même Nouſchirvan voulut qu'on gravât ce mot ſur ſon tombeau : Tout ce que nous avons envoyé avant nous, eſt nôtre Threſor ; celui qui récompenſe plûtôt le mal que le bien, eſt indigne de vivre tranquillement.

REMARQUE. Par cette expreſſion : Tout ce que nous avons envoïé avant nous, Nouſchirvan a voulu dire : Toutes nos bonnes œuvres.

Platon diſoit : La Faim eſt un nuage d'où il tombe une pluye de ſcience & d'éloquence. La Satieté eſt

eſt un autre nuage qui fait pleuvoir une pluye d'ignorance & de groſſiereté. Il diſoit encore: Quand le ventre eſt vuide, le corps devient eſprit, & quand il eſt rempli, l'eſprit devient corps. Il diſoit auſſi: L'ame trouve ſon repos en dormant peu, le cœur dans le peu d'inquietudes & la langue dans le ſilence.

REMARQUE. Je ne ſache pas que ces paroles remarquables de Platon ſe liſent dans ſes ouvrages, ou ſe trouvent dans aucun de nos Auteurs anciens. Je les ai trouvées dans un recueil de differentes matieres en Arabe, en Perſan & en Turc, que j'ai apporté de Conſtantinople. A chaque article le Collecteur cite l'Auteur d'où il l'a tiré, excepté en quelques endroits, comme en celui ci qui m'a paru digne d'avoir ici ſa place.

Un Poëte liſoit à un Emir des Vers qu'il avoit faits à ſa loüange, & à meſure qu'il liſoit, l'Emir lui diſoit: Cela eſt bien, cela eſt bien. Le Poëte acheva de lire, mais il ne lui dit autre choſe. A ce ſilence le

Poëte lui dit : Vous dites : Cela eſt bien, cela eſt bien ; mais, la farine ne s'achete pas avec cela.

REMARQUE. Par le nom d'Emir, il faut entendre un General d'armée ou un Gouverneur de Province.

On diſoit à Alexandre le Grand qu'un Prince qu'il avoit à vaincre étoit habile & experimenté dans la guerre, & on ajoutoit qu'il ſeroit bon de le ſurprendre & de l'attaquer de nuit. Il repartit : Que diroit-on de moi, ſi je vainquois en voleur.

On demanda à un Sage ce que c'étoit qu'un ami ? Il répondit : C'eſt un mot qui n'a point de ſignification.

Le Sage Locman étant au lit de la mort fit venir ſon fils, & en lui donnant ſa benediction, il lui dit : Mon fils, ce que j'ai de plus particulier à vous recommander en ces derniers momens, eſt d'obſerver ſix maximes qui renferment toute

la

la morale des anciens & des modernes.

N'ayez de l'attache pour le monde qu'à proportion du peu de durée de vôtre vie.

Servez le Seigneur vôtre Dieu avec tout le zele que demandent les besoins que vous avez de lui.

Travaillés pour l'autre vie qui vous attent, & considerés le tems qu'elle doit durer.

Efforcés-vous de vous exempter du feu, d'où jamais on ne sort quand une fois on y a été précipité.

Si vous avez la témerité de pecher, mesurés auparavant les forces que vous aurez pour supporter le feu de l'Enfer & les châtimens de Dieu.

Quand vous voudrés pecher cherchés un lieu où Dieu ne vous voye pas.

REMARQUE. Les Orientaux ont un recueil de Fables sous le nom de Locman, qu'ils appellent le Sage, & ce qu'ils en disent a beaucoup de conformité avec ce

que les Grecs disent d'Esope. Ils ne conviennent ni du tems auquel il vivoit ni du païs d'où il étoit. Il y en a qui avancent que c'étoit un Patriarche, & qu'il étoit fils d'une sœur de Job, & d'autres écrivent qu'il étoit contemporain de David, & qu'il a demeuré trente ans à sa Cour. La plus grande partie assurent que c'étoit un Abissin, & par consequent qu'il étoit Noir Esclave d'un Marchand. Mais, tous ceux qui en parlent conviennent qu'il étoit d'une grande prudence & d'une sagesse consommée, accompagnée d'une vivacité d'esprit extraordinaire. Son tombeau, à ce qu'ils disent, est à Remleh, qui est ce que nous appellons Rama dans la Terre Sainte, entre Hierusalem & Japha. Mahomet a parlé de lui dans le trente-uniéme Chapitre, ou autrement, dans la trente uniéme Sourate de l'Alcoran, qu'on appelle la Sourate de Locman.

On demandoit au même Locman de qui il avoit appris la vertu. Il répondit: Je l'ai apprise de ceux qui n'en avoient pas; car, je me suis abstenu de tout ce que j'ai remarqué de vitieux dans leurs actions.

Ali

Ali recommandoit à ses fils Hassan & Hussein de pratiquer ce qui suit, & il leur disoit : Mes enfans, ne méprisés jamais personne. Regardés celui qui est au dessus de vous comme vôtre pere ; vôtre semblable, comme vôtre frere ; & vôtre inferieur comme vôtre fils.

Hagiage qui fut depuis Gouverneur de l'Arabie, assiegeoit la Ville de la Mecque, & Abd-ullah fils de Zebir la deffendoit. Abd-ullah reduit à l'extremité, & voyant qu'il alloit être forcé se retira chez lui. Sa mere lui dit : Mon fils, si c'est pour le bon droit que vous combattés, il ne peut se maintenir que par vôtre bras. Retournés donc au combat, & considerés que vous serés un Martyr si vous succombés. Abd-ullah répondit : Ma mere, je ne crains pas la mort ; mais, je crains d'avoir la tête coupée après ma mort. La mere reprit : Mon fils, le mouton égorgé ne sent pas

de douleur quand on l'écorche.

REMARQUES. Après la mort du Calife Maavia fils d'Iczid, cet Abd-ullah s'étoit emparé de la Mecque & de ses dépendances & d'autres païs, & il s'y maintint plus de neuf ans, jusques à ce qu'il fut tué dans le dernier assaut en deffendant la Place. Après sa mort, Hagiage lui fit couper la tête, qu'il envoya à Medine, & fit mettre son corps en croix.

Ce siege de la Mecque & la mort de cet Abd-ullah arriverent l'an 71. de l'Hegire & de J. C. l'an 690.

Les Mahometans ne font point de guerre où la Religion ne soit mêlée, c'est pourquoi ils croyent que tous ceux qui y sont tués sont Martyrs.

Le Calife Mehdi pere du Calife Haroun-erreschid étoit dans le Temple de la Mecque, & disoit à un certain Mansour: Si vous avez besoin de quelque chose, demandez-le moi. Mansour répondit: Ce seroit une honte pour moi de demander mes besoins dans le Temple de Dieu à un autre qu'à Dieu.

RE-

REMARQUE. Suivant la tradition des Mahometans, le Temple de la Mecque eſt le premier Temple conſacré à Dieu, & ils veulent qu'il ait été bâti par Adam & rebâti enſuite par Abraham & par Iſmaël. C'eſt pour cela qu'ils y vont en pelerinage par un des cinq préceptes de leur Religion.

Le Calife Haroun-erreſchid voulant récompenſer Bakht-Ieſchoua qui l'avoit gueri d'une apoplexie, le fit ſon Medecin, & lui donna les mêmes appointemens qu'à ſon Capitaine des Gardes du Corps, en diſant: Mon Capitaine des Gardes du Corps, garde mon corps; mais, Bakht-Ieſchoua garde mon ame.

REMARQUE. Bakht-Ieſchoua eſt le même que George fils de Bakht-Ieſchoua de qui il eſt parlé ci-devant. Il étoit fort jeune lors qu'il guerit Haroun-erreſchid de cette apoplexie, & ce fut le commencement de ſa fortune à la Cour des Califes.

Le Calife Mamoun fils d'Haroun-erreſchid prenoit un grand plaiſir à par-

pardonner, & il disoit: Si l'on savoit le plaisir que je me fais de pardonner, tous les criminels viendroient à moi pour sentir l'effet de ma clémence.

REMARQUE. Mamoun n'étoit pas seulement un Prince doux, bon & clément, comme il paroît par ce trait de son Histoire; mais, encore, il étoit liberal & très habile dans l'art de gouverner. Avec cela, il a encore été le plus docte de tous les Califes, & comme il aimoit la Philosophie & les Mathematiques, il fit traduire du Grec & du Syriaque en Arabe plusieurs Livres de ces sciences. Il étoit même bon Astronome, & il dressa ou fit dresser des Tables Astronomiques, qui furent appellées les Tables de Mamoun.

Le Calife Vathik Billah étant à l'article de la mort, dit: Tous les hommes sont égaux & compagnons au moment de la mort. Sujets, Rois, personne n'en est exempt. Il ajoûta en s'addressant à Dieu: Vous de qui le Royaume n'est point perissable,

riſſable, faites miſericorde à celui de qui le Royaume eſt periſſable.

REMARQUE. Le Califé Vathik Billah étoit petit fils du Calife Haroun-erreſchid & neveu de Mamoun. Son pere auquel il avoit ſuccedé s'appelloit Mutaſſem Billah. Il étoit vaillant & liberal, & comme il étoit amateur de la Poëſie, les Poëtes étoient bien venus à ſa Cour, & il leur faiſoit du bien. Il ne regna que cinq ans & quelques mois & mourut l'an de l'Hegire 231. de J. C. 845.

Le Calife Mutezid Billah avoit beſoin d'argent pour les préparatifs d'une campagne, & on lui dit qu'un Mage qui demeuroit à Bagdad avoit de groſſes ſommes en argent comptant. L'ayant fait appeller il lui en demanda à emprunter, & le Mage lui répondit que le tout étoit à ſon ſervice. Sur cette bonne foi le Calife lui demanda s'il ſe fioit bien à lui, & s'il ne craignoit point que ſon argent ne lui fût pas rendu. Il répondit: Dieu vous a confié le commandement de ſes ſerviteurs & les Païs qui

qui reconnoiſſent vôtre puiſſance; il eſt public auſſi qu'on peut ſe fier à vôtre parole, & vous gouvernés avec juſtice. Aprés cela, puis-je craindre de vous confier mon bien?

REMARQUE. Ce Calife mourut à Bagdad l'an de l'Hegire 289. de J. C. l'an 901.

Gelal-eddevlet Melec Schah un des premiers Sultans de la famille des Selgiucides, qui ont regné dans la Perſe, fit un jour ſa priere à Meſched dans le Khoraſſan au Tombeau d'Ali Riza, dans le tems qu'un de ſes freres s'étoit rebellé contre lui. En ſortant de la priere, il demanda à ſon grand Vizir s'il devineroit bien ce qu'il avoit demandé à Dieu? Le grand Vizir répondit: Vous lui avez demandé qu'il vous donne la victoire contre vôtre frere. Le Sultan repartit: Je n'ai pas fait cette demande; mais, voici ma priere: Seigneur, ſi mon frere eſt plus pro-

pre

pre que moi pour le bien des Musſulmans, donnés-lui la victoire contre moi; ſi je ſuis plus propre que lui, donnés-moi la victoire contre lui.

REMARQUE. Ces Sultans ou ces Rois Selgiucides prennent leur nom de Selgiouc chef d'une puiſſante inondation de Turcs, qui paſſerent en deça de l'Oxus dans le Khoraſſan ſous le regne de Mahmoud Sebecteghin de qui il eſt fait mention ci-deſſus. Dogrulbeg petit fils de Selgiouc commença leur Empire, qui fut partagé en pluſieurs branches, l'an 429. de l'Hegire, de J. C. l'an 1037. Quelques-uns de nos Auteurs, par une grande corruption, l'ont appellé *Tangrolipix*, & Mr. Beſpier dans ſes Notes ſur l'Etat de l'Empire Ottoman de Mr. Ricaut, s'eſt donné beaucoup de peine pour en trouver la correction. Celle qu'il a donnée de Togrulbeg eſt la meilleure, & il auroit trouvé auſſi Dogrulbeg s'il avoit ſu que les Turcs prononcent le Ti des Arabes comme un D. mais, il ne pouvoit pas le ſavoir, puis qu'il n'avoit appris le peu de Turc qu'il ſavoit qu'en Normandie. Ce mot ne vient pas auſſi de Tangri qui ſignifie Dieu en Turc, comme il le prétent; mais, de *drogu* qui ſignifie

gnifie droit, & Dogrulbeg signifie, le Seigneur droit. Gelal-eddevlet Melek-Schah, qu'un autre Auteur appelle Gelal eddin, fut le troisiéme Sultan après Dogrulbeg, & mourut l'an de l'Hegire 485. de J. C. 1092.

Le Calife Soliman, qui étoit bien fait de sa personne, se regardoit dans un miroir en présence d'une de ses Dames, & disoit: Je suis le Roi des jeunes gens. La Dame repartit: Vous seriés la marchandise du monde la plus belle & la plus recherchée, si vous deviés vivre toûjours; mais, l'homme n'est pas éternel, & je ne sache pas d'autre defaut en vous que celui d'être perissable.

REMARQUE. Le Calife Soliman étoit le septiéme de la race des Ommiades qui regnerent avant les Abassides. Il mourut l'an 99. de l'Hegire, de J. C. l'an 717.

Au retour du siege de Moussoul, qui ne lui réussit pas, Salahh-ddin Roi d'Egypte & de Syrie tomba dans une

une maladie très-dangereuse, dont peu s'en fallut qu'il ne mourût. Nassir-eddin Mehemmed son cousin en ayant eu la nouvelle, écrivit aussi-tôt à Damas de la Ville d'Hims où il étoit, pour solliciter ceux qu'il croyoit lui être favorables de songer à le déclarer Sultan, au cas que Salahh-ddin vint à mourir. Salahh-ddin ne mourut pas; mais, peu de tems après Nassir-eddin Mehemmed tomba malade & mourut lui-même. Salahh-ddin qui avoit été informé de la démarche qu'il avoit faite, s'empara de ses richesses & de tous ses biens, & quelque tems après il voulut voir un fils âgé de dix ans qu'il avoit laissé en mourant. On le lui amena, & comme il savoit qu'on avoit soin de son éducation, il lui demanda où il en étoit de la lecture de l'Alcoran. Il répondit avec esprit & avec une hardiesse qui surprit tous ceux qui étoient présens, & dit: J'en suis au verset qui dit:

dit: Ceux qui mangent le bien des orphelins ſont des Tyrans.

REMARQUES. Salahh-ddin eſt le fameux Saladin de nos Hiſtoires des Croiſades, qui reprit Hieruſalem l'an 585. de l'Hegire, de J. C. l'an 1189. quatre ans aprés le ſiege de Mouſſoul, dont il eſt ici parlé, la ſeule de toutes les entrepriſes qu'il avoit faites juſques alors, qui ne lui réuſſit pas. Lors qu'il fut arrivé devant la Place, Sultan Atabek Azz-eddin Maſoud lui demanda la Paix, en lui faiſant propoſer la ceſſion de toute la Syrie. Mais, Salahh-ddin perſuadé par ſon conſeil, s'obſtina à vouloir faire le ſiege qu'Azz-eddin ſoûtint ſi vigoureuſement, qu'il fut contraint de le lever avec honte, & de ſe retirer aprés avoir fait une Paix qui lui fut bien moins avantageuſe que celle qui lui avoit été offerte.

Hims eſt le nom que les Arabes donnent à la Ville d'Emeſſe en Syrie.

Dans une bataille que Ginghiz-khan gagna, des Officiers de l'Armée ennemie faiſoient des actions ſurprenantes, & faiſoient retarder le moment de la victoire. Ginghiz-

khan les vit, & dit en les admirant: Un Monarque qui a de si braves gens à son service peut vivre en seureté.

REMARQUES. Il n'y a presque que le petit nombre de ceux qui ont quelque intelligence des Livres Orientaux à qui Ginghizkhan soit bien-connu. Neanmoins, le public peut esperer d'avoir bien tôt le même avantage par l'Histoire que M. de la Croix le pere en a recueillie de differens Auteurs Arabes, Persans & Turcs qu'il doit faire imprimer. Cependant, aïant à rapporter en cet endroit quelques-unes de ses paroles remarquables tirées de Mirkhond un de ses Historiens, afin de donner des marques de sa grandeur, je dirai en passant que par ses conquêtes il fut Empereur de la grande Tartarie, de la Chine, des Indes, de la Perse & de tous les Païs qui sont au Sud de la Moscovie, au dessus de la Mer Caspienne & de la Mer Noire. Il regna vingt-cinq ans avec grand éclat, & mourut l'an de l'Hegire 624. de J. C. l'an 1226.

Il gagna la bataille dont il est ici parlé contre Taïank Khan Roi d'une bonne partie de la grande Tartarie, dans laquelle ce Roi fut blessé si dangereusement que peu de jours après il mourut de ses blessu-

res.

res. Cette victoire lui ouvrit le chemin à toutes les autres conquêtes qui l'éleverent au point de grandeur qui a été marqué.

Giougikhan prioit Ginghizkhan ſon pére de donner la vie à un Prince de Mecrit fort jeune & très adroit à tirer de l'arc, de qui le pere & deux freres venoient d'être tués dans un ſanglant combat. Ginghizkhan le refuſa, & lui dit: Le peuple du Mecrit eſt de tout le monde le peuple à qui il faut le moins ſe fier. Le Prince pour qui vous me parlés n'eſt préſentement qu'une fourmi; mais, cette fourmi peut devenir un ſerpent. De plus, un Prince n'a jamais moins à craindre d'un ennemi que lors qu'il l'a mis au fond d'un tombeau.

REMARQUES. Giougikhan étoit l'aîné des fils de Ginghizkhan qui lui donna le commandement abſolu ſur tous les Païs qui s'étendent depuis la grande Tartarie au deſſus de la Mer Caſpienne & de la Mer Noire, & une grande partie de

de la Moscovie y étoit comprise. Il mourut quelque tems avant la mort de Ginghizkhan.

Le Païs de Mecrit est une Province du Mogôlistan dans la grande Tartarie, dont le Roi & le peuple avoient causé de grandes traverses à Ginghizkhan dans sa jeunesse, & qui étoient entrés dans toutes les ligues qui s'étoient formées contre lui. C'est pourquoi, il ne faut pas s'étonner qu'il n'ait pas voulu écouter les prieres de son fils Giougi pour sacrifier ce jeune Prince à son ressentiment.

Un jour Ginghizkhan voyant ses fils & ses parens les plus proches assemblés autour de lui, tira une fléche de son Carquois & la rompit. Il en tira deux autres qu'il rompit de même tout à la fois. Il fit la même chose de trois & de quatre. Mais enfin il en prit un si grand nombre qu'il lui fut impossible de les rompre. Alors, il leur tint ce discours, & dit : Mes enfans, la même chose sera de vous que de ces fléches. Vôtre perte sera inévitable, si vous tombés un à un ou deux à deux en-

tre les mains de vos ennemis. Mais, ſi vous étes bien unis enſemble, jamais perſonne ne pourra vous vaincre ni vous détruire. Pour leur perſuader davantage qu'ils devoient vivre dans cette union, il leur diſoit encore: Un jour qu'il faiſoit grand froid, un ſerpent à pluſieurs têtes voulut entrer dans un trou pour ſe mettre à couvert & s'empêcher d'être gelé. Mais, à chaque trou qu'il rencontroit, les têtes s'embarraſſoient tellement l'une avec l'autre, qu'il lui fut impoſſible d'entrer dans aucun, & qu'à la fin, ayant été contraint de demeurer à l'air, le froid le ſaiſit & le fit mourir. Dans le même tems, un autre qui n'avoit qu'une tête & pluſieurs queuës ſe fourra d'abord avec toutes ſes queuës dans le premier trou qu'il rencontra & ſauva ſa vie.

REMARQUE. Ginghizkhan réuſſit dans le deſſein qu'il avoit conçû d'établir une bonne union dans ſa famille, & après

après lui, elle dura une longue ſuite d'années dans ſa poſterité, qui conſerva long tems le grand & le puiſſant Empire qu'il avoit formé ſous le commandement abſolu d'un ſeul. Mais, celui qui avoit ce commandement ne gouvernoit point par droit de ſucceſſion ni d'aîneſſe; mais, par l'élection qui s'en faiſoit du conſentement de tous dans une aſſemblée générale pour joüir de la même autorité avec laquelle Ginghizkhan avoit regné. C'eſt ce que l'on verra plus amplement dans l'Hiſtoire de Ginghizkhan & de ſes ſucceſſeurs, lors qu'elle ſera miſe au jour.

Ginghizkhan avoit pris à ſon ſervice le Secretaire d'un Roi Mahometan qu'il avoit vaincu pour l'employer dans ſes expeditions. Un jour, il eut à écrire au Roi de Mouſſoul pour lui mander de donner paſſage à un détachement de ſes Troupes qu'il avoit envoyé de ce côté-là, & il fit venir ce Sécretaire à qui il dit en termes fort précis ce qu'il vouloit que la Lettre contint. Le Secretaire accoûtumé au ſtile pompeux & rempli de titres emphatiques que tous

les Princes Mahometans de ce tems-là se donnoient, dressa une Lettre en Arabe tissuë de belles pensées & de mots recherchés, & la présenta à Ginghizkhan pour avoir son approbation. Ginghizkhan se la fit interpreter en Mogol qui étoit sa langue; mais, il la trouva d'un stile opposé à son intention, & il dit au Secretaire que ce n'étoit pas ce qu'il lui avoit dit d'écrire. Le Secretaire voulut se deffendre, & dit que c'étoit la maniere ordinaire d'écrire aux Rois. Ginghizkhan qui ne vouloit pas qu'on lui repliquât, repartit en colere : Tu as l'esprit rebelle, & tu as écrit en des termes qui rendroient Bedr-eddin (c'étoit le nom du Roi de Mousloul) plus orgueilleux en lisant ma Lettre & moins disposé à faire ce que je lui demande.

REMARQUES. Ginghizkhan ne se contenta pas de cette reprimende, il fit encore mourir le Secretaire pour avoir

eu la hardiesse de ne pas faire précisément ce qu'il lui avoit commandé.

Bedr-eddin Roi de Moussoul n'avoit été premierement que Ministre de ce Royaume-là sous Azz-eddin Masoud de la race des Atabeks ; auquel il succeda aprés sa mort. Il regna long tems & mourut l'an de l'Hegire 659. de J. C. 1260.

Le Lecteur ne sera pas faché de trouver ici le contenu de la Lettre que Ginghizkhan écrivoit au Roi de Moussoul en son propre stile. Le voici tel qu'il est rapporté par Mirkhond : *Le grand Dieu nous a donné l'Empire de la surface de la terre à moi & à ma Nation. Tous ceux qui se soumettent sans se faire contraindre ont leur vie, leurs biens, leurs Etats & leurs enfans saufs. Dieu qui est éternel sait ce qui doit leur arriver. Si Bedreddin se soumet & donne passage à nos troupes, il lui en arrivera bien. S'il fait le contraire ; Que deviendront ses Etats, ses richesses & la Ville de Moussoul, lorsque nous y serons arrivés avec toutes nos troupes rassemblées?* Ginghizkhan & ses successeurs ne prenoient pas d'autres titres que celui de Khan.

Ginghizkhan s'étant rendu maître de la Ville de Bokhara, fit as-

ſembler les habitans, & en les haranguant, il leur dit entre autres choſes : Peuple, il faut que vos pechés ſoient bien énormes, puiſque c'eſt la colere de Dieu tout puiſſant qui m'a envoyé contre vous, moi qui ſuis un des fleaux de ſon Thrône.

REMARQUE. Bokhara eſt une Ville du Maverannahar ou de la Tranſoxiane, qui étoit très grande, très peuplée & très-opulente. Mais, Ginghizkhan après s'en être rendu maître y fit mettre le feu, & parce qu'elle n'étoit preſque baſtie que de bois, elle fut toute conſumée en un ſeul jour ; & il n'y reſta ſur pied que la grande Moſquée & quelques maiſons baſties de briques. Ogtaïkhan fils & ſucceſſeur de Ginghizkhan la fit rebâtir. Elle étoit encore illuſtre du tems de Tamerlan & de ſes ſucceſſeurs, & elle ſubſiſte encore aujourd'hui ſous le regne des Uzbecs.

Après la deſtruction de la Ville de Bokhara par Ginghizkhan on demanda dans le Khoraſſan à un des habitans qui s'y étoit refugié, ſi le

deſor-

desordre que les Mogols y avoient commis étoit aussi grand qu'on le publioit. Il répondit & en exprima la desolation en sa langue qui étoit Persane, en ce peu de mots: Ils sont venus, ils ont détrui, ils ont brussé, ils ont tué, ils ont emporté.

REMARQUE. Après avoir parlé de l'incendie de Bokhara dans la Remarque précedente, pour dire un mot de l'effusion de sang que l'armée de Ginghizkhan y fit; le jour qu'elle arriva devant la Place vingt mille hommes en sortirent à l'entrée de la nuit pour la surprendre. Mais, les Mogols les apperçurent, & ils en firent une si grande tuerie, qu'il n'en rentra dans la Ville qu'un très petit nombre. Le lendemain au lever du Soleil, les habitans aïant observé de dessus leurs remparts que la campagne paroissoit comme un grand lac de sang (c'est l'expression de Mirkhond) ils capitulerent & ouvrirent leurs portes.

Un Scheich d'une grande réputation & d'un profond savoir demeuroit dans la Ville de Kharezem Capi-

tale du Roïaume du même nom, lorſque Ginghizkhan ſortit de la grande Tartarie pour étendre ſes conquêtes du côté du Couchant. Les Mahometans qui étoient auprès de lui ayant ſu qu'il avoit reſolu d'envoyer aſſieger cett Ville-là par trois Princes ſes fils, le ſupplierent d'avoir la bonté de faire avertir le Scheich de ſe retirer ailleurs. Ginghizkhan leur accorda cette grace, & on donna avis à ce Scheich de ſa part qu'il feroit ſagement de ſortir de la Ville pour ne pas être enveloppé dans le malheur de ſes concitoyens, s'il arrivoit que la Ville fût forcée comme elle le fut, parce qu'alors on feroit mainbaſſe ſur tous les habitans. Le Scheich refuſa de ſortir, & fit cette réponſe : J'ai des parens, des alliés, des amis & des diſciples, je ſerois criminel non ſeulement devant Dieu, mais encore devant les hommes, ſi je les abandonnois.

REMARQUES. Ce Scheich qui s'appelloit

pelloit Negem-eddin Kebri, fut tué dans le sac de Kharezem; mais auparavant, quoi qu'il fût dans une grande vieillesse, neanmoins, il ne laissa pas que de tuer plusieurs Mogols de ceux qui le forcerent dans sa maison.

Sans parler des Kharezemiens qui furent tués dans le dernier assaut, par lequel ils furent forcés après un siege de près de six mois, Mirkhond rapporte que les Mogols quand ils furent maîtres de la Ville, en firent sortir tous les habitans, suivant leur coûtume lors qu'ils prenoient une Place, qu'ils firent esclaves, savoir, les Marchands & les Artisans avec les femmes & les enfans qui étoient au dessous de quatorze ans, & que le reste fut distribué aux soldats pour les égorger. Il ajoûte que les soldats étoient au nombre de plus de cent mille, & que des Historiens assuroient que chaque soldat en avoit eu vingt-quatre en partage. Si cela étoit, plus de deux millions quatre cent mille ames auroient peri dans ce seul carnage. On pourroit douter qu'une Ville eût pû contenir tant de monde; mais, il faut considerer que la Ville étoit grande, puisque c'étoit une Capitale, & que les habitans des Villes voisines & les peuples d'alentour s'y étoient refugiés avant le siege.

Ginghizkhan étant à Bokhara après ſes grandes conqueſtes en deçà de l'Oxus, ſur le point de retourner en ſon Pays dans la grande Tartarie où il mourut peu de temps après ſon arrivée, eut un entretien avec deux Docteurs Mahometans touchant leur Religion; dont il fut curieux d'avoir la connoiſſance; & à cette occaſion il dit pluſieurs paroles très-remarquables & de bon ſens, qui meritent d'avoir ici leur place.

Le Docteur Mahometan qui portoit la parole, lui dit: Les Muſſulmans reconnoiſſent un ſeul Dieu Créateur de toutes choſes, & qui n'a pas ſon ſemblable. A cela Ginghizkhan dit: Je n'ai pas de répugnance à croire la même choſe. Le Docteur pourſuivit: Dieu tout-puiſſant & trés-ſaint a envoyé à ſes ſerviteurs un Envoyé, afin de leur enſeigner par ſon entremiſe ce qu'il falloit qu'ils obſervaſſent pour faire le bien & pour éviter le mal. Ce diſ-

cours

cours ne déplut pas à Ginghizkhan plus que le premier, & il y répondit en ces termes: Moi qui ſuis ſerviteur de Dieu, j'expedie tous les jours des Envoyés pour faire ſavoir à mes ſujets ce que je veux qu'ils faſſent ou qu'ils ne faſſent pas, & je fais des Ordonnances pour la diſcipline de mes armées. Le Docteur reprit la parole, & dit: Cet Envoyé a fixé de certains tems pour faire la Priere, & en ces tems-là, il a commandé d'abandonner tout travail & toute occupation pour adorer Dieu. Voyant que Ginghizkhan agréoit cet article, il dit encore: Il a auſſi preſcrit de jeûner une Lune entiere chaque année. Ginghinzkhan repartit: Il eſt juſte de manger avec meſure l'eſpace d'une Lune pour reconnoître les faveurs du Seigneur aprés en avoir employé onze à manger ſans regle & ſans ménagement. Le Mahometan continua, & dit: Le même

Envoyé a auſſi enjoint aux riches, par exemple, de vingt pieces de monnoye d'or d'en donner la moitié d'une chaque année pour le ſoulagement des pauvres. Ginghizkhan loüa fort ce Statut, & dit : Dieu éternel a créé toutes choſes indifferemment pour tous les hommes; c'eſt pourquoi il eſt raiſonnable que ceux qui en ſont partagés avantageuſement en faſſent part à ceux qui n'en ont pas. Le Docteur ajoûta que les Mahometans avoient encore un commandement exprès d'aller en pelerinage au Temple de Dieu qui étoit à la Mecque pour l'y adorer. Ginghizkhan répondit à cet article : Tout l'Univers eſt la Maiſon de Dieu. On peut arriver à lui de tous les endroits du monde, & Dieu peut m'écouter de l'endroit où je ſuis preſentement, de même que du Temple que vous dites.

REMARQUES. Le Docteur qui avoit parlé dans cet entretien prétendoit conclure

clure que Ginghizkan sur les réponses qu'il avoit faites étoit Mahometan. Mais, son Collegue soûtint le contraire ; parce que Ginghizkhan n'avoit pas reconnu la necessité de faire le pelerinage de la Mecque. Il avoit raison : Car, comme Mirkhond l'a remarqué, il est constant que Ginghizkhan n'a été attaché à aucune Religion particuliere des peuples qu'il avoit subjugués, qu'il laissoit à chacun la liberté de professer celle qu'il vouloit, & qu'il ne contraignoit personne d'embrasser celle dont il faisoit profession. Au contraire, il avoit de la consideration pour tous ceux qui avoient de la vertu, du savoir & du merite, sans avoir égard à leur Religion, comme il paroit par son Histoire. Et, comme le remarque encore Mirkhond, c'est une des grandes qualités qui le rendirent recommandable. A considerer sa Religion en particulier de l'entretien qu'il eut avec ces Docteurs, des autres circonstances de son Histoire & de l'Histoire de ses successeurs, il semble qu'on pourroit dire qu'elle n'avoit pas beaucoup dégeneré de celle que Japhet ou sa posterité avoit portée dans la Tartarie.

Soit que ce fût une opinion reçûë par les Arabes du tems de Mahomet, qu'Abraham & Ismaël avoient bâti un Temple à Dieu à la Mecque, ou que Maho-

met ait inventé le fait, c'eſt ce qui lui a donné lieu de faire un article de ſa Religion, par lequel il enjoint à tous ſes Sectateurs d'y aller en pelerinage au moins une fois en leur vie. Ils l'obſervent encore aujourd'hui, & il y en a peu de ceux qui en ont les moyens qui ne le faſſent, ou s'ils ne le font, qui ne croyent qu'ils y ſont obligés & qui n'ayent deſſein de le faire.

On rapporta à Ogtaïkhan fils de Ginghizkhan & ſon ſucceſſeur aux grands & puiſſans Etats qu'il avoit laiſſés, comme une nouvelle qu'on croyoit devoir lui faire plaiſir, qu'on avoit trouvé dans un Livre que le threſor d'Afraſiab ancien Roi du Turqueſtan étoit dans un certain endroit qui n'étoit pas éloigné de ſa Capitale. Mais, il ne voulut pas en entendre parler, & il dit: Nous n'avons pas beſoin du treſor des autres, puiſque nous diſtribuons ce que nous avons aux ſerviteurs de Dieu & à nos ſujets.

REMARQUES. Ogtaï étoit le troiſiéme

me fils de Ginghizkhan, qui le déclara ſon ſucceſſeur par ſon Teſtament préferablement à Giagataï ſon ſecond fils, qui ſe ſoumit à la volonté de ſon pere, & qui reconnut lui-même Ogtaï en cette qualité dans l'aſſemblée generale de tous les Etats, lors qu'il fut confirmé deux ans après la mort de Ginghizkhan. Cette Diete ou cette Aſſemblée n'avoit pû ſe tenir plûtôt, parce qu'il ne falloit pas moins de tems à tous ceux qui devoient la compoſer pour s'y rendre des extremités de l'Empire de Ginghizkhan. Ogtaïkhan mourut l'an de l'Hegire 639. de J. C. l'an 1241. C'étoit un Prince clement & pacifique, & ſur toutes choſes trés liberal, comme on peut le remarquer par les articles qui ſuivent.

Ogtaï fut particulierement appellé Kaan au lieu de Khan; mais, ce fut par corruption & ſuivant la maniere plus groſſiere des Mogols de prononcer ce mot au rapport de Mirkhond.

Un Marchand préſenta à Ogtaïkhan un bonnet à la mode du Khoraſſan, & alors Ogtaïkan étoit un peu échauffé de vin. Le bonnet lui plut, & il fit expedier au Marchand un billet pour recevoir deux cent

cent baliſches. Le billet fut dreſſé & livré; mais, les Officiers qui devoient compter la ſomme ne la payerent pas, croyant qu'elle étoit exceſſive pour un bonnet, & que le Khan dans l'état où il étoit n'y avoit pas fait reflexion. Le Marchand parut le lendemain, & les Officiers préſenterent le billet au Khan, qui ſe ſouvint fort bien de l'avoir fait expedier; mais, au lieu d'un billet de deux cent baliſches, il en fit expedier un autre de trois cent. Les Officiers en differerent le payement de même qu'ils avoient differé le payement du premier. Le Marchand en fit ſes plaintes, & le Khan lui en fit faire un troiſiéme de ſix cent baliſches, que les Officiers furent contraints de payer. Ogtaï, le Prince du monde le plus moderé, ne s'emporta pas contre eux, ſur le retardement qu'ils avoient apporté à l'execution de ſa volonté. Mais, il leur demanda s'il

s'il y avoit au monde quelque chose qui fût éternel ? Les Officiers répondirent qu'il n'y en avoit aucune. Il reprit : Ce que vous dites n'est pas veritable ; car, la bonne renommée & le souvenir des bonnes actions doivent durer éternellement. Cependant, par vos longueurs à distribuer les largesses que je fais, parce que vous vous imaginés que c'est le vin qui me les fait faire, vous faites voir que vous êtes mes ennemis ; puisque vous ne voulés pas qu'on parle de moi dans le monde.

REMARQUE. Une balische chez les Mogols valoit environ cinq cent livres de nôtre monnoye. Ainsi, de la somme qu'Ogtaïkhan fit donner au Marchand pour le bonnet qu'il lui avoit présenté, on peut juger de sa liberalité. En voici un autre exemple qui n'est pas moins surprenant.

Un Persan de la Ville de Schiraz se présenta devant Ogtaïkhan, & lui

lui dit que ſur le bruit de ſes largeſſes il venoit du milieu de la Perſe implorer ſon ſecours pour s'acquitter d'une debte de cinq cent baliſches. Ogtaï le reçut fort bien, & ordonna qu'on lui comptât mille baliſches. Ses Miniſtres lui repréſenterent que ce n'étoit pas une largeſſe, mais une prodigalité, de donner plus qu'on ne demandoit. Ogtaï repartit: Le pauvre homme a paſſé les montagnes & les deſerts ſur le bruit de nôtre liberalité, & ce qu'il demande ne ſuffit pas pour s'acquitter de ce qu'il doit, ni pour la dépenſe du voyage qu'il a fait & de celui qu'il a encore à faire pour retourner chez lui.

REMARQUE. Schiraz eſt la Capitale de la partie de tout le Royaume de Perſe, qui porte proprement le nom de Perſe. Delà le Perſan de qui il eſt ici parlé étoit allé preſque à l'extremité de la grande Tartarie vers la Chine à la Cour d'Ogtaïkhan, & Ogtaïkhan eut égard à la confiance en ſa liberalité avec la-

laquelle il avoit entrepris un ſi grand voyage.

En paſſant par le Marché de Caracoroum ſa Capitale, Ogtaïkhan vit des Jujubes, & commanda à un Officier de lui en acheter. L'Officier obeït & retourna avec une charge de Jujubes. Ogtaï lui dit: A la quantité qu'en voila, apparemment qu'elles coûtent plus d'une baliſche? L'Officier crut faire ſa cour, & dit qu'elles ne coûtoient que le quart d'une baliſche, & que c'étoit même plus que le double de ce qu'elles valoient. Ogtaï lui dit en colere: Jamais acheteur de ma qualité n'a paſſé devant la boutique de ce Marchand, & lui commanda en même tems de lui porter dix baliſches.

REMARQUE. Caracoroum dans la grande Tartarie étoit le lieu de la naiſſance de Ginghizkhan, & le patrimoine qui lui étoit échû après ſes ancêtres, dont il avoit fait la Capitale de ſon Empire. Sous le regne de ſes ſucceſſeurs elle devint

une

une très grande Ville par l'affluence des peuples qui y abordoient de tous les endroits du monde.

Un Marchand avoit perdu une bourſe remplie d'une ſomme conſiderable & d'un bon nombre de pierreries, & pour la trouver plus facilement il fit publier qu'il en donneroit la moitié à celui qui la lui rapporteroit. Un Mahometan qui l'avoit trouvée la lui porta ; mais, il ne voulut rien donner, diſant que le tout n'y étoit pas. L'affaire alla juſques à Ogtaïkhan qui voulut en prendre connoiſſance. Le Mahometan jura que la bourſe étoit en ſon entier & qu'il n'en avoit rien pris, & le Marchand ſoûtint par ſerment qu'il y avoit plus d'argent & plus de pierreries. Ogtaïkhan prononça, & dit au Mahometan : Emportés la bourſe, & gardés-là juſqu'à ce que celui à qui elle appartient vienne vous la demander. Pour le Marchand, qu'il aille cher-

cher

cher ailleurs ce qu'il a perdu; car, de son propre aveu la bourse n'est pas à lui.

Timour maître de l'Anatolie après la défaite de Sultan Bajazet Ildirim, voulut voir le Scheichkoutbeddin de Nicée, sur la réputation de sa doctrine & de la vie retirée dont il faisoit profession. Le Scheich prit la liberté de lui dire : C'est une indignité à un Conquerant de massacrer les serviteurs de Dieu & de saccager les Provinces comme vous le faites. Ceux qui aspirent à la gloire doivent s'abstenir de verser le sang innocent. La Religion Mussulmane dont vous faites profession demande que vous protegiés les Païs où elle est fleurissante. Timour répondit : Scheich, chaque campement que je fais, l'entrée de mon pavillon est ouverte le soir du côté du Levant, & le lendemain matin je la trouve ouverte du côté du Couchant. De plus, quand je suis mon-

té à cheval, une cinquantaine de Cavaliers visibles à moi seul marchent devant moi & me servent de guides. Le Scheich reprit: Je croyois que vous étiés un Prince sage; mais, ce que vous me dites me fait connoître que je me suis trompé. Timour repartit: Comment? Le Scheich repliqua: C'est que vous faites gloire de tout renverser comme le Demon.

REMARQUES. Timour est le veritable nom de Tamerlan, & le mot de Tamerlan est une corruption de Timourlenk, pour dire Timour le boiteux, nom qui lui fut donné apparemment de son tems par ceux qui avoient des raisons pour ne pas l'aimer. Mais, il ne devroit pas être en usage parmi nous, qui n'en avons reçû aucun sujet de chagrin.

En venant de la Perse dans l'Anatolie, Timour entroit dans son pavillon par l'entrée qui regardoit le Levant, & en sortoit par le côté du Couchant, parce qu'il venoit en avançant vers le Couchant. Il n'avoit pas une meilleure réponse à faire au Scheich, c'est pourquoi il lui fit celle-ci par raillerie.

Timour

Timour étoit un jour au bain avec plusieurs de ses Emirs, parmi lesquels se trouvoit aussi Ahmedi Poëte Turc, qu'il avoit attiré auprès de lui comme un homme de Lettres & comme bel esprit. Il demanda à Ahmedi : Si mes Emirs que voilà étoient à vendre, à quel prix les mettriés-vous ? Ahmedi les mit chacun à tel prix qu'il lui plut, & quand il eut achevé, Timour lui demanda : Et moi, que puis-je valoir ? Il répondit ? Je vous mets à quatre-vingt aspres. Timour reprit : Vôtre estimation n'est pas juste ? Le linge seul dont je suis ceint en vaut autant. Ahmedi répartit : Je parle aussi de ce linge ; car, pour vôtre personne vous ne valés pas une maille.

REMARQUES. Il étoit aisé que la conversation tombât sur ce sujet parmi des personnes chez qui les hommes se vendoient & s'achetoient tous les jours, comme il se pratique encore aujourd'hui dans tout le Levant, & particulierement dans

dans un bain où il étoit facile de juger de l'embonpoint & des defauts du corps d'un chacun.

Suivant ce qui a été remarqué ci-devant, quatre-vingt aſpres font quarante ſols de nôtre monnoïe.

Timour ne ſe fâcha pas de la hardieſſe du Poëte ; au contraire, il entendit raillerie, & il ne ſe contenta pas de rire de ſa plaiſanterie ; il lui fit encore préſent de tout l'attirail de bien dont il ſe ſervoit en cette occaſion, lequel conſiſtoit en des baſſins & en de grandes taſſes d'or & d'argent & des vaſes de même matiere propres à verſer de l'eau.

Les Mahometans hommes & femmes par bien-ſeance ſe ceignent dans le bain au deſſous des eſpaules d'un linge qui eſt ordinairement de toile bleuë, dont ils ſont enveloppés preſque juſques aux pieds par devant & par derriere, de maniere que rien ne bleſſe la modeſtie. Ils appellent ce linge Fota, duquel mot Cogia Efendi s'eſt ſervi en rapportant cette plaiſanterie. On ſe baigne dans l'eau froide avec la même reſerve; mais, plûtôt avec le caleçon qu'avec le Fota. Si la même choſe ſe pratiquoit en France, on ne reprocheroit pas aux Dames la promenade en Eté le long de la riviere hors de la porte de Saint Bernard.

Ahmedi étoit de la Cour de Sultan

Bajazet

Bajazet Ildirim. Après que Timour ſe fut retiré de l'Anatolie, il ſe donna à Emir Soliman fils du même Bajazet, & lui dédia l'Hiſtoire d'Alexandre le Grand en Vers, qu'il avoit compoſée ſous le titre d'Iskender nameh.

Un jour Timour expedia un Courier pour une affaire de conſequence, & afin qu'il fît plus de diligence, il lui donna le pouvoir, quand il en auroit beſoin, de prendre tous les chevaux qu'il rencontreroit en chemin, ſans regarder à qui ils appartiendroient de tel rang que ce pût être. En paſſant par une Prairie, le Courier vit de très-beaux chevaux, & voulut en prendre un à la place de celui ſur lequel il couroit. Mais, les Palefreniers s'oppoſerent à l'execution de ſon deſſein, & lui casſerent la tête quand ils virent qu'il vouloit uſer de violence. Contraint de ſe retirer en cet état, il montra ſa tête enſanglantée à Timour, & ſe plaignit du mauvais traittement

qu'on lui avoit fait. Timour en colere, commanda qu'on s'informaſt qui étoit le maître des chevaux & qu'on le fit mourir lui & les Palefreniers. Ceux qui eurent cette commiſſion ayant appris qu'ils appartenoient au Mouphti Saad-eddin, ne voulurent pas executer l'ordre qu'ils avoient à cauſe de la dignité de la perſonne, qu'ils n'en euſſent donné avis à Timour, & qu'il ne leur eût donné un autre ordre. La colere de Timour s'appaiſa quand il ſût que les chevaux appartenoient au Mouphti. Il fit venir le Courier, & lui dit: Si une ſemblable choſe étoit arrivée à mon fils Schahroch, rien ne m'auroit empeſché de le faire mourir. Mais, comment puis-je m'attaquer à un homme qui n'a pas ſon pareil au monde, à un homme de qui la plume ne commande pas ſeulement dans les Pays de ma domination; mais encore au dehors & dans les climats où mon ſabre ne peut arriver?

RE-

REMARQUE. Ce Mouphti étoit d'un lieu aux environs d'Herat, qui s'appelloit Taftazan. A cause de son habileté on le consultoit de tous les endroits où l'on faisoit profession de la Religion Mahometane ; c'est pourquoi Timour eut pour lui le respect qu'il s'étoit acquis par sa grande autorité.

Mirza Omer petit fils de Timour, chassé des Estats que son grand pere lui avoit donné conjointement avec Mirza Miranschah son pere & Mirza Ababckir son frere aisné, se refugia au Khorassan auprès de Schahroch son oncle. Schahroch non content de l'avoir bien reçu, le fit encore Souverain du Mazanderan, qu'il conquit peu de temps après son arrivée. Mais, Mirza Omer ne fut pas plûtôt establi dans ce Royaume qu'il se revolta & qu'il déclara la guerre à Schahroch son oncle & son bienfacteur. Lorsque Schahroch reçut la nouvelle de sa rebellion, un de ses Officiers en qui il avoit beaucoup de confiance,

& qui avoit été d'avis de ne pas faire à ce Prince le bon traittement qu'il lui avoit fait, le fit ſouvenir de ce qu'il avoit eu l'honneur de lui dire ſur ce ſujet, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il dût vivre en meilleure intelligence avec un oncle qu'il n'avoit vêcu avec ſon pere & avec ſon frere, & remarquer en même temps que l'évenement faiſoit voir qu'il ne s'étoit pas trompé. Schahroch lui dit: Nous ne lui avons pas fait de mal, & le Royaume que nous lui avons donné n'étoit pas à nous. Sachez que les Royaumes ſont à Dieu; il les donne & il les ôte à qui bon lui ſemble.

REMARQUE. Mirza Omer ne profita pas long temps de ſon ingratitude; car, Schahroch le vainquit daus une bataille preſque ſans coup ferir. Comme il avoit pris la fuite au travers des Etats de Schahroch, il y fut arrêté & amené au vainqueur avec une grande bleſſure qu'il avoit reçûë en ſe deffendant contre ceux qui l'avoient arrêté. Schahroch eut encore la

bonté

bonté de lui donner un Medecin & un Chirurgien, & de l'envoyer à ſa Capitale pour y être traitté. Mais, il mourut en chemin.

Schahroch donnoit les Royaumes qui dépendoient de lui à ſes fils, à ſes parens ou à ſes Emirs; mais ordinairement, à la charge d'un tribut & de fraper la monnoye à ſon Coin. Alors, il donnoit à chacun les avis dont il croyoit qu'ils avoient beſoin pour bien gouverner, & la plûpart de ces avis ont été recueillis par Abdurrizzac Efendi ſon Hiſtorien. Il dit à ſon fils Mirza Ulug Beg en le faiſant Roi du Maverannahar ou de la Tranſoxiane & du Turqueſtan: Le Toutpuiſſant nous a fait le préſent relevé dont nous joüiſſons, & nous a gratifié de l'autorité abſoluë que nous avons en main, ſans avoir égard à nos foibleſſes ni à nos defauts. Le Souverain penetré de quel prix eſt un Empire, doit premierement

lui rendre graces de ſes bien-faits. Enſuite, il faut qu'il ait de la tendreſſe & de la compaſſion pour tous ceux qui ſont dans la neceſſité, & qu'il ſe ſouvienne que Dieu a dit au Prophete David qu'il l'avoit établi ſon Lieutenant ſur la terre afin qu'il rendît la juſtice aux hommes. Ayés de la veneration & du reſpect pour les Savans, & ne vous écartés pas des préceptes de la Loi ni des déciſions de ceux qui l'ont expliquée. Maintenés toûjours ceux qui en ſont les Interpretes dans leurs honneurs & dans leurs dignités. Appliqués-vous fortement à faire en ſorte que les Juges faſſent leur devoir ſuivant les Loix. Prenés ſous vôtre particuliere protection les peuples de la campagne, afin qu'on ne leur faſſe aucune vexation; mais au contraire, afin qu'on leur faſſe toute ſorte de juſtice. Car, ce ſont eux qui contribuent au maintien & à l'augmentation des Finan-

Finances de l'Etat. Gouvernés vos ſoldats avec un viſage ouvert & de douces paroles; parce qu'ils ſont la force & le ſoûtien d'un Royaume. Prenés auſſi le ſoin que la paye leur ſoit faite dans le tems, & augmentés le ſalaire de ceux qui ſont des actions de diſtinction, & qui expoſent leur vie pour la conſervation publique. Mais, châtiés ceux qui manquent à leur devoir. Enfin, en quelque rencontre que ce ſoit, ne vous écartés pas de la droiture, & commettés la garde de vos confins à des Gouverneurs d'une experience conſommée, & qui ayent ſoin de bien entretenir les Places fortes.

REMARQUES. Ulug Beg aîné des fils de Schahroch regna long-tems dans le Royaume du Maverannahar & du Turqueſtan pendant le regne de ſon pere. Après ſa mort, il eut quelques guerres à ſoûtenir pour la ſucceſſion des Etats qu'il lui avoit laiſſés en mourant, dont il ne fut pas long-tems en poſſeſſion par les

factions qui se formerent contre lui; mais, particulierement par la revolte de son propre fils Mirza-Abd-ulletif. Car, ce fils dénaturé lui fit la guerre, le vainquit & commit en sa personne en le faisant mourir un parricide d'autant plus déteſtable, qu'il s'étoit acquis non-seulement par sa valeur, mais encore par sa bonté, par sa sagesse, & sur tout par sa doctrine & par l'amour qu'il avoit pour les Lettres & pour les Savans, une reputation qui l'avoit distingué par dessus tous les autres Princes de son tems. En effet, parmi les Mahometans & parmi les Chrêtiens on parlera toûjours de l'Observatoire qu'il fit bastir à Samarcande, des Mathematiciens & des Astronomes qu'il y avoit attirés & qu'il y entretenoit, & des Observations dont les Tables Astronomiques qu'ils mirent au jour sous son nom furent le fruit.

Comme l'Alcoran est le fondement de la Religion & des Loix Civiles des Mahometans, les Interpretes de ce Livre se sont acquis une grande autorité parmi eux. C'est pourquoi, Schahroch qui ne l'ignoroit pas, & qui étoit lui-même très-religieux observateur de ce qu'il contient, recommande à son fils d'avoir de la veneration pour eux & de les maintenir dans leurs honneurs & dans leurs dignités, comme un des principaux moyens

pour

pour se faire aimer des peuples. Car les peuples ont de la peine à souffrir patiemment qu'on méprise & qu'on maltraite les chefs & les administrateurs de leur Religion.

Le même Schahroch dit à Mirza Mehemmed Gehanghir un de ses petits neveux en lui donnant un Etat considerable sous les conditions marquées ci-devant: Afin que vous vous comportiés comme vous le devés, considerés que Dieu ne prive jamais ceux qui font le bien de la récompense qu'ils meritent. Soyés clement & bon envers ceux qui dépendent de vous, parce que ce sont des créatures de Dieu. Commandés à vos Officiers de ne les pas maltraitter, de soulager les pauvres & d'observer les Loix & les Ordonnances. Pour ce qui vous regarde en particulier, ne faites rien qu'avec prudence & avec sagesse, & ayés toûjours devant les yeux les bons avis que je vous donne.

Il dit aussi à Mirza Kidou autre de ses petits neveux en lui donnant le Royaume de Candahar & ses dépendances. Exercés la justice, ne faites pas de vexations, ni d'injustices, ni de tyrannies ; parce que c'est un chemin par où vous vous perdriés. N'oubliés pas que les Royaumes gouvernés par des Princes justes & équitables, quoi qu'infidelles, ne laissent pas que d'être de longue durée; mais, que le regne des Tyrans ne subsiste pas longtems. Comportés-vous en toutes choses avec moderation & avec sagesse. Ayés soin de vôtre réputation & attirés-vous la benediction de vos sujets par vos liberalités & par vos bien-faits. C'est par-là que vous regnerés long-tems.

REMARQUES. Mirza Kidou étoit fils de Mirza Pir Mehemmed fils de Mirza Gehanghir l'aîné des fils de Timour, & Mirza Gehanghir étoit mort dans le tems que son pere vivoit encore. Aprés sa mort, Timour avoit donné le Royau-

me

me de Candahar à Mirza Pir Mehemmed, qui avoit fait ſa Capitale de la Ville de Balkh. Mais, ſon regne ne fut pas de longue durée aprés la mort de Timour; car, il fut aſſaſſiné par Pir Ali Taz ſur lequel il s'étoit remis du Gouvernement de ſes Etats. Schahroch châtia ce rebelle, & donna premierement Balkh & ſes dépendances à Mirza Kidou, & quelque tems aprés le Royaume de Candahar. Mais, ce Prince ne profita pas des avis de Scahroch comme il le devoit. Il ſe rebella quelques années aprés; mais, il fut pris & arrêté, & Schahroch ſe contenta de le renfermer dans une priſon.

Les Mahometans, quoique fauſſement, ſont perſuadés qu'ils ſont dans la bonne Religion, & ſavent que les Rois juſtes des autres Religions, comme des Payens & des Chrêtiens, ont regné & regnent long-tems. C'eſt pour cela qu'ils ont fait la maxime dont Schahroch ſe ſert ici pour perſuader à Mirza Kidou qu'étant dans la bonne Religion, comme il le croyoit, ſon regne, à plus forte raiſon, ſeroit d'une longue durée par une bonne adminiſtration de la juſtice.

Il dit de même à Mirza Baïkra autre de ſes parens en lui donnant

les Etats d'Hamadan & du Loriſtan : Exercés la juſtice envers les peuples que je vous confie, gouvernés-les paiſiblement & doucement, & prenés garde que perſonne n'entreprenne de les maltraitter. Ayés les mêmes égards pour les pauvres & pour les foibles que pour les riches & pour les grands. Protegés les Marchands & les Negotians. Ce ſont les oiſeaux des Etats. Ils y portent l'abondance par le trafic qu'ils y font.

REMARQUES. Mirza Baïkra n'eut pas plus d'exactitude que Mirza Kidou à profiter des leçons de Schahroch. Il fut rebelle comme lui. Mais, Schahroch eut pour lui la même indulgence qu'il avoit euë ponr Mirza Kidou.

En appellant les Marchands les oiſeaux des Etats, Schahroch entent parler de ceux qui tranſportent des Marchandiſes de Royaumes en Royaumes, comme il ſe pratique encore aujourd'hui par tout le Levant.

Il dit encore à Mirza Ibrahim Sultan

tan ſon fils en l'établiſſant Roi de Perſe dans la Ville de Schiraz: La ſplendeur la plus brillante d'un Royaume conſiſte à avoir des troupes nombreuſes & un grand attirail de train, de ſuite & d'équipage; mais, ſa force principale eſt d'avoir un bon Conſeil, de tenir les frontieres fortifiées & les paſſages bien gardés, de ne pas fouler les ſujets & de maintenir la Religion. Graces à Dieu, mon fils, je ſai que vous n'avés pas beſoin de conſeils. Neanmoins, la tendreſſe paternelle m'oblige de vous dire que vous devés faire enſorte que vos ſujets vous beniſſent ſous l'ombre de vôtre clémence & de vôtre bonté, & qu'ils goûtent parfaitement les plaiſirs d'une vie ſûre & tranquille & d'un bon gouvernement. Pour cela, ayés ſoin que vos Officiers n'exigent rien d'eux qu'avec juſtice, & qu'ils n'excedent pas les reglemens établis dans l'exaction des revenus du

Royaume. Par cette conduite, on nous eſtimera vous & moi, on nous loüera, on nous benira, on nous ſouhaitera toutes ſortes de bonheurs, & ces puiſſans motifs feront que jamais nous ne ceſſerons de faire nôtre devoir. J'eſpere que vous pratiquerés toutes ces choſes; car, je ſuis perſuadé que vous aſpirés à la gloire des Monarques les plus puiſſans de la terre.

REMARQUE. Mirza Ibrahim Sultan fit un bon uſage de la bonne éducation que Schahroch lui avoit donnée & de ces bons avis qu'il y ajoûta en le faiſant Roi de Perſe l'an 827. de l'Hegire, & de J. C. l'an 1414. Il tint ſon ſiege dans la Ville de Schiraz, où il mourut l'an 838. de l'Hegire, de J. C. l'an 1434. que Schahroch ſon pere vivoit encore. Il aimoit la vertu & ceux qui en faiſoient profeſſion; mais, particulierement les Savans auſquels il faiſoit de grandes largeſſes. Sur tout, il en combla Scherefeddin Ali de la Ville d'Jezd, qui a écrit la vie de Timour ou de Tamerlan en Perſan, que M. de la Croix le fils a miſe en François, dans l'intention de faire voir au

au public l'Hiſtoire la plus accomplie de ce Conquerant, toutes celles qui ont été publiées juſques à preſent étant trés-défectueuſes en pluſieurs manieres.

Avant que de donner le Royaume de Perſe à Mirza Ibrahim Sultan, Schahroch en avoit diſpoſé en faveur de Mirza Iskender un de ſes neveux. Mais, Mirza Iskender ne garda pas long-tems la fidelité qu'il devoit. Schahroch ne voulut pas ajoûter foi à la premiere nouvelle qui vint de ſa revolte, & ſur ce que ſes Miniſtres lui repreſenterent que jamais ſon Empire ne ſeroit tranquille pendant que ce Prince vivroit, il leur dit: Vous avés raiſon, & vous parlés en ſages Politiques. Mais, ſi par ignorance ou par un emportement de jeuneſſe, mon fils Mirza Iskender s'eſt porté à cette folle entrepriſe, peut-être qu'un bon conſeil l'obligera de revenir à lui & de reconnoître ſa faute. S'il ne le fait pas, ce ſera à nous de

de faire enſorte qu'il ne trouble pas le repos de nos peuples.

REMARQUES. Mirza Iskender étoit fils de Mirza Omer Scheich un des fils de Timour, & Schahroch lui avoit donné le Royaume de Perſe après la mort de Mirza Pir Mehemmed autre fils de Mirza Omer Scheich. Sur la nouvelle certaine de ſa revolte, Schahroch tâcha de le ramener par une lettre remplie de bonté qu'il lui écrivit. Mais, ſur ce qu'il apprit qu'il perſiſtoit, il marcha contre lui & alla le forcer dans la Ville d'Iſpahan qu'il avoit enlevée à Mirza Ruſtem. Mirza Iskender prit la fuite; mais, des Cavaliers qui le pourſuivirent l'arréterent & l'amenerent à Schahroch, qui le remit entre les mains de Mirza Ruſtem ſon frere, en lui recommandant d'en prendre ſoin & de le conſoler. Mais, Mirza Ruſtem lui fit crever les yeux, afin de lui ôter par là l'envie de remuer & d'entreprendre de regner une autre fois.

De ces paroles remarquables de Schahroch & des autres particularités de ſa vie, que nous avons rapportées pour ſuivre le deſſein de cet ouvrage, on peut juger que ſon Hiſtoire merite d'étre miſe au jour. Elle eſt d'autant plus conſiderable qu'elle renferme un regne de 42. ans rempli d'évenemens très-ſinguliers. Car, Schahroch

roch commença à regner l'an 1404. & mourut en 1446. de J. C. De plus, Abdurrizzak Efendi qui en eſt l'Auteur a été ſon Imam & Juge de ſon armée lors qu'il étoit en campagne, & ſon pere avoit exercé les mêmes emplois avant lui; avec cela, Schahroch l'employa en pluſieurs Ambaſſades, de ſorte qu'elle eſt écrite ſur de bons Memoires. La Traduction en François de cette Hiſtoire & de l'Hiſtoire des fils de Schahroch & de ſes ſucceſſeurs preſque juſques au commencement des Sofis de Perſe qui regnent aujourd'hui écrite en Perſan par le même Auteur, eſt en état de pouvoir être imprimée.

Sous le regne d'Ulug Beg Roi du Maverannahar & du Turqueſtan, Kadi-zadeh Roumi ſavant dans les Mathematiques étoit Profeſſeur à Samarcande dans un College avec trois autres Profeſſeurs, où il enſeignoit avec tant de réputation que ces Profeſſeurs entendoient ſes leçons avec leurs Ecoliers, après quoi ils faiſoient leur leçon chacun dans leur Claſſe. Ulug Beg dépoſa un de ces Profeſſeurs & en mit autre à ſa place.

Cette

Cette déposition fut cause que Kadi-zadeh Roumi demeura chez lui & ne fit plus de leçons. Ulug Beg qui en eut avis, crut qu'il étoit malade; & comme il avoit beaucoup de vénération pour lui à cause de sa Doctrine, il alla le voir & trouva qu'il étoit en bonne santé. Il lui demanda quel sujet pouvoit l'avoir obligé de discontinuer ses leçons. Kadi-zadeh répondit: Un Scheich m'avoit donné avis de ne pas m'engager dans aucune charge de la Cour, parce qu'on étoit sujet à en être deposé, & je m'étois engagé dans la charge de Professeur, croyant qu'il n'en étoit pas de même. J'ai appris le contraire par l'exemple de mon Collegue. C'est pour cela, que je me suis retiré pour ne pas être exposé au même affront.

REMARQUES. Ulug Beg prit cette réponse en très-bonne part, & il ne se contenta pas seulement de rétablir le Professeur qu'il avoit déposé; mais encore, il

il fit ſerment que jamais il ne lui arriveroit d'en dépoſer aucun.

Kadi-zadeh Roumi s'appelloit autrement Mouça Pacha, & avoit eu pour pere un Cadis de Brouſſe ſous le regne de Sultan Murad I. fils de Sultan Orkhan. C'eſt pour cela qu'on lui avoit donné le nom de Kadizadeh Roumi, c'eſt-à-dire fils de Cadis du Païs de Roum, dans le Khoraſſan, où il étoit allé ſur la réputation des ſavans Mahometans de ce Royaume-là qui fleuriſſoient alors. Il ſavoit les Mathematiques, & il fut un de ceux qui travaillerent aux Tables Aſtronomiques d'Ulug Beg; mais, il mourut avant qu'elles fuſſent achevées & miſes au jour. Ces particularités ſont rapportées par Cogia Efendi dans ſon Hiſtoire Ottomane à la fin du regne de Sultan Murad I. où il fait mention des Savans qui furent celebres en ce tems-là.

Un Mahometan voyoit un Livre Arabe, qui contenoit un texte en lettres rouges avec des Notes fort courtes en lettres noires, de maniere qu'il y avoit plus de rouge que de noir. Il dit: Il ſemble que ce ſont des mouches ſur de la chair de bœuf.

Schems-eddin Mehemmed Fanari

nari Cadis de Brouſſe ſous le regne de Sultan Bajazet Ildirim , étoit riche de cent cinquante mille ſequins, & avoit grand train & grand équipage. Cependant, il affectoit la pauvreté par un habit fort ſimple & par un petit Turban, quoique les Cadis de ſon rang le portaſſent fort ample. Comme il achetoit cet habillement de l'argent qui lui venoit de la ſoye qu'il recueilloit des vers à ſoye qu'il nourriſſoit lui-même, pour excuſer les richeſſes qu'il avoit d'ailleurs & la ſplendeur de ſa maiſon, il diſoit: Je ne puis pas en gagner davantage par le travail de mes mains.

REMARQUES. Cent cinquante mille ſequins font environ la ſomme d un million de livres.

Ce Cadis qui étoit très ſavant, a compoſé pluſieurs Livres dont les Turcs font grande eſtime. Il portoit le nom de Fanari, parce qu'il étoit d'un village qui s'appelloit Fanar.

Le Poëte Scheichi étoit pauvre & vendoit un remede pour le mal des yeux afin de gagner de quoi pouvoir vivre. Mais, il avoit lui-même mal aux yeux, & il ne s'étoit pas avisé de se servir du remede qu'il vendoit aux autres. Un jour, une personne qui avoit besoin de son remede lui en acheta pour un aspre, & en le payant, au lieu d'un aspre il lui en donna deux. Scheichi voulut lui en rendre un; mais, l'acheteur lui dit: L'un est pour le remede que je vous ai acheté pour mon usage; & l'autre, je vous le donne afin que vous en preniés autant pour vous en frotter les yeux vous même, puisque je voi que vous y avés mal.

REMARQUE. Ce Poëte vivoit du tems de Sultan Murad II. qui gagna la bataille de Varna. Par l'avis qui lui fut donné en cette occasion, il comprit si fortement le ridicule qu'il y avoit de vendre aux autres un remede dont il ne se servoit pas lui-même quoi qu'il en eût besoin, que jamais il n'y pensoit qu'il n'en rît bien fort.

Sultan Murad II. après avoir gagné la bataille de Varna, passoit par le champ de bataille & consideroit les corps morts des Chrétiens. Il dit à Azab Beg un de ses Favoris qui étoit prés de sa personne: Je suis étonné que parmi tous ces Chrêtiens il n'y en a pas un seul qui n'ait la barbe noire. Azab Beg répondit: Si une seule barbe blanche se fût rencontrée parmi eux, jamais un dessein si mal conçu ne leur seroit venu dans la pensée, ils ne s'y sont engagé que par un emportement de jeunesse.

REMARQUE. La bataille de Varna fut gagnée par Sultan Murad II. l'an de l'Hegire 848. & de J. C. l'an 1444. Il mourut l'an 855. de l'Hegire, de J. C. l'an 1451.

Un Pacha qui toutes les fois qu'il se retiroit à l'appartement de ses femmes aprés avoir paru en public pour donner audience, avoit coûtu-

me de faire joüer les Tymbales, voulut railler un Poëte qui lui faisoit sa cour ordinairement, & lui demanda: Quand vous retournés chez vous, ne toussés-vous pas pour avertir que c'est vous? Le Poëte qui railloit lui-même finement comprit ce que cela vouloit dire, & repartit: Je suis un trop petit Seigneur pour imiter un Pacha comme vous qui faites joüer les Tymbales.

REMARQUES. Les Gouverneurs des Provinces chez les Turcs sont appellés Pachas. Suivant quelques-uns, le mot de Pacha est Persan & se dit au lieu de Païschah, c'est-à dire, le pied du Roi; parceque les Pachas font valoir & representent l'autorité Royale dans les lieux où les Rois ne peuvent pas aller en personne.

Les Tymbales dont il est ici parlé sont de petits Tymbales d'environ un demi pied de diametre, de la même forme que les plus grands. Les Pachas ont aussi de grands Tymbales, des Trompettes & des Hautbois qui sonnent devant eux dans les marches & dans les ceremonies, tous à cheval.

Ali disoit qu'il avoit entendu dire à Mahomet: Quand l'aumône sort de la main de celui qui la fait, avant que de tomber dans la main de celui qui la demande, elle dit cinq belles paroles à celui de la main de qui elle part: J'étois petite & vous m'avés fait grande. J'étois en peu de quantité & vous m'avés multipliée. J'étois ennemie & vous m'avés renduë aimable. J'étois passagere & vous m'avés renduë permanente. Vous êtiés mon Gardien & je suis présentement vôtre Garde.

REMARQUES. L'aumône se prent ici dans une signification passive, c'est-à dire, pour ce qui se donne par aumône.

Ali est le gendre de Mahomet & le quatriéme de ses successeurs de qui il a été parlé ci-devant.

Un Cadis en arrivant au lieu où il devoit exercer sa charge, logea chez le Commandant qui fit de son mieux

mieux pour le bien regaler. Dans la converſation le Commandant dit au Cadis: Peut-on, ſans vous offenſer, vous demander comment vous vous appellés? Le Cadis répondit: On m'a trouvé d'une ſeverité ſi grande dans les lieux où j'ai été Cadis avant que de venir ici, qu'on ne m'y appelle pas autrement qu'Azraïl qui eſt le nom de l'Ange de la mort. Le Commandant ſe mit à rire, en diſant: Et moi, Seigneur, je ſuis connu ſous le nom de Cara Scheitan, c'eſt-à-dire, de Diable noir. Nous ne pouvions pas mieux nous rencontrer pour mettre à la raiſon le peuple à qui nous avons à faire vous & moi. Car, je vous donne avis que ce ſont des gens trés-facheux & ſujets à rebellion, & qu'il n'y a pas moyen de les dompter. C'eſt pourquoi agiſſons de concert. Pendant que vous leur ôterés la vie j'aurai ſoin de les obliger à renier leur Religion. Autrement,

ment, jamais ils ne flechiront.

REMARQUES. Les charges de Cadis chez les Mahometans, particulierement chez les Turcs, ne sont ni venales, ni à vie, ni hereditaires. Elles se donnent au merite & à la capacité par les Cadileskers qui les distribuent, & elles sont changées de deux ans en deux ans. De sorte qu'au bout de deux ans un Cadis est obligé de retourner à Constantinople pour solliciter d'être emploïé ailleurs, à moins qu'il n'aît un Agent ou un ami qui sollicite pour lui & qui obtienne qu'on l'envoïe en un autre endroit immediatement après le terme de deux ans achevé. Il ne leur en coûte qu'un droit pour l'expedition des Patentes en vertu desquelles ils exercent leur charge, & ce droit est au profit des Cadileskers qui les expedient au nom du Grand Seigneur. Il y a aussi quelques frais dont les Officiers des Cadileskers profitent.

Les Mahometans croïent qu'il y a un Ange qu'ils appellent Azraïl, c'est-à-dire Azriel, de qui la fonction est de ravir l'ame de ceux qui meurent. Ils ont emprunté cette croïance des Juifs, ou même ils l'ont communiquée aux Juifs, qui en ont un qu'ils appellent aussi l'Ange de la mort & l'Ange destructeur sous le nom de Samael, & qu'ils représentent les

les uns avec une épée & les autres avec un arc & des fleches. M. Gaulmin dans ses Notes sur la Vie de Moïse qu'il a traduite de l'Hebreu en Latin, en fait mention à l'occasion de l'entretien de Samael avec Moïse avant qu'il mourût. Il remarque aussi qu'encore aujourd'hui en Allemagne, les Juifs quand quelqu'un est mort chez eux, jettent l'eau de tous les pots & autres vases qui sont dans la maison, par une superstition qu'ils ont de croire que l'Ange de la mort y a lavé l'épée dont il s'est servi pour ravir l'ame du défunt.

Sur toutes les autres Nations, les Turcs sont ingenieux à donner des noms aux gens suivant qu'on leur plaît ou qu'on leur déplaît, & n'épargnent personne là-dessus. Ainsi ils avoient nommé Scheitan le brave Pacha qui soûtint si bien le premier siege de Bude contre les Imperiaux, lequel étoit Pacha de Candie, parce qu'il ne laissoit pas ses soldats en repos & qu'il les tenoit toûjours en haleine. Mais, dans ces derniers tems on a vû un Caplan Pacha, c'est-à-dire, Pacha Leopard, & souvent ils ont des Pachas Schahin, c'est-à-dire, Pachas Faucon. Ils ont aussi des noms satyriques, & ils appelloient un Favori de Sultan Mehemmed IV. Coul-oglou, à cause de sa naissance, c'est-à-dire, fils de Janis-

ſaire. Les defauts du corps leur donnent auſſi matiere d'en impoſer ; c'eſt pourquoi, ils ont une infinité de Topals, de Kiors & de Kuſehs. Topal ſignifie un boiteux, Kior un borgne & Kuſeh un homme qui a peu de barbe au menton.

Un begüe marchandoit une fourrure à Conſtantinople & chagrinoit fort le Marchand Pelletier par ſa longueur à s'expliquer. Le Marchand ayant demandé ce qu'il vouloit faire de cette fourrure, il répondit en bégayant toûjours fortement : Je veux m'en ſervir cet hiver. Le Marchand repliqua : L'hiver paſſe pendant que vous prononcés le mot qui le ſignifie : Quand prétendés-vous vous en ſervir ?

Un deſcendant d'Ali ayant beſoin de bois, ſortit de grand matin & alla attendre au paſſage les Païſans qui en apportoient à la Ville pour le vendre ; mais, avec l'intention d'en acheter ſeulement à un vendeur qui s'appelleroit Ali. Chaque

que Païsan qui arrivoit; il lui demandoit son nom, & l'un s'appelloit Aboubekir, un autre Omer, un autre Osman, & un autre d'un autre nom different de celui d'Ali; de sorte qu'il les laissoit tous passer & qu'il n'achetoit pas de bois. Après avoir attendu presque jusques à la nuit, pour surcroi de peine, il se mit encore à pleuvoir & le desespoir alloit le prendre, lors qu'il vit paroître un boiteux qui marchoit devant un asne chargé d'assés méchant bois & mal choisi. Il s'approche de lui & lui demande comment il s'appelloit? Le boiteux répondit qu'il s'appelloit Ali. L'autre lui demanda: Combien la charge de ton asne? Il répondit: Donnés-vous patience, je suis de compagnie avec un autre qui vient derriere moi, vous marchanderés avec lui. Le descendant d'Ali repartit: Poltron que tu es, tu vens du bois après avoir été Calife, & tu dis que tu as un asso-

cié? Ne peus-tu pas faire ton affaire ſans aſſocié?

REMARQUE. Comme je l'ai déja remarqué, Ali fut le quatriéme Calife aprés Mahomet; mais, le Califé qui devoit paſſer à ſes ſucceſſeurs après lui, paſſa aux Ommiades & enſuite aux Abbaſſides. Ainſi, la reprimande du deſcendant d'Ali au vendeur de bois qui portoit le même nom qu'Ali eſt fondée ſur ce point d'Hiſtoire.

Il ne s'étoit pas encore vû un homme qui eût ſi peu de barbe que Kuſeh Tchelebi, que l'on avoit ainſi nommé à cauſe de cette ſingularité. Il n'en avoit pas du tout au menton; & il n'avoit que vingt à vingt-cinq poils à la mouſtache. Le Poëte Baſſiri ſe plaignant à lui de ſa pauvreté, il lui dit: Je m'étonne que vous ſoyés pauvre; car, on m'avoit dit que vous aviés beaucoup d'argent. Baſſiri repartit: Seigneur, je n'en ai pas plus que vous avés de poil à la mouſtache.

REMARQUES. Il eſt fait mention du

Poëte Baſſiri ci-devant, & j'ai déja remarqué que Kuſeh ſignifie un homme qui a peu de barbe.

Tchelebi eſt un titre d'honneur qui ſe donne aux perſonnes de quelque naiſſance. Ce mot peut venir du mot Perſan Geleb ou Tcheleb qui ſignifie les premieres fleurs, les premiers fruits, & tout ce qui vient à ſa maturité avant le tems ordinaire. Cette origine me plairoit fort, parce que les Turcs donnent ce nom particulierement aux jeunes gens propres, honnêtes, agréables, bien élevés, qui marquent plus d'eſprit que leur âge ne porte. D'autres veulent qu'il vienne de Tcheleb ancien mot Turc qui ſignifie Dieu; mais, cette étymologie me paroit trop éloignée.

Des Juifs à Conſtantinople eurent conteſtation avec des Turcs touchant le Paradis, & ſoûtinrent qu'ils ſeroient les ſeuls qui y auroient entrée. Les Turcs leur demanderent: Puiſque cela eſt ainſi, ſuivant vôtre ſentiment, où voulés-vous donc que nous ſoyons placés? Les Juifs n'eurent pas la hardieſſe de dire que les Turcs en ſeroient exclus

entierement, ils répondirent ſeulement: Vous ſerés hors des murailles & vous nous regarderés. Cette diſpute alla juſqu'aux oreilles du Grand Vizir, qui dit: Puiſque les Juifs nous placent hors de l'enceinte du Paradis, il eſt juſte qu'ils nous fourniſſent des pavillons, afin que nous ne ſoyons pas expoſés aux injures de l'air.

REMARQUES. En même temps, le Grand Vizir taxa le corps des Juifs outre le tribut ordinaire à une certaine ſomme pour la dépenſe des pavillons du Grand Seigneur, qu'ils païent encore aujourd'hui depuis ce temps-là.

Je n'ai pas lû ceci dans aucun livre; mais; on le dit communément à Conſtantinople où je l'ai entendu dire.

Le Monde apparut à Iſa fils de Marie déguiſé ſous la forme d'une vieille décrepite. Iſa lui demanda combien avés-vous eu de maris? La vieille répondit: J'en ai eu un ſi grand nombre, qu'il n'eſt pas poſſible

ſible de le dire. Iſa reprit : Ils ſont morts apparemment, & ils vous ont abandonnée en mourant. Elle repartit : Au contraire, c'eſt moi qui les ai tué & qui leur ai ôté la vie. Iſa repliqua : Puiſque cela eſt, il eſt étonnant que les autres après avoir vû de quelle maniere vous les avés traittés tous, ont encore de l'amour pour vous & ne prennent pas exemple ſur eux.

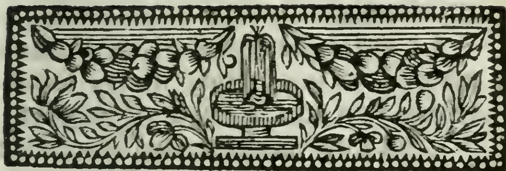
REMARQUE. Iſa ſignifie Jeſus-Chriſt chez les Arabes, qui lui attribuent pluſieurs autres paroles qui ne ſe trouvent pas dans le Nouveau Teſtament ; mais, qui ne laiſſent pas que d'étre très-édifiantes : En voici une autre qui n'eſt pas moins remarquable.

Du temps d'Iſa trois voyageurs trouverent un thréſor en leur chemin, & dirent : Nous avons faim, qu'un de nous aille acheter de quoi manger. Un d'eux ſe détacha & alla dans l'intention de leur apporter de quoi faire un repas. Mais, il dit en

lui-même: Il faut que j'empoisonne la viande afin qu'ils meurent en la mangeant, & que je joüiſſe du thréſor moi ſeul. Il executa ſon deſſein & mit du poiſon dans ce qu'il emporta pour manger. Mais, les deux autres qui avoient conçu le même deſſein contre lui pendant ſon abſence, l'aſſaſſinerent à ſon retour & demeurerent les maîtres du thréſor. Après l'avoir tué, ils mangerent de la viande empoiſonnée & moururent auſſi tous deux. Iſa paſſa par cet endroit-là avec ſes Apôtres, & dit: Voila quel eſt le Monde. Voyés de quelle maniere il a traitté ces trois perſonnes. Malheur à celui qui lui demande des richeſſes.

Fin des bons Mots.

LES
MAXIMES
DES
ORIENTAUX.



LES MAXIMES DES ORIENTAUX.

La crainte de Dieu eſt la plus grande des perfections, & le vice la plus grande des imperfections.

La crainte de Dieu purifie le cœur.

Je crains Dieu, & après Dieu, je ne crains que celui qui ne le craint pas.

Il n'y a point d'aſyle d'une ſureté plus grande que la crainte de Dieu.

La pieté eſt la ſageſſe la plus grande, & l'impieté eſt la plus grande des folies.

Le Culte de Dieu mortifie la concupiſcence.

Le culte que l'on rent au Demon meine à la perdition; mais, le culte que l'on rend à Dieu eſt un gain.

C'eſt trop que de pecher une ſeule fois; mais, ce n'eſt pas aſſés de mille actes de culte envers Dieu pour le bien honorer.

Ne mépriſés pas Dieu en jurant par ſon Nom, afin qu'il ne vous mépriſe pas.

Qui trahit ſa Religion pour s'abandonner au monde, ſe trompe groſſierement.

On ne peut pas bien ſe connoître ſoi-même qu'on ne connoiſſe ſon Créateur.

Celui-là de qui la concupiſcence l'emporte pardeſſus ſa raiſon, perit.

Si l'homme prévoïoit ſa fin & ſon paſſage de cette vie, il auroit horreur de ſes actions & de leur tromperie.

La vie eſt un ſommeil dont on ne ſe réveille qu'à la mort.

La vie de l'homme eſt un chemin qui tent à la mort.

On ſuit plûtôt les mœurs corrompuës de ſon ſiecle que les bons exemples de ſes aïeuls.

La

La vertu, la ſcience & les belles connoiſſances ſont les ſeules choſes qui nous rendent eſtimables.

L'orphelin n'eſt pas celui qui a perdu ſon pere; mais, celui qui n'a ni ſcience ni bonne éducation.

Le defaut de bon ſens eſt le pire de tous les degrés de pauvreté.

Rien ne cache mieux ce que l'on eſt que le ſilence.

L'eſprit eſt la plus riche de toutes les poſſeſſions.

On ſe fait beaucoup d'amis par la douceur du diſcours.

Moins on a d'eſprit, & plus on a de vanité.

Il n'y a pas de grandeur d'ame à ſe vanger.

La ſcience dans un enfant eſt pour lui un diadéme, & la ſageſſe un collier d'or.

C'eſt être entierement malheureux que de ſe laiſſer abbattre dans les diſgraces.

Ceux qui aiment la vertu ne la pratiquent pas toûjours; & ceux qui la pratiquent, ne le font pas dans toute la perfection neceſſaire.

La groſſiereté & l'incivilité engendrent la diſcorde, même entre les parens.

Le

Le cœur de l'insensé est dans sa bouche, & la langue du Sage est dans son cœur.

Qui court bride abbatuë guidé par l'esperance, rencontre le dernier moment de sa vie & tombe.

L'Envie n'a point de repos.

Lorsque vous avez reçû un bienfait ne vous en rendez pas indigne par le defaut de reconnoissance.

Le desir de vangeance est un empêchement invincible pour vivre heureux & content.

Lorsque vous avez de l'avantage sur vôtre ennemi, pardonnés-lui en action de grace envers Dieu de cet avantage.

C'est se priver de l'honneur qu'on reçoit de la visite d'un ami que de lui faire mauvais visage.

On ne doit pas compter sur la parole d'un homme chagrin & de mauvaise humeur.

Lorsque vous étes en joïe, vous ne devez pas chercher d'autre vengeance contre celui qui vous en porte envie que la mortification qu'il en a.

Que la science est avantageuse à celui qui la possede, puis qu'elle est d'un si haut prix que personne ne la vent pour de l'argent!

Trois choſes tôt ou tard cauſent la perte de l'homme ; ſa femme lors qu'elle a donné ſon cœur à un autre, un ſerpent dans la même maiſon où il demeure, & un ami qui manque de conduite.

Rien n'obtient le pardon plus promptement que le repentir.

C'eſt une folie de ſe preſenter devant quelqu'un ſans être appellé ; c'en eſt une plus grande de parler ſans être interrogé, & c'en eſt une doublement plus grande de ſe vanter d'être ſavant.

Il n'y a point de maladies plus dangereuſes que le defaut de bon ſens.

De tous les vices, la vanité & l'amour des Procés ſont ceux dont on ſe corrige le moins.

Les diſcours attirent le bien ou le mal qui nous arrive.

Ce n'eſt pas mal fait de rendre viſite ; mais, il ne faut pas que cela arrive ſi ſouvent, que celui que l'on viſite ſoit contraint de dire, c'eſt aſſez.

C'eſt inſulter, que de reprendre devant le monde.

Le peu de paroles eſt la marque d'une ſageſſe parfaite.

C'eſt

C'eſt un puiſſant moïen pour obtenir ce qu'on aime que de s'humilier.

Le veritable culte de Dieu dans un Prince eſt de demeurer dans ſes limites, de maintenir les Traitez, de ſe contenter de ce qu'il a, & de ſouffrir patiemment la privation de ce qu'il n'a pas.

C'eſt ſe ſouvenir d'avoir été offenſé que d'obliger de demander pardon une ſeconde fois.

On a plus beſoin d'un Chef qui agiſſe que d'un Chef qui parle.

Rien ne reſſemble davantage à des fleurs plantées ſur un fumier que le bien qu'on fait à un ignorant ou à un homme de rien.

En quelque communauté, compagnie ou ſocieté que ce ſoit, ne vous engagez à rien de ce qui regarde les affaires communes; parce que ſi vous réuſſiſſez, la compagnie s'en attribuera le ſuccez, & ſi vous ne réuſſiſſez pas, chacun vous en attribuëra la faute.

Lorſque l'on ſouffre avec impatience, les chagrins & les inquietudes cauſent des tourmens beaucoup plus grands que ſi l'on ſouffroit avec patience.

Lorſ-

Lorſque l'ame eſt prête à partir, qu'importe de mourir ſur le Thrône ou de mourir ſur la pouſſiere ?

Plus la malice des ennemis eſt cachée plus on doit s'en méfier.

Prenez exemple de ceux qui vous ont précedé & efforcez-vous de faire le bien.

Ne ſoïez pas negligent ; parce qu'on ne ſera pas negligent à vôtre égard.

Prenez & donnez avec équité.

Il ne faut pas s'étonner que ceux qui demandent & qui recherchent des choſes qui ne leur ſont pas convenables, tombent en des malheurs qu'ils n'attendent pas.

Les richeſſes ne font pas plus de ſejour dans la main des perſonnes liberales que la patience dans le cœur d'un amant & que l'eau dans un crible.

D'abord que l'on prent plaiſir à entendre médire on eſt du nombre des médiſans.

Ce que l'on ſouffre pour ce monde couvre le cœur de tenebres ; mais, ce que l'on ſouffre pour l'autre monde, le remplit de lumiere.

La fortune & la gloire ont enſemble une liaiſon ſi étroite, que celui qui

qui n'a pas de fortune n'a pas de gloire.

Le plus grand repos dont on puiſſe joüir eſt celui dont on joüit lors qu'on ne deſire rien.

On obtient rarement ce que l'on ſouhaite, lors qu'on le recherche avec trop d'empreſſement.

Pourquoi me reprochez-vous le peché que j'ai commis, puiſque Dieu me le pardonne ?

Qui pouſſe la raillerie plus loin que la bien-ſéance ne le demande, ne manque jamais d'être haï ou d'être mépriſé.

L'homme que l'on peut veritablement appeller homme, ſe connoît aux marques qui ſuivent. Quelque accident qu'il lui arrive, il eſt inébranlable. Il eſt humble dans les grandeurs. Il ne lache pas le pied dans les occaſions où il s'agit de faire voir qu'il a du cœur. Il n'a d'autre but que ſa gloire & que ſa réputation, & s'il n'eſt ſavant, il a au moins de l'amour pour les ſciences.

L'état d'un homme qui obéit à ſes paſſions eſt pire que l'état d'un miſerable eſclave.

Le vainqueur doit être content

de ſa victoire, & pardonner au vaincu.

Souvent on ſe donne beaucoup de peine pour réuſſir dans une affaire dont on ne tire que du chagrin dans la ſuite.

La conduite d'un Officier dépoſé de ſa charge, doit être la même que s'il étoit en charge.

C'eſt être libre que de ne rien deſirer, & c'eſt être eſclave que de s'attendre à ce que l'on ſouhaite.

Apprenez les ſciences avant que de vous marier.

L'avis du ſage tient lieu de prédiction.

Qui fait attention ſur ce qui ſe paſſe dans le monde, en prend exemple pour faire le bien ou pour éviter les defauts qu'il y remarque.

Quand vous auriez deux cent belles qualitez à la pointe de vos cheveux, elles ne vous ſerviront de rien ſi la fortune vous eſt contraire.

L'affaire la plus embarraſſante eſt celle d'avoir de l'inimitié.

Efforcez-vous d'avoir des amis ſinceres pour vivre à l'ombre de leur protection, vous en aurez de la joïe dans la proſperité, & ce vous ſera un préſervatif contre l'adverſité. On

On ne ſait plus ce que l'on fait quand on a le cœur bleſſé.

Soïés ſincere, quand même vôtre ſincerité devroit vous coûter la vie.

On eſt ſage à proportion que l'on a eu une bonne éducation.

Ne faites pas crédit, vous vivrez en liberté.

On n'a plus de pudeur, ſi-tôt qu'on s'eſt abandonné aux plaiſirs deshonnêtes.

Le ſage pratique particulierement trois choſes : Il abandonne le monde avant que le monde l'abandonne. Il bâtit ſa ſepulture avant le tems d'y entrer, & fait tout dans la vûë d'être agréable à Dieu avant que de paroître en ſa préſence.

Qui commande avec trop d'empire à ceux qui ſont au deſſous de lui, trouve ſouvent un Maître qui lui commande de même.

Ne pechez pas, vous aurez moins de chagrin à l'heure de vôtre mort.

Il eſt impoſſible de ne pas réuſſir dans ce qu'on entreprent, quand on a pris conſeil auparavant.

Prenez garde avec quelle famille vous ferez alliance en mariant vôtre fils, parce que la racine communique

que au tronc & aux branches ce qu'elle a de mauvais.

Qui a de la consideration & de l'honnêteté pour tout le monde réussit dans ce qu'il entreprent.

L'avidité amene la pauvreté; mais, on est riche lors qu'on ne desire rien.

Trop de familiarité engendre la médisance, & l'on n'est pas loin de l'inimitié entre amis lors qu'on censure toutes choses.

Qui vient vous faire rapport des defauts d'autrui, a dessein de faire rapport de vos defauts à d'autres.

Plus on espere, moins on obtient; parce que l'esperance est souvent un moïen pour ne pas obtenir ce qu'on attent.

Qui pardonne à ses inferieurs trouve de la protection auprès de ceux qui sont au dessus de lui.

Interpretez toûjours la conduite de vos amis par l'endroit le plus favorable, jusqu'à ce que vous en appreniez quelque chose qui lasse vôtre patience.

Observez vos amis, excepté ceux de qui vous étes sûr; mais, on ne peut être sur que d'un ami qui a la crainte de Dieu.

Ai-

Aimés vos amis avec précaution.

Les plaisirs du monde les plus parfaits sont toûjours meslés de quelque amertume.

Qui considere les suites avec trop d'attention, n'est pas ordinairement un homme de courage.

Le monde est un enfer pour les bons & un Paradis pour les méchans.

Les decrets de Dieu rendent inutiles tous les plus beaux projets du monde.

Les précautions ne servent de rien où Dieu commande.

Ne vous informés point des choses qui ne sont pas arrivées; le point est de s'informer de celles qui sont arrivées, afin d'en profiter.

Les bien-faits ferment la bouche à ceux qui ont de mauvaises intentions contre nous.

Le vin, quelque violent qu'il soit, n'oste pas plus l'esprit qu'une passion déreglée.

La veritable noblesse consiste dans la vertu & dans le nombre des aïeuls.

La meilleure éducation est d'avoir des inclinations loüables.

Il vaut mieux battre le fer sur une enclume, que d'étre debout devant

un Prince les mains croiſées ſur le ſein.

Prenés conſeil dans vos affaires de ceux qui craignent Dieu.

Rien n'eſt plus facheux que la pauvreté. Neanmoins, la mauvaiſe conduite eſt encore plus facheuſe, & c'eſt pour cela que la ſageſſe eſt un tréſor ineſtimable.

Jamais on n'a de mauvais ſuccés quand on connoît bien de quoi l'on eſt capable.

Rien n'éloigne davantage toutes ſortes de perſonnes d'auprès de ſoi que la trop bonne opinion de ſoi-même.

L'avare a le chagrin de voir une grande ſolitude chez lui.

Plus on aime à railler, & plus on s'attire de méchantes affaires.

Qui a perdu la pudeur a le cœur mort.

C'eſt une imprudence de rejetter les bien-faits qu'on nous offre. Il y a danger qu'on ne nous les refuſe, lorſque nous voudrons les demander.

Les pauvres doivent apprendre les ſciences pour devenir riches, & les riches, afin qu'elles leur ſervent d'ornement.

Il faut s'accommoder à la foibleſſe de ſes inferieurs pour en tirer le ſervice dont on a beſoin.

Tout proſpere à celui qui ſe préſerve de l'avarice, de la colere & de la concupiſcence.

L'inſenſé ſe fait connoître par ſes diſcours.

Qui a abandonné toutes choſes pour embraſſer la vie retirée, ne doit avoir de la complaiſance pour perſonne.

La langue du ſage ſe regle ſuivant les mouvemens de ſon cœur.

Ne païés pas d'ingratitude le bien que l'on vous fait.

En toute autre choſe le mari doit paroître un enfant à l'égard de ſa femme; mais, il doit paroître homme lors qu'elle demande ce qu'il a.

Les penſées les plus cachées ſe découvrent au diſcours ou à la contenance.

Il vaut mieux poſſeder un art dont on puiſſe gagner ſa vie, que de tendre la main pour la demander.

L'avare court droit à la pauvreté. Il mene une vie de pauvre ici bas; mais, on exigera de lui un compte de riche au jour du Jugement.

On

On reconnoît les richeſſes heureuſes au ſoin que ceux qui les poſſedent ont d'en remercier Dieu.

La bonne foi ſe païe par la bonne foi.

Le plus grand avantage qu'on puiſſe procurer à des enfans, eſt de les bien élever.

Qui peut guerir l'entêtement d'un homme qui fait le vaillant, & qui cependant ne fait mal à perſonne ?

Faites du bien à celui qui vous fait du mal, vous remporterez la victoire ſur lui.

Nous devons tenir pour frere celui qui nous ſecourt de ſes biens & non pas celui qui nous touche par le ſang & qui nous abandonne.

Les amis de ce tems ſont les eſpions de nos actions.

Les hommes ont l'avantage de la parole par deſſus les bêtes; mais, les bêtes ſont préferables aux hommes, ſi les paroles ne ſont de bon ſens.

Les diſgraces doivent ſe tenir cachées ſous le voile d'un dehors gai & honnête envers tout le monde.

On vient à bout de ſes deſſeins avec la patience.

La douceur la plus agréable à Dieu

eſt la douceur d'un Chef juſte & de facile accés ; mais, la barbarie qui lui eſt la plus odieuſe, eſt celle d'un Chef violent & emporté.

Le plus grand ennemi de l'homme eſt ſa concupiſcence.

Les bonnes actions ſont la benediction de nôtre vie.

Les plus grands malheurs ſont cauſez par la langue.

De quelque nation que l'on ſoit, on n'eſt eſtimable qu'autant qu'on a d'induſtrie à ſe faire valoir.

Il faut acquerir à la fin de ſa vie ce qu'on a negligé au commencement.

Celui qui s'eſt retiré du monde, & qui a de l'attache auprès des riches, eſt encore du monde.

Une marque d'abondance eſt d'avoir beaucoup de monde à ſa table.

Ne contraignez pas vos filles de prendre un mari difforme ; parce qu'elles aiment ce que vous aimez.

Dieu faſſe miſericorde à celui qui nous découvre nos vices.

Trois choſes perdent l'homme : la vanité, l'avarice & la concupiſcence.

Le plus ſage des hommes eſt celui qui a le plus de complaiſance pour les autres.

On

On peut ſe délivrer des châtimens de Dieu par la penitence ; mais, on ne peut ſe délivrer de la langue des hommes.

Le corps eſt ſoûtenu par les alimens, & l'ame ſe ſoûtient par les bonnes actions.

Ne remettez pas à demain la bonne action que vous pouvez faire aujourd'hui.

Qui ne connoît pas le mal, tombe dans le mal.

La bonté d'un diſcours conſiſte dans la brieveté.

La compagnie des honneſtes gens eſt un tréſor.

La veritable gloire vient de Dieu.

Deux choſes ſont inſeparables du menſonge, beaucoup de promeſſes & beaucoup d'excuſes.

Un homme doux & affable n'a beſoin du ſecours de perſonne.

Recommandez aux parens & aux alliez de ſe voir & de ſe rendre viſite ; mais, ne leur recommandez pas d'être voiſins.

Les vilains diſcours & deshonnêtes ſont moins tolerables que la mal propreté dans le manger.

Les trompeurs, les menteurs &

toutes ſortes de perſonnes de qui la vie eſt dereglée, ſont enyvrez de la proſperité qui leur rit en toutes choſes; mais, cette yvreſſe eſt la juſte récompenſe de leurs méchantes actions.

On ne meurt pas pour n'avoir le ventre qu'à moitié rempli.

C'eſt poſſeder un treſor que de poſſeder un art.

Liſez les Poëſies, c'eſt une marque de bonnes inclinations.

Le moïen le plus ſûr pour vivre en repos, eſt de tenir la bride à ſes paſſions.

L'ami le plus fidéle eſt celui qui nous met dans le bon chemin.

L'eſprit ſe connoît dans la converſation.

Le bon ami ſe connoît à la fermeté qu'il a de tenir ſa parole.

La meilleure femme eſt celle qui aime ſon mari & qui fait beaucoup d'enfans.

Augmentez vos enfans & vôtre famille; vous ne ſavez pas que c'eſt à leur conſideration que vous trouvez de quoi ſubſiſter.

Le meilleur remede dans les afflictions eſt de ſe remettre à la volonté de Dieu.

L'eſprit de l'homme ſe connoit à ſes paroles ; & ſa naiſſance à ſes actions.

Il ne ſert de rien de dire la verité où elle ne fait pas d'effet.

Le moïen d'être toûjours joïeux & content, eſt d'avoir beaucoup d'amis.

Gardez-vous de l'amitié de l'inſenſé. Quoi qu'il aît intention de vous rendre ſervice ; neanmoins, il ne laiſſera pas de vous cauſer du tort.

L'avare ne tire pas plus d'avantage de ſon argent que s'il avoit des pierres dans ſes coffres.

Toute la felicité des Rois conſiſte à bien rendre la juſtice.

On dit : Le ſiecle eſt corrompu. Cette façon de parler n'eſt pas juſte. Ce n'eſt pas le ſiecle, ce ſont les hommes du ſiecle qui ſont corrompus.

C'eſt trop de commettre une ſeule faute, & ce n'eſt pas aſſez de faire toûjours ſon devoir.

Qui eſt dans la neceſſité, reſſemble à un inſenſé qui n'a pas d'autre route à ſuivre que celle de ſon malheureux ſort.

Le ſouvenir d'avoir été jeune ne produit que du regret.

L'yvrognerie est la porte par où l'on se fait entrée aux choses deffenduës.

Rien ne console plus que la vüë d'un ami sincere.

La tranquillité & le repos font toute la satisfaction de la vie.

Nous nous affligeons lorsque nous n'avons pas de richesses, & nous nous embarrassons dans leur amour lorsque nous en avons.

La science est au dessus de tout ce qu'on peut s'imaginer de plus élevé.

On a de la peine dans l'occupation; d'un autre côté, l'oisiveté est pernicieuse.

La naissance est l'avantcoureur de la mort.

Le bon choix d'un ami est la marque du bon esprit de celui qui l'a fait.

L'amitié se renouvelle avec les amis chaque fois qu'on les voit.

La comprehension de Dieu consiste dans la difficulté de le comprendre.

Il faut plûtôt s'attacher à embellir l'ame que le corps.

La mauvaise conduite doit se considerer comme un précipice d'où il est difficile de se tirer.

Aïez

Aiez le cœur pur & net devant Dieu. Soïez généralement civil envers tout le monde. Maîtrifez vos paffions, foïez foumis à vos fuperieurs, & fupportez leurs defauts. Prenez confeil des fages. Soïez doux envers vos ennemis, refpectueux envers les Savans; & dans le filence devant les ignorans.

Par la mauvaife conduite des hommes il eft aifé de juger de ce qu'ils cachent le plus.

Les nouvelles affaires font toûjours les plus facheufes.

Les plaintes font les armes des foibles.

Ou n'a pas de facheux accidens à craindre avec la patience; mais, on n'a rien d'avantageux à efperer avec l'impatience.

Les difcours inutiles deshonorent la fageffe.

La mort eft une coupe que tous les hommes doivent boire, & le tombeau eft une porte par où ils doivent tous paffer.

Ce qui précede la mort eft plus facheux que la mort même; mais, la mort eft plus tolerable que ce qui la fuit.

Les affaires vont mal, lorſque les richeſſes ſont poſſedées par des perſonnes qui n'en ſavent pas faire un bon uſage, que les armes ſont entre les mains de ceux qui ne peuvent pas s'en ſervir, & que ceux qui ont la ſageſſe en partage ne ſavent pas en profiter.

L'avarice eſt le châtiment du riche.

Un riche qui eſt avare, eſt plus pauvre qu'un pauvre qui eſt liberal.

Trois choſes retombent ſur celui qui les pratique : l'injuſtice, le manquement de foi & la tromperie.

Une des loix de l'amitié, eſt de laiſſer les ceremonies à part.

Qui va le droit chemin ne peut jamais s'égarer.

Qui écrit & ne fait pas reflexion ſur ce qu'il écrit, pert la moitié de ſa vie, de même que celui qui lit & qui n'entent pas ce qu'il lit.

Le ſilence épargne & détourne de facheuſes affaires.

Il eſt ſurprenant que les hommes veüillent demeurer dans des Palais magnifiques, ſachant que le tombeau eſt leur veritable demeure.

On ne craint rien des entrepriſes

des mal intentionnez lors qu'on a de bons amis.

L'ignorant ſe cache & ne ſe fait pas connoître en gardant le ſilence.

Soit que vous pardonniez, ſoit que vous châtiez, que vos paroles ne ſoient pas vaines, de crainte qu'on ne vous croïe pas lorſque vous pardonnez, & qu'on ne vous craigne pas lorſque vous menacez.

L'offenſe la plus facheuſe eſt d'être offenſé par un ami.

Ne menacez pas de châtier plus rigoureuſement que le crime ne le merite. Si vous le faites, vous ſerez injuſte; & ſi vous ne le faites pas, vous aurez dit un menſonge.

La méchanceté la plus grande eſt d'abandonner la Religion pour ſuivre la vanité du monde.

Vous ne ſerez pas expoſés à être repris des autres, ſi vous vous reprenez vous-même.

Heureux celui qui a des richeſſes & qui en uſe bien.

N'affectez pas de faire beaucoup de bruit toutes les fois que vous promettez.

On peut dire que la vie eſt longue lors qu'elle eſt exempte de chagrins & d'afflictions.

Lorſque le bien ſe préſente à vous, embraſſez-le ; mais, rejettez le mal d'abord qu'il paroit pour vous ſurprendre.

Qui ſe ſoumet à la volonté de ſon ennemi s'expoſe à un peril inévitable.

La tyrannie des Rois eſt plus tolerable que le ſoulevement des peuples.

Les gémiſſemens des opprimez ne ſont pas inutiles.

La vie d'un tyran n'eſt pas de longue durée.

La longueur du diſcours en fait oublier une bonne partie ; cependant, c'eſt contre l'intention que l'on doit avoir quand on parle.

La memoire eſt préferable à un grand amas de livres.

Soïez doux & complaiſant ; on aura le même égard pour vous.

Il n'eſt pas étonnant que celui qui ſouffre prenne patience ; mais, il y a lieu d'admirer celui qui ſouffre & qui remercie Dieu de ce qu'il ſouffre.

C'eſt poſſeder un tréſor que de joüir d'une ſanté parfaite.

Ne mêlez pas vôtre ſecret avec les choſes que vous expoſez en public, vous vous en trouveriez mal.

Ne cachez aucune circonſtance à celui de qui vous prenez conſeil, le mal qui vous en arriveroit ſeroit par vôtre faute.

La gloire qui s'acquiert par la vertu eſt plus relevée que la gloire qui vient de la nobleſſe.

La bonne naiſſance ſe fait connoître par l'élevation des penſées.

Les ingrats ne profitent jamais des bienfaits qu'ils reçoivent.

Les ignorans prennent facilement les premieres places ; mais, les ſavans qui ſont perſuadez des devoirs de l'honnêteté ne le font pas.

Dans l'eſpace de tems dont vous joüiſſez en ce monde, vous étes en deça de vôtre derniere heure. Avant que cette heure arrive, emploïez les momens que vous avez à vous, à prévenir ce qui doit vous arriver lors qu'ils seront expirez, & n'attendez pas qu'on vous ôte toute eſperance & qu'on vous renvoïe à vos méchantes actions.

C'eſt aſſez à un vieillard de l'infirmité de ſon âge, il ne doit pas s'embarraſſer d'autres chagrins.

Suivant le cours du monde, la vie eſt miſerable ſans richeſſez, & la

ſcience ſans dignité n'eſt qu'un amas de diſcours bien ſuivis, qui ne ſervent à rien.

Ce qui doit donner de la conſolation quand on a reçû quelque ſanglant affront, eſt qu'on n'a pas à vivre une éternité.

Il ne ſe commet point de méchancetez dans une nation que Dieu ne les faſſe ſuivre d'une affliction générale.

Rien n'attire davantage les cœurs que la douceur des paroles.

La vieilleſſe ne doit pas ſe compter pour une partie de la vie.

Ne vous glorifiez pas. Quelle gloire eſt-ce que celle d'être créé de terre pour y retourner ſervir de paſture aux vers ? De vivre aujourd'hui & de mourir demain ?

Redoutez les prieres que ceux que vous affligez addreſſent à Dieu.

Aïez patience. Rien ne ſe fait qu'avec la patience.

Un Monarque ſavant ne ſe repent jamais de l'être.

Prenez garde à ce que vous dites, & en quel tems.

C'eſt une réputation très-méchante que celle qu'on prétent acquerir par une inſenſibilité pour toutes choſes.

Lorſ-

Lorſque vous prenez conſeil, dites la verité, afin que le conſeil qu'on vous donnera ſoit auſſi veritable.

Afin que vous aïez des avis, donnez entrée à tout le monde dans vôtre armée.

L'inimitié la plus grande peut ſe diſſiper par un accommodement, excepté l'inimitié de l'envieux.

Jamais on ne ſe repent de s'être tu.

On ſe fait un tréſor de toutes ſortes de belles perfections dans la compagnie des honnêtes gens.

Ne ſoïez pas rigoureux dans le châtiment. Il eſt rude, quelque leger qu'il ſoit. Ne vous en ſervez pas auſſi trop frequemment, vous pouvez arriver à vôtre but par d'autres voïes que par celle-là.

Le principal point pour acquerir de la reputation conſiſte à bien peſer & à bien regler ſes paroles.

Qui n'a pas de richeſſes n'a pas d'honneur dans le monde, & qui n'a pas d'honneur ſuivant le monde n'a pas de richeſſes.

Combattez vaillamment dans le combat, & ne perdez pas courage, vos ſoldats le perdroient auſſi.

Le veritable emploi des richesses est d'en faire des largesses.

Le monde & le Paradis peuvent être comparez à deux femmes qui n'ont qu'un mari, lequel aime plus l'une que l'autre.

Un amitié contractée avec un insensé jette promptement dans des malheurs.

Il vaut mieux être seul que d'être dans la compagnie des méchans.

Correspondez à l'amitié de vos amis, & aïez pour eux la même considération qu'ils ont pour vous.

Un avare qui garde son argent ressemble à un homme qui a du pain devant lui, & qui ne mange pas.

Servez-vous de vos richesses pour gagner la bien-veillance de tout le monde.

Nous sommes respectez & honorez tous les jours pendant que la mort est plus près de nous que la cousture de nos souliers.

On meurt au milieu des plaisirs & de la débauche sans savoir que l'on meurt.

Les peuples n'abandonnent pas leur Monarque, & ne sortent pas de son obéissance sans effusion de sang.

Le

Le ſage ne peut être pauvre.

Le menſonge ne tire après lui que du des honneur.

Un menſonge qui tent à la paix eſt préferable à une verité qui cauſe une ſedition.

Qui vit dans un entier abandonnement du monde n'eſt traverſé d'aucun chagrin.

Perſonne ne fait paroître davantage ſa beſtiſe que celui qui commence de parler avant que celui qui parle ait achevé.

Il n'y a pas de veritables richeſſes ſans la vertu.

Qui commet une affaire de conſequence à une perſonne qui n'a pas la capacité pour en venir à bout, ſe repent de l'avoir fait, & fait connoître en même tems la legereté de ſon eſprit aux perſonnes de bon ſens.

Un ennemi peut devenir ami par les bien-faits ; mais, plus on flatte les paſſions, plus elles ſe rebellent.

On acquiert la bien-veillance de ſon prochain en lui procurant du bien.

Ce n'eſt pas la conduite du ſage de donner de l'eſperance & de l'ôter en ſuite.

Ceux

Ceux qui feroient des liberalitez n'ont pas de quoi les faire, & ceux qui ont de quoi les faire, ne ſont pas liberaux.

Qui veut lui-même ſe faire connoître pour ſavant, paſſe pour un ignorant devant Dieu & devant les hommes.

Qui veut approfondir les belles ſciences ne doit pas ſe laiſſer gouverner ni maîtriſer par les femmes.

Les richeſſes ſont pour vivre plus commodément; mais on ne vit pas pour amaſſer des richeſſes.

C'eſt affliger les pauvres que de pardonner à ceux qui les foulent par leurs extorſions.

Il faut ſe garder de ceux que l'on ne connoît pas.

Qui ſe laiſſe conduire par ſes deſirs eſt ordinairement pauvre.

On vient à bout de ce que l'on a projetté en cachant ſon ſecret.

Deux ſortes de perſonnes travaillent inutilement, celui qui gagne & qui ne joüit pas de ce qu'il gagne, & celui qui apprent d'un Maître de qui les actions ne ſont pas conformes à ce qu'il fait ni à ce qu'il enſeigne.

Le ſavant de qui les mœurs ſont dere-

reglées, ressemble à un aveugle qui tient un flambeau dont il fait lumiere aux autres; mais, dont il n'est pas éclairé.

On recueille du fruit d'un arbre qu'on a planté; mais, les hommes détruisent ceux qui les ont établi dans le monde.

Il vaut mieux garder son secret soi-même, que de le confier à la garde d'un autre.

Qui vous fait des rapports de la conduite des autres, fait de même aux autres des rapports de vôtre conduite.

Un savant connoît un ignorant parce qu'il a été ignorant; mais, un ignorant ne peut pas juger d'un savant, parce qu'il n'a jamais été savant.

Le même qui vous flatte, vous deteste dans l'ame.

Les Rois ont plus besoin du conseil des sages, que les sages n'ont besoin de la faveur des Rois.

Comment pourroit-on faire fondement sur l'amitié d'un ignorant, puis qu'il est ennemi de lui-même?

Trois choses ne sont pas stables dans la nature: Les richesses sans com-

commerce, la ſcience ſans diſpute, & un Royaume ſans ſeverité.

L'eſperance mal fondée ne ſe pert qu'avec la mort.

C'eſt faire tort aux bons que de pardonner aux méchans.

Plus on fait d'experience, plus on ſe forme l'eſprit.

Le monde periroit ſi tous les hommes étoient ſavans.

La pareſſe & le trop dormir ne détournent pas ſeulement du ſervice de Dieu, ils amenent encore la pauvreté.

Le luxe diſſipe tous les biens qui ſont à ſa diſpoſition.

Il faut faire du bien ſi l'on veut en recevoir.

Il faut chercher un bon voiſin avant que de prendre une maiſon, & un bon camarade avant que d'entreprendre un voïage.

Ne découvrés pas à vôtre ami tout ce que vous avés de ſecret, parce qu'il peut devenir vôtre ennemi. Ne faites pas auſſi à vôtre ennemi tout le mal que vous pourriés lui faire, parce qu'il peut devenir vôtre ami.

Il faut avoir autant de ſoin de ſe blâmer ſoi-même que de blâmer les autres.

La

La colere commence par la folie & finit par le repentir.

Il ne peut arriver que du malheur à celui qui laiſſe gouverner ſa raiſon par ſes paſſions.

Un ſage ennemi eſt plus eſtimable qu'un ami inſenſé.

Il n'y a point de vertu ſemblable à la prudence, point de mortification égale à la fuite du vice, point de bonté pareille à la bonté des mœurs, & point de richeſſes égales au plaiſir d'être content de ce que l'on a.

Qui fait amitié avec les ennemis de ſes amis, cherche à offenſer ſes amis.

Il n'eſt pas neceſſaire de riſquer ſa vie dans les affaires qui peuvent ſe terminer pas argent.

Il vaut mieux être pauvre que d'avoir des richeſſes mal acquiſes.

Il eſt d'une conſequence trop grande de ſuivre le conſeil d'un ennemi: Neanmoins, il eſt permis de l'écouter pour faire le contraire de ce qu'il dit, & le bon ſens demande qu'on le faſſe.

Rien n'eſt pire qu'un ſavant de qui la ſcience eſt inutile.

La colere exceſſive chaſſe d'auprès de vous ceux qui en approchent, &

les careſſes à contretems leur font perdre le reſpect. C'eſt pourquoi, il ne faut pas avoir trop de ſeverité pour ne point s'attirer du mépris, ni trop de bonté, pour n'être pas inſulté.

Deux ſortes de perſonnes ne ſe contentent jamais; ceux qui cherchent la ſcience & ceux qui amaſſent des richeſſes.

Frappés la tête du ſerpent de la main de vôtre ennemi, de deux bons effets que cela peut produire, un ne peut pas manquer de vous arriver. Si l'ennemi eſt le vainqueur, le ſerpent ſera tué, & ſi le ſerpent à l'avantage, vôtre ennemi ne ſera plus au monde.

N'annoncez pas vous-même une méchante nouvelle à celui qui peut en être troublé, laiſſés-là annoncer par un autre.

Qui n'a pas d'éducation reſſemble à un corps ſans ame.

N'accuſés perſonne de rebellion auprès du Prince, que vous ne ſoïez ſûr que le Prince vous écoutera, autrement vous vous perdrés vous-même.

Le ſage privé des choſes les plus neceſſaires, eſt préferable à l'ignorant à qui rien ne manque. Le

Le ſtupide, ou l'ignorant eſt rempli de lui-même.

Qui parle trop eſt ſujet à mentir ou à dire des choſes inutiles.

Le trop de précipitation eſt ſuivi du repentir, & les bons ſuccés ne viennent qu'après la patience.

C'eſt être riche, que d'être content de peu de choſes.

Ecoute pour apprendre, & garde le ſilence pour ta propre conſervation.

Les hommes ſont partagés en deux claſſes: Les uns trouvent ce qu'ils cherchent & ne ſont pas contens, les autres cherchent & ne trouvent pas.

Qui donne conſeil à un homme rempli de lui-même, a lui-même beſoin de conſeil.

Chacun croit avoir de l'eſprit au ſouverain degré, & chaque pere s'imagine que ſon fils ſurpaſſe tous les autres en beauté.

Des Sujets bien gouvernés valent mieux que de grandes armées.

C'eſt ſe rendre coupable de ſe juſtifier lors qu'on n'eſt pas accuſé.

Les Rois ne veulent pas d'égaux, les envieux n'ont pas de repos, & les menteurs n'ont pas de retenuë.

Gar-

Gardez-vous des Grands, quand vous vous ſerez mocqué d'eux, d'un fou quand vous l'aurés raillé, d'un ſage quand vous l'aurez offenſé, & d'un méchant quand vous aurez fait amitié avec lui.

Tout le monde ne ſuffit pas à un avare; mais, le ſobre ne veut que du pain pour ſe raſſaſier.

Le Demon n'a pas de pouvoir ſur les bons, ni le Prince ſur les pauvres.

Trois ſortes de perſonnes ne tirent rien de bon de trois autres; le noble du roturier, le bon du méchant, ni le ſage de l'ignorant.

Les affaires qui ſe font peu à peu s'achevent promptement.

L'homme ſe connoit par ſa langue, de même qu'une méchante noix par ſa legereté.

Qui diſpute avec un plus ſavant que lui pour paroître ſavant, paſſe à la fin pour un ignorant.

On doit poſſeder la ſcience d'une maniere qu'on puiſſe la faire paroître quand on veut.

Il eſt de la bonne prudence de bien conſiderer la fin de toutes choſes.

Le ſervice des Rois a deux faces, l'eſperance d'avoir du pain & la

crain-

crainte de perdre la vie : mais, il n'eſt pas de la prudence du ſage de ſe jetter dans une ſemblable crainte pour une telle eſperance.

Trois choſes ne ſe connoiſſent qu'en trois occaſions. On ne connoît la valeur qu'à la guerre, le ſage que dans ſa colere, & l'ami que dans la neceſſité.

Si quelqu'un a pris la parole avant vous, ne l'interrompez pas, quoi que vous ſachiez la choſe mieux que lui.

Ne publiez pas les vices de vôtre prochain, parce que vous le diffamez & que vous diminuez vôtre bonne reputation.

On ne peut mettre qu'au nombre des beſtes celui qui ne ſait pas diſtinguer le bien d'avec le mal.

Qui apprent la ſcience & ne pratique pas ce qu'elle enſeigne, reſſemble à celui qui laboure & qui ne ſeme pas.

On peut connoître en un jour ce qu'un homme a d'acquis ; mais, ne vous fiez pas à lui en ce qui regarde ſon interieur ; parce que la méchanceté de ſon ame ne peut ſe connoître en pluſieurs années.

Le foible qui entreprent de se battre contre un plus fort que lui, aide lui-même son ennemi à le faire perir.

Qui n'écoute pas les conseils cherche à être repris.

On augemente la science par l'experience, & l'on augmente le mensonge en croïant trop facilement.

Le sage qui se tait dit plus que l'insensé qui parle.

La sagesse ne paroît que par l'opposition de la folie & de la stupidité.

Nous sommes esclaves du secret publié; mais, le secret est nôtre esclave tant que nous le tenons caché.

Appliquez-vous à la recherche de la science, depuis le berceau jusques à la mort.

Le sage qui se trouve parmi les ignorans ne doit s'attendre à aucun honneur.

Rien n'est plus difficile que de se connoître soi-même.

Il ne faut pas s'étonner que quelquefois l'ignorant par son babil l'emporte sur le savant. L'émeril use les pierres prétieuses.

Il est de l'entendement offusqué par la concupiscence comme d'un mari gouverné par sa femme.

Le

Le ſage ne doit pas facilement excuſer les legeretés du menu peuple ; parce qu'il en arrive du mal à l'un & à l'autre. L'autorité du ſage en diminuë, & le menu peuple ſe confirme dans le deſordre.

Qui loüe les mauvaiſes actions eſt ſujet à les commettre.

L'attache pour le monde & pour les richeſſes eſt la ſource de tous les maux.

Le Ciel a accordé de quoi vivre à tout le monde ; mais, à condition de travailler pour l'avoir.

La honte empeſche qu'on n'obtienne ce que l'on ſouhaite.

On oublie le nom de celui de qui l'on n'a pas mangé le pain pendant qu'il vivoit.

Dans une méchante année il ne faut pas demander au pauvre en quel état ſont ſes affaires, à moins qu'on ne veuille le ſoulager.

La meilleure conduite dans les grandes aſſemblées eſt de ne rien dire contre le ſentiment de perſonne.

Les bons ſont joïeux dans leur pauvreté ; & les méchans ſont triſtes au milieu de l'abondance.

Un homme ſans eſprit ſe connoît à

ſix ſortes de marques; en ce qu'il ſe fache ſans ſujet, en ce qu'il dit des paroles qui ne ſervent de rien, en ce qu'il ſe fie à toutes ſortes de perſonnes, en ce qu'il change lors qu'il n'a pas lieu de changer, en ce qu'il s'embarraſſe de ce qui ne le regarde pas, & en ce qu'il ne ſauroit faire le diſcernement d'un ami d'avec un ennemi.

L'Ecolier qui apprent malgré lui, reſſemble à un amant qui n'a pas d'argent; le voïageur qui manque de bon ſens, à un oiſeau ſans aiſles; un ſavant qui ne pratique pas ce qu'il ſait, à un arbre ſans fruit, & un Derviche ſans ſcience, à une maiſon ſans porte.

Il n'eſt pas du bon ſens de prendre un remede douteux, ni de voïager ſans caravane par un chemin qu'on ne connoît pas.

Les richeſſes les plus completes conſiſtent à ſe contenter de ce que l'on a, & le plus facheux de la pauvreté eſt de ne la pas ſupporter avec patience.

On attent inutilement cinq choſes de cinq perſonnes differentes: Un préſent du pauvre, du ſervice du negligent, du ſecours de l'ennemi, du con-

conſeil de l'envieux, & un veritable amour d'une femme.

On ſe pert par deux ſortes de moïens; par les richeſſes exceſſives, & par la grande demangeaiſon de parler.

Ne vous preſſez pas de vous informer de ce que vous pouvez ſavoir un jour par vous-même; parce que cela feroit préjudice à la bonne opinion que l'on a de vous.

On n'eſt pas homme tant qu'on ſe laiſſe dominer par la colere.

Meſurez vos paroles à la capacité de ceux à qui vous parlez.

On eſt riche lors qu'on eſt content de ce que Dieu donne.

Un peu de beauté eſt préferable à beaucoup de richeſſes.

Qui frequente les méchans ne laiſſe pas que de faire tort à ſa reputation, quoi que leur compagnie ne l'ait pas encore corrompu. Il en eſt de même que de celui qui frequente les cabarets, on ne dit pas qu'il y prie Dieu; mais, qu'il y boit du vin.

La moderation doit être conſiderée comme un arbre dont la racine eſt d'être content & le fruit d'être en repos.

Le pauvre de qui la fin eſt heureuſe eſt préferable au Roi de qui la fin eſt malheureuſe.

Il n'eſt pas du ſage de reprendre une faute & d'y tomber lui-même.

Le Ciel donne de la pluïe à la terre ; mais, la terre ne renvoïe au Ciel que de la pouſſiere : C'eſt qu'on ne tire d'un vaſe que ce qu'il contient.

Le plaiſir du monde eſt d'avoir le neceſſaire & non pas le ſuperflu.

Le trop grand commerce avec le monde jette dans le mal.

L'amitié s'augmente en viſitant les amis ; mais, en les viſitant peu ſouvent.

Il appartient de donner conſeil aux Rois, à ceux ſeulement qui ne craignent pas de perdre la vie, & qui n'attendent rien d'eux.

Perſonne ne ſe fait plus de tort à lui-même que celui qui fait des ſoumiſſions à qui n'a pas de conſideration pour lui, & qui entretient une amitié dont il ne tire aucun avantage.

Ne laiſſez point paſſer devant vous ceux qui ne connoiſſent pas vôtre merite.

Qui ne ſouffre pas quelque temps avec patience la peine qu'il y a d'appren-

prendre, demeure long-tems dans l'obſcurité de l'ignorance.

L'homme eſt la plus noble des créatures & le chien la plus mépriſable. Cependant, il faut tomber d'accord qu'un chien reconnoiſſant eſt plus eſtimable qu'un ingrat.

Les nobles qui ſe rendent d'un facile accés en tirent deux avantages; l'un, en ce que cela releve leur nobleſſe, & l'autre, en ce qu'ils en ſont conſiderez davantage.

Qui obéït à ſes paſſions n'eſt capable de rien, & c'eſt auſſi pour cela qu'il n'eſt pas propre à commander.

La perfection conſiſte en trois choſes: à obſerver ſa Religion, à être patient dans les diſgraces, & à ſe conduire avec ſageſſe.

Puiſque le monde n'eſt qu'un paſſage, nous devons au moins nous étudier à faire en ſorte qu'on y diſe du bien de nous.

La douceur du chameau eſt ſi grande, qu'un enfant peut le conduire cent lieües loin par le licou. Neanmoins, ſi l'enfant le conduit par un chemin dangereux, il reſiſte & ne lui obéït plus. Cela fait voir qu'il faut rejetter la douceur lorſque la ſeverité eſt neceſſaire.

Un Prince qui n'a pas la juſtice, reſſemble à une riviere ſans eau.

De même que les viandes ſont inutiles au malade; de même auſſi tous les avertiſſemens, tous les conſeils & toutes les Prédications ne ſervent de rien à celui qui eſt aveuglé de l'amour du monde.

Trois ſortes de perſonnes font connoître en trois differentes rencontres ce qu'ils ſont & ce qu'ils ſavent faire. Les gens de cœur dans le combat, les gens de bonne foi en rendant le dépôt qu'on leur a confié, & les amis dans le tems du malheur & de la mauvaiſe fortune.

Il eſt du menſonge comme d'une plaïe qui laiſſe une cicatrice après elle. On ne croit plus le menteur, même quand il dit la verité, & cela arriva aux freres de Joſeph.

Un ſavant qui ne pratique pas ce qu'il ſait, reſſemble à un nuage qui ne donne pas de pluïe.

Ce n'eſt pas avoir aſſez d'amis que d'en avoir mille; mais, c'eſt trop d'ennemis que d'en avoir un ſeul.

La ſcience chaſſe l'ignorance; mais, elle ne chaſſe pas un eſprit mal tourné.

Plus

Plus un ennemi paroît ſoumis, flateur & complaiſant, & plus un bon politique doit ſe méfier de lui.

Deux choſes ſont embaraſſantes; ſe taire quand il faut parler, & parler quand il faut ſe taire.

Un ſeul homme au plus, peut tuer cent autres hommes de ſon ſabre; mais, il peut par ſa prudence détruire une armée entiere.

Le riche qui n'eſt pas liberal reſſemble à un arbre ſans fruit.

Pourvû que vous ne vous laſſiez pas de chercher, vous trouverez ce que vous cherchez.

Vous ne pouvez pas garder vôtre ſecret; quelle raiſon avez-vous de vous plaindre qu'un autre à qui vous l'avez declaré le publie?

Le pauvre qui n'a pas de patience, reſſemble à une lampe ſans huile.

Quoique la patience ſoit amere, neanmoins le fruit en eſt doux.

Celui à qui dans l'intention ſeulement de faire paroître ſon éloquence & ſon bel eſprit, il échape de dire plus qu'il n'eſt capable de faire, n'eſt pas long-tems à ſe repentir de ſon imprudence.

Il eſt de l'adminiſtration des affai-

res des Rois comme des voïages sur mer; on y gagne, on y pert; on y amasse des trésors, on y pert la vie.

Une femme sans pudeur ressemble à des viandes qui ne sont pas assaisonnées.

Le pauvre volontairement pauvre ne possede rien & rien ne le possede.

Le frere qui cherche ses commoditez au préjudice d'un frere, n'est ni frere ni parent.

Un seul jour d'un savant vaut mieux que toute la vie d'un ignorant.

Il est moins facheux de mourir dans le besoin que de déclarer sa pauvreté.

Il est plus souhaitable de mourir glorieusement que de vivre miserablement.

Le méchant doit être reputé pour mort lors même qu'il est vivant; mais, l'honnête homme vit même parmi les morts.

Un Roi cruel ne doit pas esperer que son regne soit de longue durée, un orgueilleux qu'on le loüe, un méchant d'avoir beaucoup d'amis, un avare de passer pour humain & pour un honnête homme, & un interessé d'être estimé juste & équitable.

Jamais il ne faut découvrir son aver-

averſion ni à ſes envieux ni à ſes ennemis.

L'amitié des grands, le tems chaud en hiver, les douces paroles des Dames & la joïe des ennemis ſont quatre choſes auſquelles il ne faut pas ſe fier.

Jamais on ne doit rien entreprendre qu'après l'avoir bien examiné.

Le cœur d'une perſonne qui ne dépent de perſonne, doit être le tombeau d'un ſecret quand on le lui a confié.

Il ne faut ni s'entretenir ni avoir aucun commerce avec les fous; parce que rien ne leur fait honte.

Qui poſſede un art peut dire qu'il eſt grand Seigneur.

L'envie eſt autant inſeparable de l'envie, que le feu & la fumée ſont inſeparables.

Si un conſeil ne réuſſit pas une fois, il réuſſit en un autre tems.

Le païs où l'on n'a pas d'amis, eſt un méchant païs.

L'envie eſt un feu qui prent flamme d'abord, & qui brûle également le vert & le ſec. C'eſt un torrent qui emporte chaumieres & Palais.

Grands & petits ſont chaſſez de chez eux pour une faute qu'un ſeul

homme aura commiſe en toute une nation.

Les honneurs, les charges & les dignitez ne recompenſent pas de la peine qu'on ſe donne pour y arriver.

Souvent un eſclave merite plus d'eſtime qu'un noble.

En de certains tems un livre tient lieu d'une agreable compagnie.

Souvent la vie ſolitaire eſt une vie de gens qui ne peuvent & qui ne veulent rien faire.

Le jour auquel on ne fait pas quelque bonne action, ne doit pas être mis au nombre des jours de la vie, non plus que le jour auquel on n'apprent pas quelque choſe.

La mediocrité eſt la regle de toutes les affaires & de toutes les entrepriſes.

Il eſt impoſſible quand on n'a pas de complaiſance qu'il ne naiſſe du trouble, même entre les parens & les alliez.

Un grand Monarque doit avoir la bonne reputation pour objet; parce que de toutes les grandeurs & de tout le fracas du monde, c'eſt la ſeule choſe qui reſte après lui.

Ne differez pas à demain ce que vous avez à faire aujourd'hui.

La marque d'une grande ame, eſt d'avoir pitié de ſon ennemi lors qu'il eſt dans la miſere.

La liberalité eſt ſi agreable à Dieu, que c'eſt par elle qu'il ſe laiſſe appaiſer & qu'il fait miſericorde.

Peu de richeſſes bien menagées durent long-tems; mais, de grands tréſors ne ſont pas de durée lors qu'on les prodigue.

Il ne faut pas ſe détacher d'un vieil ami pour ſe donner au premier venu, parce que jamais on ne ſe trouve bien de ce changement.

Qui fait du bien ne pert pas ſa récompenſe. Jamais un bien-fait ne perit ni devant Dieu ni devant les hommes.

Qui ſe porte bien, & qui a du pain & un lieu de retraite, ne ſe met au ſervice de perſonne ni ne voïage.

Si vous avez du reſpect pour les braves & pour les perſonnes de courage, ils ſont tout à vous: mais, ſi vous avez le même égard pour les laches, ils vous haïſſent & en deviennent plus inſolens.

L'avidité mene à l'infini, le plus ſûr eſt de ſe fixer. Ceux qui ne ſe fixent pas, ne ſont jamais riches.

Un peu de bonne amitié bien placée, vaut mieux qu'une grande amitié contractée avec legereté.

On ne peut se démêler des grands embarras qu'en deux manieres, ou par une fermeté constante, ou par la fuite.

Un Monarque qui s'abandonne entierement aux divertissemens, rent sa vie la premiere vie du monde en fait de plaisirs; mais, pour s'acquitter de son devoir, il doit être dans son Roïaume comme la rose au milieu d'un jardin où elle couche sur les épines.

Il ne faut pas mépriser les hommes à les voir rampans & mal vêtus. La mouche à miel est un insecte désagreable à la vûë; cependant sa ruche ne laisse pas que de donner une grande abondance de miel.

Les grands honneurs élevent un homme bien né; mais, ils abbaissent un mal habile homme.

Les peuples joüissent du repos lors qu'ils sont gouvernez par des Princes qui ne mettent pas la tête sur le chevet pour en prendre. Le Monarque qui ne s'en donne pas, le fait naître.

Il faut conferer son sentiment avec

le

le ſentiment d'un ſecond ; parce que deux trouvent plûtôt la verité qu'un ſeul.

On ne doit pas ſe réjoüir de la mort d'un ennemi. Nôtre vie ne ſera pas éternelle.

Il faut agir pour ne pas tomber dans la pareſſe ; il faut auſſi rapporter à Dieu tout ce que l'on acquiert par le travail, autrement on eſt dans une oiſiveté continuelle & condamnable.

Les fautes de la langue cauſent plus de mal qu'un faux pas. La teſte paie les fautes de la langue ; mais, on ne chope plus en marchant moins vîte.

Le meilleur des hommes eſt celui qui fait du bien aux hommes.

La difficulté eſt grande de rendre ſavant celui qui ne ſait rien ; parce que ſon ignorance lui fait croire qu'il en ſait plus que celui qui entreprent de l'inſtruire.

La plûpart de vos amis s'approchent de vous pour avoir part à vôtre table, & d'abord que vos biens diminuent, ils vous abandonnent.

C'eſt aſſez d'un habit, d'une maiſon & de la nourriture d'un jour. Si l'on meurt à midi, on a la moitié de ſa nourriture de ſuperflu.

L'a-

L'avare eſt un objet de malediction, tant à l'égard du monde qu'à l'égard de la Religion, & l'ennemi de tous les pauvres.

Il vaut mieux que vous faſſiez le bien & qu'on parle mal de vous, que ſi vous étiez méchant & qu'on en dìt du bien.

Patientez contre les entrepriſes de vos envieux, vôtre moderation les jettera dans le deſeſpoir, & vous arriverez au tems que vous les verrez tous perir.

Les amis intereſſez reſſemblent aux chiens des places publiques, qui aiment mieux les os que ceux qui les leur jettent.

Quand vous ſerez dans la proſperité, aïez ſoin de vous y bien maintenir; parce que vous pourriez vous en priver vous-même par vôtre faute.

Il ne s'agit pas de la naiſſance ni de la valeur pour arriver aux grandes charges, mais de la vivacité & de la force de l'eſprit. Il n'y a rien à quoi on ne puiſſe aſpirer quand on a de l'eſprit.

L'avantage auquel un honnête homme doit aſpirer à la Cour, eſt d'arriver, s'il le peut, à une dignité plus re-

relevée que celle qu'il possede, afin d'être en état de faire du bien à ses amis, & d'empêcher par l'autorité dont il est revêtu, que ses ennemis ne puissent lui nuire.

Pour bien vivre, il faut mourir aux affections des sens & de tout ce qui en dépent.

Mille années de délices ne meritent pas qu'on hazarde sa vie un seul moment pour en joüir.

La passion de vivre à son aise & sans rien hazarder, est l'avantcoureur d'une vie méprisable & ignominieuse.

On propose de se bien gouverner lors qu'on est malade, & l'on n'est pas plûtôt en santé qu'on retombe en de nouvelles débauches. On met son esperance en Dieu dans ses craintes, & on l'offense d'abord qu'on est en santé. Cela montre bien qu'il n'y a point d'actions pures & sinceres.

En quelque entreprise que ce soit, il ne faut pas moins savoir comment on en sortira, que l'endroit par où on doit la commencer.

Vous ne recevez rien qu'à proportion de ce que vous donnez.

Qui veut s'avancer à la Cour, doit obser-

observer cinq choses. La premiere est de corriger le penchant qu'il peut avoir aux emportemens par la douceur & par la complaisance ; la seconde, de ne pas se laisser seduire par le Demon de l'orgueil ; la troisiéme, de ne pas se laisser vaincre par l'interêt ; la quatriéme, d'être sincere & droit dans l'administration des affaires dont il sera chargé ; & la cinquiéme, de ne pas s'ébranler pour tous les contre-tems qui lui arriveront.

Le service des Rois est une mer vaste où navigent des Marchands ; les uns y font naufrage & les autres en rapportent de grandes richesses.

Eloignez-vous de celui qui ne connoît pas de quoi il est capable, qui s'obstine dans les entreprises qui sont au dessus de ses forces, & qui se laisse conduire par ses passions. Il aura de la satisfaction pour un jour & plusieurs années à se repentir.

Les affaires sont conduites par les sages tant qu'elles vont bien ; mais, les méchans s'en chargent d'abord que les sages les abandonnent.

Craignez celui qui vous craint.

Il ne faut rien faire sans dessein.

La prudence fait la moitié de la vie.

Il faut s'abbaiſſer en demandant, afin d'être élevé en obtenant ſa demande.

La familiarité des Grands eſt perilleuſe, c'eſt un feu auquel on ſe brûle.

Gardez-vous de la familiarité des Rois avec le même ſoin que le bois ſec doit s'éloigner du feu.

Une méchante femme dans la maiſon d'un homme de bien eſt un enfer pour lui dans ce monde.

Le commencement de la joïe ſuit immediatement après la patience.

Qui ne combat point craint le danger & n'arrive jamais à la gloire.

On acquiert des richeſſes avec la patience, & l'on eſt à couvert des dangers par le ſilence.

Il eſt de l'interêt des Rois de cultiver & de favoriſer les perſonnes de merite, parce qu'ils en reçoivent des ſervices proportionnez aux bien-faits par leſquels ils ont ſoin de les ménager.

On ne peut pas dire de l'avare, tout attaché qu'il eſt à ſes richeſſes, qu'il en ſoit le poſſeſſeur.

La penſée au mal tire ſon origine de l'oiſiveté.

Fai-

Faites parade de vôtre propre vertu, & ne vous fondez pas ſur l'antiquité de vôtre origine. Ne produiſez pas un vivant par un mort, & ne donnez pas un mort pour un vivant.

Ne dites point de mal des morts, afin que le bien que vous aurez fait demeure dans la memoire des hommes.

Le bon emploi des richeſſes vaut mieux que la recherche qu'on en fait.

Les Rois & les ſujets ſont également malheureux, où les perſonnes de merite ſon mépriſées, & où les ignorans occupent les premieres charges.

Les richeſſes qui ne ſont pas emploïées à ſuſtenter la vie, ne ſont utiles à rien.

Afin de n'être pas inſulté par les méchans, il faut avoir de la complaiſance pour eux.

Le mal eſt plus grand de rendre le mal qu'on a reçû que de commencer à faire le mal.

On n'obtient pas tout ce que l'on ſouhaite.

Reſpondez à ceux qui vous font des demandes d'une maniere qu'ils ne puiſſent pas ſe facher.

Le

Le moïen de punir les envieux, eſt de les combler de bien-faits.

Vos freres & vos amis ſont ceux qui vous aſſiſtent dans la neceſſité.

La prudence ſouffre entre l'impoſſibilité & l'irreſolution.

C'eſt rendre graces à Dieu des richeſſes qu'il donne que d'en faire des largeſſes.

Ne faites amitié avec perſonne qui ne ſoit exempt de colere.

Quand vous parlez, faites en ſorte que vos paroles n'aïent pas beſoin d'explication.

L'acquiſition la plus précieuſe, eſt celle d'un ami fidelle.

Il ne faut pas ſe fier aux apparences, le tambour avec tout le bruit qu'il fait, n'eſt rempli de rien.

N'aïez pas une méchante conſcience; mais, aïez de la méfiance, afin que vous ſoïez ſûr de n'être ni ſurpris ni trompé.

Soit que l'on faſſe le mal ou que l'on faſſe le bien, rien ne demeure impuni, ou ſans récompenſe.

Le bon ſuccés dans les affaires, même dans les occaſions les plus perilleuſes, ne dépent ni de la force, ni du ſecours que l'on reçoit d'ailleurs; mais,

mais, de la prudence & de la bonne conduite.

La ſageſſe eſt préferable à la force, parce qu'elle execute des choſes dont la force ne peut venir à bout.

Le ſage par ſes paroles fait des choſes que cent armées jointes enſemble ne peuvent pas executer.

Heureux celui qui corrige ſes defauts ſur les defauts des autres.

Les graces ne ſont pas la récompenſe des baſſeſſes qu'il faut faire pour les obtenir.

Il ne faut point parler qu'auparavant on n'ait penſé à ce qu'on veut dire, ni rien faire ſans raiſon.

Ceux qui croïent trouver leur avantage dans les troubles & dans les ſeditions, ne manquent pas de les exciter.

Les meilleurs amis de ce ſiecle ſont les eſpions de nos defauts.

Jamais on n'aura d'amis ſi l'on en veut avoir ſans defaut.

Quand un Miniſtre avec le pouvoir abſolu en main, eſt également arbitre des affaires ſecretes & des affaires generales de l'Eſtat, c'eſt un grand miracle s'il n'aſpire pas à la puiſſance ſouveraine, & s'il ne fait point perir celui qui lui fait obſtacle.

Le repos de l'ame consiste à ne rien esperer.

Il ne faut pas craindre du côté dont on se garde ; mais, du côté dont on s'imagine qu'on est en sureté.

Le savant indiscret est à charge à tout le monde.

Une méchante constitution ne peut se changer en une parfaite santé ; jamais aussi des mœurs corrompuës ne peuvent se changer en des mœurs loüables & irreprochables.

On est consideré & respecté en tout lieu quand on a de la vertu ; mais, l'ignorant est étranger en son propre Païs.

Qui met son application à acquerir les sciences se met en état de posseder toutes sortes de biens.

Donnés une bonne éducation à vos enfans, vous leur ferez plaisir.

Qui ne réussit pas dans l'execution des ordres qu'on lui a donnez, parce qu'on l'en a crû capable, merite d'étre excusé ; car, il est à croire qu'il n'a rien oublié de ses soins pour en venir à bout.

Avoir de l'honnêteté & de la consideration pour les méchans & pour de mal-honnêtes gens, c'est cultiver une épine

épine & nourrir un ſerpent dans ſon ſein.

Faites du bien au méchant, vous le ferez devenir homme de bien.

Les veritables richeſſes conſiſtent dans la vertu & non pas dans la poſſeſſion des grands biens, & la ſageſſe ſe trouve dans l'entendement & non pas dans les années.

Un ſerviteur enclin à mal faire, ne ſort jamais du monde qu'il n'ait païé ſon maître d'ingratitude.

Les Rois ne ſont Rois que parce qu'ils ont des hommes, & les hommes ne peuvent vivre heureux ſans Roi.

Vous qui étes dans les charges & dans les dignitez, pourquoi vous déchargez-vous ſur un autre d'un ſoin qui vous regarde ? Pourquoi remettez-vous ſur d'autres la faute que vous faites vous-même ?

Chaque action demande un génie particulier.

Les richeſſes augmentent à meſure qu'on les diſtribuë aux pauvres.

La trop grande réputation eſt ſouvent un embarras.

On n'eſt pas mépriſable pour étre pauvre. Le Lion à la chaîne, n'en eſt pas moins vaillant.

Un

Un ſeul homme ne peut pas reſiſter à pluſieurs autres hommes. Un moucheron renverſe un Elephant avec ſa groſſeur épouvantable & avec toute ſa force, & pluſieurs fourmis enſemble mettent un Lion dans un grand embarras, lors qu'elles ſe jettent ſur ſa peau.

Les bonnes actions rendent la vie heureuſe.

Qui donne conſeil n'a que ſon conſeil à donner, c'eſt à celui qui le reçoit de l'executer.

Les richeſſes & les enfans ne cauſent que du malheur.

Un Souverain doit être réduit à de grandes extremitez avant que de deſtruire l'ouvrage de ſes mains en privant un Miniſtre de ſes bonnes graces.

Un jeune homme qui a la ſageſſe d'un vieillard, eſt conſideré comme un vieillard parmi les ſages.

Un Prince juſte eſt l'image & l'ombre de Dieu ſur la terre.

Le ſervice des Grands reſſemble à la mer. Plus on y eſt engagé, & plus on y court de riſque.

La verité eſt amere & dure à entendre.

On ne peut arriver à la poſſeſſion de tout que par un abandonnement entier de toutes choſes.

La vertu ne commence pas plûtôt d'éclater que le vice l'inſulte avec inſolence.

L'homme n'a pas un plus grand ennemi que ſon ventre.

La vie de ce monde eſt un jeu d'enfans.

On ne peut pas dire qu'on ait penſé meurement à ce que l'on fait, lorſque la fin ne correſpont pas à ce qu'on s'étoit propoſé.

L'ami de qui on doit faire le moins d'eſtat, eſt celui pour qui il faut avoir des égards.

Afin que ce que vous ſouhaitez vous ſoit avantageux, ne ſouhaitez rien au delà de ce qui vous eſt convenable.

C'eſt une eſpece de bien-ſéance parmi les perſonnes de débauche de dire le mot pour rire; mais, la même liberté n'eſt pas bien-ſéante à ceux qui font profeſſion d'être ſages.

L'avidité eſt une maladie bien dangereuſe, elle attaque l'ame & le cœur & elle eſt ſi pernicieuſe, que chacun s'éloigne de ceux qui en ſont attaquez.

Les plus méchans des hommes sont ceux qui ne veulent point pardonner.

Comme on le prétent, on ne peut pas éviter le destin. Mais, il est bon de ne rien faire qu'avec précaution.

C'est faire un second présent que de le faire avec un visage ouvert.

La noblesse n'est point parfaite qu'elle ne soit soustenuë par les bonnes actions.

La médisance & la calomnie ne quittent jamais prise, qu'elles n'aïent aneanti l'innocent qu'elles ont une fois attaqué.

A la fin de vôtre vie, mettez ordre aux choses que vous avez negligées au commencement.

On doit faire plus de fondement sur la promesse des honnêtes gens que sur les dettes des méchans païeurs.

C'est un crime & une rebellion à un Ministre de porter un Roi à ne pas tenir sa parole.

La justice cause plus de bien que les grandes armées, & deffent plus surement que les citadelles les mieux fortifiées.

Les amis interessez ressemblent à de méchans chiens, qui n'ont pas

d'autre inclination que d'être toûjours autour d'une table.

Ne frequentez pas ceux qui ne connoissent pas ce que vous valez.

Le respect est le lien de l'amitié.

Considerez vôtre état & laissez les jeux & les mots pour rire aux jeunes gens.

La colere veut être appaisée par des addoucissemens plûtôt que par des voïes d'aigreur. Pour éteindre un incendie, il vaut mieux y jetter de l'eau que du feu. Le feu ne serviroit qu'à l'augmenter.

Cinq choses sont les plus inutiles du monde: Un flambeau en plein midi, un beau visage devant un aveugle, une pluïe abondante dans un desert & sur une campagne sterile, un bon festin devant des gens rassasiez, & la verité avec la science proposée à un ignorant.

Les sages n'ont que leur conseil à donner. Ils ne sont pas garants de l'execution, elle dépent de ceux qui les consultent s'ils ont du bon sens.

On se rent venerable & respectable en s'abstenant des détours & des tromperies.

Quatre choses réjouïssent particulie-

tierement la vûë. Une prairie émaillée de fleurs, une eau coulante, un vin pur, & la présence des amis.

Il est de la science & des belles connoissances sans la pratique, comme de la cire qui n'a plus de miel, comme de la parole que l'effet ne suit pas, & comme d'un arbre sans branches qui n'est bon qu'à être jetté au feu.

Ne frequentez pas l'ignorant qui croit être savant.

Qui a la faveur d'un Prince, fait tout le mal qu'il lui plaît, & on lui applaudit.

Ne laissez pas de dire la verité, quoi que vous sachiez qu'elle est odieuse.

Le nombre d'hôtes à table, est la benediction de la maison.

Cinq choses sont inutiles quand elles ne sont pas accompagnées chacune d'une autre chose: La parole sans effet, les richesses sans œconomie, la science sans les bonnes mœurs, l'aumône sans intention & hors de propos, & la vie sans la santé.

Si vous voulez que vôtre ennemi ne sache pas vôtre secret, ne le revelez pas à vôtre ami.

L'avarice, la concupiscence & l'a-

mour de soi-même sont trois choses qui abbregent la vie.

Le noble qui vit sans dignité ne doit pas être censé au nombre des vivans.

Si vous voulez vivre sans inquietude dans les dignitez, faites des actions dignes de vôtre caractere.

Quand des sujets maltraitez par des Officiers subalternes, ne peuvent pas faire de remontrances au Prince, parce que la trop grande autorité du Ministre leur en ôte les moïens; leur sort est semblable à celui d'un homme pressé de la soif, qui s'approche du Nil pour boire & qui y apperçoit un Crocodile, dont la vûë lui ôte la hardiesse de prendre de l'eau.

Le tombeau seul peut étouffer la concupiscence.

Il vaut mieux se laisser mourir de faim que d'arracher le pain des pauvres.

Les viandes sont la nourriture du corps; mais, les bons entretiens sont la nourriture de l'ame.

Ceux qui commettent les crimes les plus énormes sont en quelque façon plus tolerables qu'un pauvre rempli d'orgueil.

La durée d'un menſonge n'eſt que d'un moment ; mais, la verité ſubſiſte juſqu'au jour du Jugement.

Il eſt des Princes comme des beautez. Plus une beauté a d'amans, & plus ſa gloire eſt grande. De même, plus la Cour d'un Prince eſt nombreuſe & remplie de Courtiſans, & plus le Prince eſt eſtimé & conſideré.

Le plus grand des affronts eſt celui qu'on reçoit lorſque ce qu'on a avancé eſt connu publiquement pour faux.

La plus grande des lachetez eſt d'avoir le pouvoir de faire du bien à qui en a beſoin & de ne vouloir pas le faire.

Les bonnes mœurs doivent être l'ornement des hommes, & l'or l'ornement des femmes.

Si quelqu'un vous reprent de vos defauts, ne vous chagrinez pas contre lui, mais chagrinez-vous des choſes qu'il vous dit.

La ſcience eſt dommageable à celui qui la poſſede, lors qu'elle n'eſt pas accompagnée de ſageſſe & de bonne conduite.

Les viandes empoiſonnées ſont préferables à des diſcours dangereux.

Si vous voulez ne pas être un méchant ami, ne ſoïez pas vindicatif.

Il y a ſix choſes ſur leſquelles il ne faut pas fonder ſon eſperance : L'ombre d'un ſimple nuage, parce qu'il ne fait que paſſer. L'amitié des mal-intentionnez, parce qu'elle paſſe comme un éclair. L'amour des femmes, parce qu'il s'éteint pour le moindre ſujet. La beauté, parce qu'à la fin elle ſe ternit quelque accomplie qu'elle ſoit. Les fauſſes loüanges, parce qu'elles n'aboutiſſent à rien ; & enfin, les richeſſes & les biens de ce monde, parce qu'ils ſe diſſipent & qu'ils ſe conſument.

Si vous deſirez vivre ſans déplaiſir, n'aïez point d'attache pour tout ce qui ſe paſſe dans le monde.

Pour ne pas recevoir un affront, n'ôtez pas de ſa place, ce que vous n'avez point placé.

Un méchant homme heureux eſt indigne de ſon bonheur.

Afin qu'on ne découvre pas vos defauts, ne découvrez pas les defauts des autres.

Combattez contre vous-même, vous acquerrez la tranquillité de l'ame.

Ne

Ne faites rien par paſſion, vous vous exempterez d'un long repentir.

Si vous voulez vous acquerir de l'eſtime, aïez de l'eſtime pour les autres.

Pour être agréable à tout le monde, accommodez vòtre diſcours ſuivant l'inclination de chacun.

Ne riez pas ſans ſujet, c'eſt une double folie de rire de cette maniere.

La belle raillerie eſt dans le diſcours ce que le ſel eſt dans les viandes.

Raillez avec vos égaux, afin que vous ne vous fachiez par s'ils vous rendent raillerie pour raillerie.

On reſſemble à ceux que l'on frequente.

N'aiez jamais querelle avec perſonne. La querelle eſt indigne d'un honnête homme. Il n'appartient qu'aux femmes & aux enfans de quereller.

Les richeſſes les mieux emploïées ſont celles qu'on emploïe pour l'amour de Dieu.

Le remede d'un cœur affligé eſt de ſe remettre à la volonté de Dieu.

Si l'occaſion vous oblige de quereller, ne dites pas tout ce que vous ſavez de celui contre qui vous aurez

querelle ; faites-le d'une maniere qu'il y ait lieu de venir à un accommodement.

La concupiſcence eſt la maladie de l'ame.

La parole eſt la marque de l'eſprit de l'homme, & ſes actions ſont la marque du fond de ſon cœur.

Il eſt plus difficile de bien ménager les richeſſes que de les acquerir.

La préſence des amis cauſe une veritable joïe & une joïe de durée.

Peu de richeſſes ménagées avec œconomie valent mieux que de grands tréſors mal emploïez.

L'élevation des perſonnes qui n'ont pas de merite, eſt un ſujet de chagrin pour les hommes de bien.

La grande dépenſe ameine la pauvreté.

La grandeur des Rois éclate dans l'adminiſtration de la Juſtice.

Le repos & la ſanté du corps s'acquierent par le travail.

Ne prêtez de l'argent à vôtre ami que le moins que vous pourrez, pour éviter le chagrin de le redemander. Si vous étes obligé de lui en prêter, faites état que vous le lui avez donné, & ne

& ne le redemandez pas ; mais, attendez qu'il vous le rende.

Moderez-vous envers celui qui vous cause du mal, vous le confondrez.

La consolation des affligez est de voir leurs amis.

Un ami devient facilement ennemi, & quand une fois il est ennemi, il est difficile qu'il devienne ami une autre fois.

C'est un defaut dommageable aux entreprises que de s'y appliquer avec trop d'attache & trop d'empressement.

Les plaisirs que l'on goûte auprès des Princes brûlent les lévres.

L'éloquence est la source des richesses.

Faites part de ce que vous avez à ceux qui le meritent ; mais, gardez-vous de convoiter ce que les autres possedent, si vous voulez passer pour un parfaitement honnête homme.

Si vous voulez que vôtre femme soit sage, ne la prenez pas au dessus de vôtre état.

Un pere doit être grave & serieux avec ses enfans, afin qu'ils ne le méprisent pas, & qu'ils le craignent toûjours.

Honorez vôtre pere, vôtre fils vous honorera de même.

Gardez-vous d'un ami qui aime vôtre ennemi.

Le degré de la ſcience eſt le plus haut de tous les degrez d'élevation.

Il faut rompre entierement avec les amis qui rompent ſans ſujet.

Perſonne n'eſt ſans defauts; mais, faites en ſorte que vous n'en aïez pas.

Il faut ſe faire ami des méchans de même que des bons; parce que, quelquefois on a beſoin du ſecours des premiers comme du ſecours des derniers.

La joïe de la vie procéde d'une conſcience pure & nette.

Une drachme d'or donnée à un pauvre de tes proches, vaut plus que cent drachmes données à un autre qui ne te touche pas.

Meſurez chacun ſuivant ſa meſure.

Il faut de ſon côté être fidelle & ſincere en amitié, & vivre avec ſes amis comme s'ils devoient rompre un jour. On ne ſait ſi à la fin ils ne pourroient pas devenir ennemis.

Il eſt plus aiſé que la ſcience periſſe, qu'il n'eſt aiſé que les ſavans meurent.

Frequentez le monde, chacun à proportion de son merite.

La devotion du peuple est une superstition.

Le pauvre ne doit pas faire amitié avec un plus puissant que lui; parce que, ceux qui sont au dessus de nous ne nous aiment jamais parfaitement.

A considerer d'où l'homme est sorti, il est étrange qu'il puisse se glorifier.

Chacun fait pour soi le bien ou le mal qu'il fait.

Ne faites pas amitié avec des amis interessez; parce qu'ils n'ont pour but que leur interêt, & point d'amitié.

Méfiez-vous toûjours de deux sortes de personnes; d'un puissant ennemi & d'un ami dissimulé.

En quelque coin du monde que ce soit, on a toûjours à souffrir.

Ne vous faites pas ennemi d'un plus puissant que vous.

Ne raillez personne qui soit d'un esprit inégal ou étourdi.

Il vaut mieux orner le dedans que le dehors.

Qui n'a point d'ami est étranger en quelque endroit qu'il aille.

La méfiance eſt une marque de ſageſſe & de prudence.

Les plaiſirs que vous prenez en ce monde ne ſont que tromperie.

Si l'on vous a imputé quelque mauvaiſe action, aïez grand ſoin de vous en purger.

Si vous avez quelque ordre à executer, executez-le ſeul & ſans compagnon, afin que vous ne manquiez pas dans l'execution, & que vous aïez l'approbation de celui qui vous aura commandé.

Si l'on vous demande pardon d'une offenſe qu'on vous aura faite, pardonnez d'abord & perſuadez-vous qu'on ne vous a offenſé que pour éprouver vôtre clemence.

Les ſavans ſont les veritables nobles & les veritables Seigneurs dans chaque Nation.

N'offenſez perſonne pour n'être pas dans l'obligation de demander pardon.

Les mœurs dereglées ſont l'yvreſſe des mortels.

Si le malheur vouloit que vous fuſſiez obligé de demander pardon; faites-le promptement, afin d'éviter le blâme d'être opiniatre.

L'éle-

L'élevation de l'homme consiste dans l'humilité.

Ne cherchez pas de dignitez que vous ne les meritiez.

Il n'y a pas d'offense si grande qui ne merite d'être pardonnée.

L'opprobre de la science, est d'être pourvû de peu de science.

L'avarice est le châtiment du riche.

Un peu de discernement dans les actions vaut beaucoup mieux qu'une multitude d'actions faites sans choix & avec inconsideration.

Vos cheveux blancs sont les avant-coureurs de vôtre mort.

Une des loix de l'amitié est de n'être pas importun.

Qui est au service des Princes & des Grands doit observer cinq choses pour ne pas donner prise à ses ennemis. Jamais il ne doit être surpris en mensonge par son Maître, jamais il ne parlera mal de personne devant lui, il ne lui contestera rien, il ne fera rien de contraire aux ordres qu'il aura reçûs, & il ne revelera à personne le secret qui lui aura été confié.

On pert le credit que donnent les richef-

richesses, à proportion qu'elles diminuent.

L'honnêteté consiste principalement en trois choses ; à faire les choses ausquelles on est engagé, à ne rien faire contre la verité, & à se moderer dans ses actions.

La patience vous fera venir à bout de toutes choses.

C'est être plus que tyran de soi-même que de s'humilier devant ceux qui n'en savent pas de gré, & de s'attacher ceux de qui on n'a aucun avantage à esperer.

Quand on est envieux, on n'a plus d'égard ni pour les devoirs de la Religion, ni pour les loix de l'équité & de la justice.

Les voïages forment l'esprit, & outre que par-là l'on apprent la vertu, c'est aussi une voïe pour acquerir des richesses.

On a du penchant à devenir ennemi lors qu'on ne veut pas écouter le conseil d'un ami.

Les hommes font paroître de la folie en cinq occasions differentes ; lors qu'ils établissent leur bonheur sur le malheur d'autrui, lors qu'ils entreprennent de se faire aimer des Dames

par

par la rigueur, & en leur donnant plûtôt des marques de haine que des marques d'amour, lors qu'ils veulent devenir ſavans au milieu du repos & des plaiſirs, lors qu'ils cherchent des amis ſans faire des avances, & lors qu'étant amis ils ne veulent rien faire pour ſecourir leur amis dans le beſoin.

L'homme ſe maintient & ſe tire des méchantes affaires par la ſincerité.

Le ſilence eſt un voile ſous lequel l'ignorant ſe cache.

Le plus cuiſant de tous les coups eſt celui qu'on reçoit d'un ami.

Qui dépenſe plus qu'il n'a de revenu, tombe à la fin dans la pauvreté.

L'ordre & l'égalité ſont loüables en toutes choſes; mais particulierement dans les affaires du ménage.

Les pauvres ont toûjours les mains vuides, & jamais ils n'obtiennent ce qu'ils ſouhaittent.

Qui a le cœur étroit eſt pire que celui de qui la main n'eſt pas ouverte.

On réuſſit toûjours mieux dans ce qui eſt de ſa profeſſion que dans ce qui n'en eſt pas.

L'eau, ſi claire qu'elle puiſſe être, n'a

n'a pas la vertu de blanchir du drap teint en noir; de même, rien n'eſt capable de faire changer un méchant naturel.

Lorſque vous vous approchez des Grands, que vôtre compliment ſoit court, parlez peu, & retirez-vous promptement.

Le monde eſt trop étroit pour deux ignorans qui ont querelle enſemble.

On peut bien tromper la créature; mais, on ne trompe pas le Créateur.

Trois ſortes de perſonnes inclinent à la rebellion. Le ſujet qui ne rent pas à ſon Prince ce qu'il lui doit, le malade qui cache ſa maladie à ſon medecin, & celui qui ne découvre pas ſa pauvreté à ſon ami.

Peres, vos enfans & vos richeſſes ſont cauſe de vôtre perte.

Qui n'a pas la main ouverte a toûjours le cœur fermé.

Qui n'a pas d'amis devroit ſe retirer dans un deſert plûtôt que de vivre parmi les hommes.

Tous ceux qui paroiſſent être amis ne le ſont pas, & ſouvent lors qu'on croit en avoir rencontré un bon, il arrive qu'on s'eſt trompé.

Qui

Qui ne ſe donne pas un peu de patience dans l'acquiſition des ſciences, ſoupire long-temps dans les tenebres de l'ignorance.

Ne frequentez pas les méchans, parce qu'il ſuffit de les frequenter pour être eſtimé criminel, quoique l'on ſoit innocent.

N'empruntez rien de vòtre ami, ſi vous ſouhaitez que ſon amitié continuë.

Heureux celui qui joüit de la ſanté.

La ſageſſe eſt une folie auprès des fols, de même que la folie eſt folie auprès des ſages.

Qui ſouffre moins, vit davantage.

Frequentez le monde, la ſolitude eſt un demie folie.

Plus on a d'eſperance, plus on ſouffre.

Les hommes peuvent ſe conſiderer comme partagez en quatre claſſes: Les premiers, manquent de tout en ce monde, & ont toutes choſes en abondance dans l'autre: Les ſeconds ont toutes choſes en ce monde, & manquent de tout dans l'autre: Les troiſiémes ne manquent de rien & ſont heureux en ce monde & dans l'au-

tre,

re, & les quatriémes n'ont rien en ce monde ni dans l'autre.

Evitez les procès. Ils ressemblent à un feu qu'on a de la peine à éteindre, quand une fois il est allumé.

La tyrannie renverse le Tyran en peu de temps.

Le gouvernement tyrannique des Rois est plus tolerable que le gouvernement populaire.

La bonne réputation est la chose du monde la plus souhaitable.

Les grands font la cour à ceux qui sont plus grands qu'eux.

Si vous faites du bien, on vous rent bien pour bien; mais, si vous faites du mal, on vous rent un plus grand mal.

La passion des richesses est quelque chose de plus violent que la soif.

On est esclave des présens quand on en reçoit.

Plus on se donne de peine dans une entreprise, plûtôt on en vient à bout.

Les grandes ames tiennent leurs promesses & excusent ceux qui ne tiennent pas ce qu'ils ont promis.

Le mieux est que chacun fasse ses propres affaires pour en être content.

Un

Un homme de Lettres fait plus d'état d'une ligne des compoſitions d'un ſavant que d'un tréſor.

Le ſilence eſt la ſageſſe même ; mais, peu de gens le gardent.

Vivez content, vous vivrez en Roi.

Qui eſt libre & qui veut vivre libre & content, doit obſerver deux choſes ; l'une, de ne pas ſe marier, quand on lui donneroit la fille de l'Empereur de la Grece pour femme, & l'autre de ne pas contracter de dettes, quand on lui feroit credit juſqu'au jour du Jugement.

Ne faites pas eſtime d'un homme ſans vertu, quand il ſeroit le plus grand & le plus puiſſant du monde.

Le repentir le plus grand eſt celui d'avoir fait du bien à un ingrat.

Toutes choſes ſont difficiles avant que d'être faciles.

Ne vous travaillez pas l'eſprit pour les biens de ce monde. Quand le jour de demain ſera arrivé, il apportera avec lus la nourrriture de demain.

Une prompte mort eſt le chaſtiment du Tyran.

Le plus ſouvent qui veut tromper les autres, ſe trouve trompé lui-même.

Plus on eſt avancé dans le ſervice & dans la faveur des Princes; & plus le danger auquel on eſt expoſé eſt grand.

L'attache pour le monde eſt l'origine de tout vice.

La compagnie de ceux pour qui on a de l'averſion, eſt quelque choſe de pire que la mort.

La verité eſt ſi eſſentielle à l'homme, qu'il lui eſt beaucoup plus avantageux de ne point parler, que de rien dire qui lui ſoit contraire.

La marque d'une méchante cauſe eſt de dire des injures contre ſa partie.

La langue du ſage eſt derriere ſon cœur, & le cœur de l'inſenſé derriere ſa langue.

La diligence n'eſt bonne que dans les affaires qui ſont aiſées.

La réputation que l'on acquiert par la vertu eſt préferable à l'éclat de la naiſſance.

La veritable prudence eſt de voir dès le commencement d'une affaire quelle en doit être la fin.

Jamais ce qu'on entreprent par ignorance n'a bonne iſſuë.

Le rapport de quelque defaut au de-

desavantage d'un honnête homme, eſt un témoignage de ſa vertu.

Il vaut mieux mourir avec honneur que de vivre dans l'infamie.

Moins on a d'argent, & moins on a de credit dans le monde.

Le ſage veritablement ſage n'a point d'attache pour les richeſſes.

Chaque cœur a ſon ſoin particulier.

Ne vous affligez pas d'être privé des biens du monde, ils ne ſont rien. La même raiſon ne veut pas auſſi que leur poſſeſſion vous ſoit un ſujet d'orgueil.

Qui nie d'avoir reçû un bien-fait, détruit le merite de l'avoir reçû.

L'honnête homme ne meurt jamais, mais l'on peut compter pour mort celui qui ne l'eſt pas.

Qui ne combat point, ne remporte pas la victoire.

Perſeverez dans vôtre entrepriſe, vous en ſurmonterez les difficultez.

On vit avec plaiſir lors qu'on a des amis; mais, la vie eſt pleine d'inquietudes lors qu'on a des ennemis.

Les bonnes actions retombent ſur ceux qui les font; mais, le mal que font les méchans eſt contre eux-mêmes.

Les

Les vieillards n'ont pas beſoin d'une plus grande maladie que la vieilleſſe.

Le malheur des méchans, eſt que le ſouvenir de leur méchanceté ne ſe pert pas, quoi qu'ils ſe corrigent.

Il faut s'entretenir avec chacun ſuivant la portée de ſon eſprit.

La vieilleſſe ne fait point partie de la vie.

La ſcience n'eſt pas nuiſible à un Monarque.

La ſeule inimitié de l'envieux eſt irreconciliable.

Il y a de grands profits à faire dans les voïages de mer; mais pour éviter le danger, le plus ſûr eſt de ne pas s'embarquer & de demeurer ſur le rivage.

Le viſage ouvert en parlant, marque qu'on dit la verité.

Les richeſſes doivent ſervir pour le repos de la vie; mais, la vie ne doit pas être emploïée pour les amaſſer.

C'eſt un déreglement qui n'eſt pas excuſable, de placer un bien-fait ailleurs que là où il eſt neceſſaire.

Il eſt plus important de fuir de vous-même, que de fuir devant un lion.

On ne peut pas faire de fondement ſur l'amitié des Grands ; parce qu'ils changent à la moindre occaſion.

Qui n'a pas la vertu n'eſt pas riche.

On recherche vos richeſſes de la même maniere que vous recherchez les richeſſes des autres.

Ménagez-vous entre deux ennemis de maniere qu'ils n'aïent pas ſujet de ſe plaindre de vous, s'il arrive qu'ils deviennent amis.

Lors qu'une affaire ne vous réuſſit pas d'un côté ; tournez-vous d'un autre qui vous ſoit plus avantageux.

On s'acquiert de l'autorité ſur ſa nation par la liberalité.

Il ne faut pas riſquer ſa vie pour une affaire qui peut s'accommoder pour de l'argent.

On devient heureux par l'amitié d'un ami heureux.

Raſſurez-vous, lorſque vos ennemis ſont en diviſion ; mais, fuïez lorſque vous verrez qu'ils ſeront d'accord & unis enſemble.

Qui prent conſeil de lui-même, a beſoin d'un autre conſeil.

On eſt eſtimé dans le monde à proportion qu'on a de bonnes qualitez,

de perfections & de belles connoiſſances.

Ne vous fiez pas aux careſſes de vos ennemis, & ne vous enflez pas des loüanges que les flateurs vous donnent. Les uns vous tendent des pieges & les autres aſpirent aprés vos biens.

Ceux qui parlent ne diſent jamais rien de bon ; qu'on ne leur ait fait connoître qu'ils ne parlent pas bien.

Ne vous applaudiſſez pas ni dans vos diſcours, ni dans vos penſées, n'applaudiſſez pas auſſi au diſcours d'un ignorant.

L'impatience dans l'affliction, eſt le comble de l'affliction.

Qui ne fait pas le bien dans la proſperité, ſouffre davantage dans la diſgrace.

Le malheur de celui qui maltraite tout le monde, eſt de ne pas trouver un ami dans ſa miſere.

La ſanté ne s'accorde pas avec la débauche.

Ce que l'on acquiert avec facilité ne dure pas long-tems.

Le ſilence eſt la plus belle qualité de l'ignorant, & ce n'eſt pas être ignorant que de l'avoir.

Lorſ-

Lorſque quelqu'un fait un recit mieux que vous ne le feriez, ne l'interrompez pas, quoique vous croïez bien ſavoir la choſe.

La fortune ne vous eſt pas favorable ? Que cela ne vous embarraſſe pas, accommodez-vous à ſes caprices.

Ne publiez pas les défauts de vôtre prochain, vous vous rendez mépriſable en le blamant.

Il n'eſt pas étonnant que le ſavant garde le ſilence parmi les guerriers. Le bruit des tambours étouffe l'harmonie du lut.

Il n'eſt pas ſûr de ſe fier à une perſonne de qui l'humeur eſt changeante.

Il ne faut pas avoir honte de demander ce qu'on ne ſait pas.

Ce n'eſt pas un malheur d'être privé de tréſors remplis d'or & d'argent. On a toûjours à choiſir le tréſor de la pauvreté, contente de ce qu'elle poſſede. Qui a donné les premiers aux Monarques, a donné celui-ci aux pauvres.

De toutes les maladies, l'ignorance eſt la plus dangereuſe. Il n'y a pas de remede qui puiſſe la guerir, pas de flambeau qui puiſſe diſſiper ſes tene-

bres, & pas de confortatif qui puisse la faire revenir de ses égaremens.

Il est rude d'être sujet au commandement après avoir commandé, & d'être exposé aux mauvais traitemens après avoir été élevé dans la délicatesse & dans les plaisirs.

On ne regarde pas à mille crimes d'un homme du commun ; mais, pour une seule faute, on poursuit un Prince d'un Païs dans un autre.

C'est faire souvenir que l'on a manqué, que de s'excuser plus d'une fois.

Ne maltraitez pas vos domestiques mal à propos, vous ne les avez pas créés. Quittez vôtre humeur facheuse contre eux, & souvenez-vous qu'ils ont un plus grand Maître que vous.

Il est contre la bien-séance de reprendre en public.

Un bon intercesseur sert d'aisles au demandeur.

Les Rois sont pour maintenir & pour faire observer les Loix, & les Loix bien observées augmentent la gloire des Rois.

Les largesses d'un ignorant ressemblent à de belles fleurs plantées sur un fumier.

Le

Le découragement eſt beaucoup plus douloureux que la patience.

Il n'y a pas de Rois ſans ſujets ; mais, ſi les ſujets ne ſont riches, les Rois doivent les compter pour rien.

Celui à qui l'on demande eſt libre juſqu'à ce qu'il ait promis.

La raiſon qui fait qu'on préfere ſon Païs à tout autre, eſt qu'on croit y être plus en ſûreté qu'ailleurs.

L'ennemi le plus dangereux eſt celui qui cache ſes deſſeins.

Qui demande & qui obtient ce qui ne lui convient pas, ne peut en tirer aucun ſecours.

Qui écoute médire eſt lui-même du nombre des médiſans.

Le deſir d'avoir le bien d'autrui eſt de la derniere baſſeſſe.

La prudence dans les Heros doit préceder la valeur.

Les Traitez, les Contrats & les Promeſſes n'ont lieu qu'autant qu'on a de bonne foi à les obſerver.

Le deſir déreglé n'arrive jamais où il aſpire.

On connoît les perſonnes de courage dans les occaſions perilleuſes, un homme de conſcience lors qu'il s'agit

de rendre le dépôt qu'on lui a confié, & les amis dans la necessité.

L'esclave de ses passions est plus digne de mépris qu'un esclave acheté à prix d'argent.

L'envieux est toûjours en colere contre celui qui ne l'a pas offensé.

Soïez toûjours humble en quelque état que vous vous trouviez.

On travaille souvent à ce qui est nuisible.

En quelque maison que vous entriez soïez Maître de vos yeux & de vôtre langue.

Avant que de parler, songez à ce qu'on pourra vous dire.

On est libre sans esperance, & l'esperance est esclave.

Il faut se moderer en deux sortes de rencontres, dans le manger & dans le parler.

L'ami de qui l'amitié est interessée, ressemble au chasseur qui jette du grain pour son propre interêt, & non pas pour nourrir les oiseaux.

Ne procurez pas aux autres ce que vous ne croïez pas vous être avantageux.

Ne communiquez vôtre secret ni aux femmes ni aux jeunes gens.

Mal-

Malheureux & maudits ceux qui n'ont pas d'autre penſée que d'amaſſer des richeſſes ! Ils meurent à la ſin, & ils les abandonnent avec regret.

Ne vous mêlez pas d'enſeigner ce que vous n'avez pas appris.

Ne tenez pas de longs diſcours avec les perſonnes qui ſont au deſſus de vous.

Qui n'eſt pas ſecouru par ſes inferieurs, eſt vaincu par ceux qui ſont au deſſus de lui.

La mort eſt le repos des pauvres.

Gardez-vous en voïage de prendre le devant ſans être en compagnie.

Une action méchante dans le fond & bonne ſeulement en apparence, n'eſt eſtimée que pour un tems ; mais, l'eſtime que l'on a pour une action veritablement bonne, ne ceſſe jamais.

Souvent les Rois parlent en public de leurs ennemis avec mépris, dans le tems que ſous main ils traittent de la Paix avec eux.

Il vaut mieux marcher & ſe repoſer de tems en tems, que de courir & manquer de forces à force de courir.

Pourquoi ſe repent-on une ſeconde

fois d'une action dont on s'est déja repenti ?

Pourquoi s'imagine-t'on que l'on vit, lors qu'on ne vit pas indépendamment de personne ?

Pourquoi faites-vous amitié avec des personnes qui n'ont pas de merite ? Telles gens ne meritent pas qu'on ait ni amitié ni inimitié pour eux.

Faites justice aux autres, afin qu'on vous la fasse à vous même.

Si vous voulez vous acquerir de l'autorité sans peine, soïez complaisant.

Si vous souhaitez que vôtre merite soit connu, connoissez le merite des autres.

Pour être accompli, n'approuvez pas dans les autres ce que vous n'approuvez pas en vous-même.

La raillerie agréable fait dans la conversation le même effet que le sel dans les viandes; mais, la raillerie piquante engendre l'aversion.

Ne raillez pas avec vos inferieurs, afiu de ne pas commettre le respect qu'ils vous doivent ; mais avec vos égaux, afin que vous n'aïez pas de confusion s'ils vous rendent raillerie pour raillerie.

La

La plus excellente des vertus morales est le peu d'estime de soi-même. Elle a cet avantage, qu'elle ne s'attire l'envie de personne.

Ne donnez jamais conseil qu'on ne vous le demande, particulierement à ceux qui ne sont pas capables d'en écouter.

Dites de bonnes choses, vous en entendrez de bonnes.

Ne prodiguez pas vos bien-faits à ceux qui ne sont recommandables par aucune bonne qualité, vous feriez la même chose que si vous semiez dans des campagnes sallées.

Quand vous n'avez pas des savans près de vous de qui vous puissiez apprendre, apprenez des ignorans en observant leurs defauts pour éviter d'y tomber.

L'ignorant n'est pas homme, & le savant sans la vertu n'est pas savant.

Rendez-vous estimable par la reputation de dire la verité; afin que si la necessité vous oblige de dire un mensonge, on croïe que vous aïez dit la verité.

Un mensonge agreable est préferable à une verité qu'on ne peut goûter.

L'homme doit parler, parce que c'eſt la parole qui le diſtingue des bêtes ; mais en parlant, il doit ſavoir ce qu'il dit, afin qu'on connoiſſe qu'il eſt homme d'eſprit.

Dites ce que vous ſavez en tems & lieu ; mais, ne le dites pas à contretems, pour ne pas deshonorer la ſcience.

Ne parlez à perſonne en particulier dans les compagnies, quand même vous diriez de bonnes choſes ; parce que naturellement les hommes ſe méfient les uns des autres.

Quoique vous ſoïez ſavant ; neanmoins croïez que vous étes ignorant, afin que vous ne vous priviez pas de l'avantage de pouvoir apprendre.

Quoique celui qui parle beaucoup ſoit ſage d'ailleurs ; neanmoins, il paſſe dans le monde pour un indiſcret & pour un broüillon.

Quelques perfections que vous aïez ne vous en vantez point ; parce qu'on ne vous en croira pas ſur vôtre parole.

Ne vous laſſez pas d'écouter ; parce qu'on apprent à parler en écoutant les autres.

Comment ceux qui ſont dans la fa-

faveur des Rois dorment-ils en ſûreté ?

Pourquoi n'appelle-t'on pas ennemi celui qui voit & qui laiſſe maltraiter ſon bienfacteur.

On peut bien vivre ſans frere, mais on ne peut pas vivre ſans ami.

Quelques amis que vous aïez, ne vous negligez pas vous-même. Quand vous en auriez mille, pas un ne vous aime plus que vous devez vous aimer vous-même.

Comme les Rois ſont au deſſus de tous, il faut auſſi que leurs paroles & leurs actions ſurpaſſent les paroles & les actions de tous, afin qu'ils puiſſent avoir la reputation de grandeur à juſte titre.

Le caractere d'un homme ſage conſiſte en trois choſes, à faire lui-même ce qu'il dit aux autres qu'il faut faire, à ne rien faire contre l'équité, & à ſupporter les defauts de ſon prochain.

La plus grande des obligations eſt celle du diſciple envers le Maître.

La force ne conſiſte pas à renverſer un ennemi par terre; mais, à dompter ſa colere.

Ne vous réjoüiſſez pas de la mort

de perſonne, parce que vous ne vivrez pas toûjours & que vous mourrez comme les autres.

Qui eſt ami des bons, n'a rien à craindre des méchans.

Deux choſes cauſent de l'affliction, un ami triſte, & un ennemi joïeux.

N'aïez point de liaiſon avec huit ſortes de perſonnes, avec un envieux, avec celui qui n'aura pas d'égard pour vous, avec un ignorant, avec un inſenſé, avec un avare, avec un menteur, avec un homme du vulgaire, ni avec un calomniateur.

La vie eſt un ſommeil & la mort eſt le tems du réveil, & l'homme marche entre l'un & l'autre comme un phantôme.

Le liberal eſt voiſin de Dieu, voiſin des hommes, voiſin du Paradis & éloigné du feu de l'enfer.

Quelque bien que vous aïez fait à une femme, quelque long-tems qu'elle ait mangé du pain & du ſel avec vous, vôtre cadavre après vôtre mort n'eſt pas encore dans la terre qu'elle ſonge à prendre un autre mari.

La haine entre les parens eſt pire que la piqueure d'un ſcorpion. La douleur que cauſe la piqueure d'un ſcor-

ſcorpion eſt de peu de durée ; mais, la haine entre les parens dure toûjours.

Le moïen de ne pas s'ennuier dans les bonnes compagnies, eſt d'y dire de bonnes choſes, ou de ſe taire & d'écouter les autres.

Un bon conſeil fait beaucoup plus d'effet qu'un ſabre, il peut ruiner une armée entiere, & c'eſt beaucoup ſi un ſabre peut ôter la vie à cent des ennemis.

Le Corbeau deviendra plûtôt blanc, que celui qui cherche la ſcience ſans application ne deviendra ſavant.

Qui veut ſe marier ſans argent, reſſemble à un chaſſeur qui veut prendre un Cerf ſans chiens ; & qui ſe met dans la devotion ſans ſcience, reſſemble à un papier ſur lequel rien n'eſt écrit.

En été on ſouhaite l'hiver, & quand l'hiver eſt venu on le maudit, tant il eſt vrai que l'homme ne peut vivre content dans un même état.

On eſtime dans le monde ceux qui ne meritent pas d'être eſtimez, & l'on y mépriſe les perſonnes de merite : Mais, le monde reſſemble à la mer, la perle eſt au fond, & la charogne ſurnage.

N'eſt-ce pas une choſe admirable que le vin, qui fait un homme liberal d'un avare ?

On excuſe les yvrognes; mais, les amans ne ſont pas moins excuſables dans leurs emportemens.

Le monde eſt comme une hoſtellerie, où le voïageur couche aujourd'hui, & d'où il part le lendemain.

Qui n'a pas d'argent eſt comme un oiſeau ſans aiſles, & comme un navire ſans voiles.

La raillerie eſt bonne, mais il ne faut pas qu'elle paſſe les bornes de l'honnêteté.

Ne fermez pas vôtre porte à ceux qui veulent entrer, & ne refuſez pas vôtre pain à ceux qui veulent manger.

La volonté de Dieu détruit la volonté des hommes.

Vous faites à Dieu le bien que vous faites à vôtre prochain.

Prenez exemple des malheurs des autres, afin que les autres ne prennent pas exemple des vôtres.

Les choſes qui nuiſent, ſont des enſeignemens.

Les paroles ſont pour les femmes, les actions pour les hommes.

Quoi-

Quoique vôtre ennemi ne paroisse pas plus qu'une fourmi ; neanmoins, regardez-le comme un élephant.

Mangez, beuvez avec vos amis ; mais, ne leur vendez rien ni n'achetez rien d'eux.

C'est parler à l'insensé que de ne lui point parler. Plus vous lui parlerez plus vous vous causerez de chagrin.

Chacun doit parler de ce qui regarde sa profession, & non pas de ce qui regarde la profession des autres.

Le meilleur est de ne point parler des choses dont on ne peut se souvenir sans douleur.

Ne demandez ni ne desirez l'impossible.

Apprenez à supporter constamment les changemens de la fortune.

Chaque nuit produit toûjours quelque nouveauté, & l'on ne sait pas ce qui doit éclorre avant que le Soleil se leve.

Une belle femme & le vin, sont de doux poisons.

En quelque lieu que le pauvre arrive le soir, il y trouve son Palais.

Cent voleurs ne peuvent pas dépoüiller un pauvre homme nud.

L'hom-

L'homme s'en retourne de la même maniere qu'il eſt venu.

Plus les choſes ſont deffenduës, plus on y eſt porté.

Qui veut un ami ſans defauts, demeure ſans ami.

Ne communiquez à perſonne ce que vous devez faire, parce qu'on ſe mocquera de vous ſi vous ne réuſſiſſez pas.

Le repos dans l'un & dans l'autre monde conſiſte en deux choſes; à vivre de bonne intelligence avec ſes amis & à diſſimuler avec ſes ennemis.

Qui ne ſe ſoucie plus de vivre, dit tout ce qu'il a ſur le cœur.

Le reſpect & la civilité entre les amis doivent être de l'un & de l'autre côté.

Le ſtupide avec ſa ſtupidité fait ce que le ſage fait avec ſon eſprit.

Le deſir de vivre détourne des grandes & belles entrepriſes, & fait prendre l'habitude de l'oiſiveté & de la pareſſe.

Combien la vie ſeroit courte ſi l'eſperance ne lui donnoit de l'étenduë?

Homme au monde ne peut veritable-

blement être appellé homme que celui qui ne se fie à personne.

Le moïen de ne pas faire de fautes en parlant, est de garder le silence.

Gardez-vous une fois de vôtre ennemi ; mais, prenez garde à deux fois à vôtre ami.

L'esperance est une compagne admirable, si elle ne conduit pas toûjours où l'on souhaite d'arriver, au moins sa compagnie est agréable.

Qui pêche les perles se plonge dans la mer, & qui aspire à la grandeur passe les nuits dans les veilles.

Qui connoît bien ce qu'il cherche, ne regarde pas aux dangers qu'il doit rencontrer avant que de le trouver.

La facilité à donner est autant condamnable dans les femmes, que l'avarice dans les hommes.

Les grandes ames paroissent en public, lors qu'ils ont de quoi faire du bien ; mais, ils se cachent dans la pauvreté, & n'importunent personne en demandant.

Quand vous voïez le pauvre à la porte du riche, plaignez le sort du pauvre d'avoir besoin du riche, & plaignez le sort du riche de l'attache qu'il a pour les richesses. Mais, quand

quand vous voïez le riche à la porte du pauvre, benissez le pauvre de ce qn'il n'a besoin de rien, & benissez le riche de l'honneur qu'il fait au pauvre.

Les longs discours ennuïent & endorment les plus patiens & les plus sages.

Plus un livre est gros, & plus il pese dans les mains; mais, il n'en est pas meilleur.

Considerez-vous que ce que vous aimez est une peau qui couvre du sang & des os?

Qui veut devenir puissant Seigneur, obtient ce qu'il souhaite à la Cour des Rois.

Trois choses donnent accés auprés des Rois, les beaux arts, les richesses & l'éloquence.

Il n'est pas du bon sens de marcher par un chemin que l'on ne connoît pas.

Trois choses rendent le regne des Rois agréable; la facilité à se laisser approcher, la justice, & la liberalité.

L'ignorance est injuste envers tout le monde.

Un conte est vieux dès la premiere fois qu'il a été raconté.

Dans

Dans le tems où nous sommes, faire paroître ce que l'on fait & de quoi l'on est capable, est la même chose que de jetter des perles exprès pour les perdre.

Ne vous plaignez pas du monde; car, quel bien peut-on en attendre? Les Rois eux-mêmes y souffrent, quel repos le pauvre y trouvera-t'il? Si vous souhaitez le repos vous le trouverez dans la retraite.

Qui a de la vertu protége & maintient la vertu de même que le diamant polit le diamant, & celui-là protege la vertu qui la loüe & qui cache les defauts.

La vertu n'est plus au monde, le miel en est ôté, les guespes y sont restées.

Le moins estimable des amis est celui qui fait des ceremonies.

On pourroit vivre heureusement si les ceremonies n'y mettoient pas obstacle.

C'est avec les étrangers qu'il faut faire des ceremonies; mais, elles doivent être bannies entre les amis.

Il est moins facheux d'être malade, que d'avoir soin d'un malade.

Chacun suivant son rang a ses maux à sup-

a ſupporter, & perſonne pour cela n'a point de lettres d'exemption.

L'homme doit être ferme & ſtable, comme un rocher, & non pas leger & mobile, comme le vent.

La douceur eſt le ſel des bonnes mœurs & des belles qualitez.

La patience eſt la colomne qui ſoutient la prudence.

L'honnête femme aime ſon mari, & quoique laide, elle ne laiſſe pas que de faire l'ornement de ſa maiſon.

Si pauvre que ſoit un mari, il eſt heureux comme un Roi lorſque ſa femme eſt ſage & ſoumiſe.

Au jugement des ſages, il faut éviter de prendre en mariage cinq ſortes de femmes : Une femme qui a des enfans d'un autre mari, une femme plus riche que ſoi, une femme qui regrette ſon premier mari, une femme qui médit de ſon mari en ſon abſence; enfin, une femme qui a de la beaute; mais qui eſt de baſſe naiſſance.

Ce ſont les menteurs qui font des ſermens.

Les perſonnes de naiſſance & de probité ſont amis au ſouverain degré; mais, l'amitié des perſonnes qui ſont nées

nées & qui vivent dans la bassesse, n'est pas solide.

Les innocens parlent avec hardiesse.

Qui n'a point d'envieux n'a point de belles qualitez.

N'approuvez pas dans les autres ce que vous n'approuvez pas en vous-même.

Evitez la compagnie de ceux qui affligent les autres. Il y a lieu de craindre de se brûler quand on est près du feu.

Qui fait du bien aux méchans, fait la même chose qui s'il faisoit du mal aux bons.

La patience est le meilleur bouclier du monde pour se deffendre d'un affront.

De la maniere dont le monde est affligeant, on ne peut pas y trouver de satisfaction.

Il faut travailler à faire des provisions pendant l'été, pour vivre en repos pendant l'hiver.

Vous étes esclave des plaisirs de vôtre corps; cependant, il n'y a pas de plaisirs que vous ne puissiez goûter dans la possession de vous-même.

La querelle entre les amis redresse l'amitié.

En-

Enſeigner un méchant, c'eſt mettre le ſabre à la main d'un aſſaſſin.

Une méchante ame eſt capable de faire tout le mal qu'on en peut penſer.

La raiſon pourquoi les Courtiſans font la cour aux Rois avec tant de zele & avec tant de paſſion, eſt qu'ils ſavent que par-là ils arriveront à la grandeur à laquelle ils aſpirent.

Un Monarque qui cherche ſes plaiſirs & ſa ſatisfaction particuliere, & qui ſouffre que ſes ſujets ſoient dans la miſére, voit bien-tôt l'éclat de ſa grandeur obſcurci.

L'eſperance vient après le deſeſpoir, de même que la clarté vient après une nuit obſcure.

L'ignorant eſt aſſis à la place d'honneur, & l'égarement eſt ſi grand, qu'on ne laiſſe pas approcher le ſavant de la ſale où il préſide.

En quelque état de miſere que ce ſoit, la beauté a cela de particulier, qu'elle attire les yeux de tout le monde.

Qui a parfaitement de l'eſprit fera prendre de la terre pour des pierreries s'il l'entreprent.

La ſcience a cet avantage qu'elle fait

fait que ceux qui la poſſedent commandent à ceux auſquels ils ſont ſoumis.

Ce n'eſt ni de nos richeſſes ni de nos connoiſſances que nous devons faire gloire ; mais, d'être ſavans, vertueux & de bonnes mœurs.

C'eſt une grande ignominie qu'un ſavant vitieux ; mais, un Derviche ignorant eſt encore quelque choſe de pire, & l'un & l'autre enſeignent la Religion qu'ils ignorent & qu'ils mépriſent.

L'homme qui a de l'eſprit & qui conſulte les autres, n'eſt qu'un demi-homme, celui qui n'en a point & qui ne prent point conſeil, n'eſt pas homme.

Ne vous informez pas de celui avec qui vous voulez faire amitié ; mais, informez-vous de celui qui eſt ſon ami, parce que facilement chacun ſuit les mêmes traces que ſon ami. S'il eſt méchant ne feignez pas de vous en éloigner ; mais, s'il eſt bon, attachez-vous à lui, vous deviendrez bon.

N'aïez point de familiarité avec le pareſſeux, le méchant corrompt aiſément le bon. Ne voïez-vous pas que le

le feu ſe change en cendre par le voiſinage de la cendre ?

La plus grande dette eſt celle dont on eſt redevable à un Maître qui enſeigne, & c'eſt la premiere qu'il faut païer, même largement, non pas tant pour s'en acquitter que par reſpect pour ſa perſonne.

Il eſt de la ſcience à l'égard des préſomptueux, comme de l'eau à l'égard des lieux élevez ; car, de même qu'il eſt contre la nature de l'eau de s'élever, de même auſſi il eſt contre la nature de la ſcience d'arriver juſques aux préſomptueux.

Vous deſirez d'être ſavant ſans travail. C'eſt une de mille eſpeces de folies qu'il y a au monde.

Qui veille la nuit, ſe réjoüit la matin.

Que de honte ! Que d'affronts ! Que de chagrins cauſe à l'homme la ſeule & damnable oiſiveté !

Qui enſeigne & ne pratique pas ce qu'il enſeigne, reſſemble à la poule qui a des aiſles & qui ne vole pas.

Les richeſſes après leſquelles vous courez avec tant d'ardeur, reſſemblent à l'ombre qui marche avec vous. Si vous courez après elle, elle vous fuit,

fuit, si vous la fuiez, elle vous suit.

Vous qui êtes savant, soïez content de vôtre fortune, de crainte que l'abondance n'accable & ne trouble vôtre esprit. Un ruisseau tire des eaux pures de sa source; mais, il est troublé d'abord qu'il passe par dessus les bords de son canal.

Quelle autre chose est le tems qu'une route précipitée qui nous conduit continuellement à la mort malgré nous? Et ce qui donne de l'étonnement aux sages, est que le voïageur fait ce chemin même dans le tems qu'il est en repos.

Vous qui pleuriez au moment de vôtre naissance pendant que les amis de la maison se réjoüissoient & rioient, efforcez-vous de faire en sorte que vous vous réjoüissiez, & que vous riez dans le tems qu'ils pleureront à l'heure de vôtre mort.

Souffrez patiemment toutes les attaques de vos envieux, vous les accablerez tous par vôtre patience. C'est de cette maniere que le feu se consume quand il ne trouve rien qu'il puisse consumer.

Voulez-vous abbattre vôtre ennemi ſans armes, l'accabler de chagrin & le faire enrager? Mépriſez-le, pratiquez la vertu, ce ſont des moiens qui le feront mourir plus cruellement que le fer.

Quelque ſoin qu'on prenne d'éloigner tous les ſujets de médiſance, perſonne n'eſt à l'abri de la langue des hommes. Ils appellent muet celui qui garde le ſilence, avare celui qui ne prodigue pas ce qu'il a, prodigue celui qui fait largeſſe de ſes richeſſes; c'eſt pourquoi laiſſez-les dire & ne craignez que le jugement de Dieu.

Ne mépriſez perſonne en quelque état de baſſeſſe qu'il ſoit. La fortune peut l'élever & vous abbaiſſer.

Pendant que la fortune vous rit & que vous commandez aux autres, comportez-vous ſagement; parce que vous abandonnerez bien-tôt toutes choſes. Conſiderez ceux qui ſont venus avant vous, conſiderez les Empires, tout eſt paſſé, & de tout ce qui a été, rien ne reſte que les traces de la vertu.

La memoire ſe pert; mais, l'écriture demeure.

N'a-

N'abregez pas les longues nuits par le ſommeil, & ne prolongez pas le jour qui eſt ſi court, par des crimes.

Nous voïons mourir de faim ceux qui ont les plus belles qualitez, & les plus indignes au milieu des richeſſes, & des eſprits les plus élevez qui n'en ont pas ſu la cauſe ſe ſont rangez du parti des derniers.

Quel bouleverſement cauſe le tems! Les mœurs ſont corrompuës, l'inconſtance regne en toutes choſes. Il en eſt de même que de l'ombre ſur le bord des étangs, où la tête qui eſt la partie la plus noble tent vers le bas & les pieds quoique la partie la plus vile, tiennent le deſſus.

Le monde a perdu l'eſprit, il favoriſe ceux qui lui reſſemblent. Malheur à eux ſi un jour le monde devient ſage!

Si la ſcience ſans la Religion étoit eſtimable, rien ne ſeroit plus eſtimable que le Demon.

Eloignez-vous des Rois & de leur colere, & ne faites pas la cour à ceux de qui les paroles ſont auſſi-tôt executées que prononcées.

Pour arriver au comble de la ſageſſe, il ne faut ni trop manger, ni trop dormir, ni trop parler.

Rien n'exprime mieux un grand parleur, qu'une nuit longue & froide de l'hiver.

Tous les crimes prennent leur origine de la vûë, de même qu'un grand feu s'allume d'une étincelle.

Un bon livre eſt le meilleur des amis. Vous vous entretenez agréablement avec lui lorſque vous n'avez pas un ami à qui vous puiſſiez vous fier. Il ne revele pas vos ſecrets, & il vous enſeigne la ſageſſe.

Le corps s'engraiſſe à force de dormir; mais, l'eſprit augmente à force de veiller.

Qui s'attache à des inutilitez, pert ce qui lui ſeroit utile.

Plus on a d'eſprit, & moins on a de paroles; c'eſt pourquoi, il eſt comme certain qu'un grand parleur n'a point d'eſprit.

Perſonne de ceux qui demandent conſeil ne ſe trouve trompé, & ſes affaires ne reuſſiſſent pas moins bien.

On vient à bout de toutes choſes avec la patience; mais, c'eſt une

vertu

vertu que peu de perſonnes pratiquent & rarement.

La grande force paroît en une heure de patience.

Perſonne n'eſt ſi ſavant que perſonne ne puiſſe être plus ſavant que lui.

Méditez & vous comprendrez.

Les paroles reſſemblent aux fléches qu'on dirige vers un but, avant que de les lacher pour les y faire arriver.

La ſcience eſt l'heritage de l'homme, il doit la prendre par tout où il la trouve, & laiſſer toute autre choſe comme n'y aïant aucun droit.

L'amour des richeſſes eſt une maladie, c'eſt être à l'agonie que de demander l'aumône, & c'eſt la mort même que d'être refuſé.

On cherche des richeſſes & on ne les trouve pas ; cependant, choſe étrange ! on ne cherche pas la fin de ſes jours & on la trouve.

Il ne ſeroit pas ſi facheux à un ſavant d'emploïer ſes ongles à polir le marbre, de mordre une enclume avec les dents, de faire des voïages continuels par mer, d'entreprendre le voïage de la Mecque & n'avoir pas de quoi manger en chemin, d'aller

au Mont Caucase & d'en rapporter une pierre de cent livres pesant, que de voir seulement de loin le visage d'un ignorant.

Qui ne se contente pas de ce qu'il a suffisamment pour vivre, ne connoît pas Dieu ni ne l'honore.

La sagesse & le courage ne servent de rien lorsque la fortune nous abandonne.

La fortune vient les chaînes aux pieds ; mais, lors qu'elle se retire, elle les rompt toutes par l'effort qu'elle fait pour fuir.

Lors qu'un Roi passe les jours & les nuits dans le jeu, dites que son Roïaume sera rempli de malheurs & de guerres.

Rien n'est plus amer parmi les hommes que la perte des amis.

Où sont les Rois ? Où sont les autres hommes ? Ils ont fait le même chemin que tu tiens. Toi qui as préferé le monde perissable à toute autre chose, & qui estimes heureux ceux qui ont fait le même choix que tu as fait, prens de ce monde ce que la necessité veut que tu en prennes, savoir, que la mort en est le dernier moment.

Ne

Ne prononcez point de paroles deshonnêtes ; ſi vous en entendez prononcer, ſongez à autre choſe, & faites comme ſi vous ne les entendiez pas.

Le monde reſſemble à un logement, où l'on reçoit les voïageurs : Celui qui neglige de faire les proviſions dont il a beſoin pour paſſer plus outre eſt un inſenſé.

Ne vous laiſſez pas ſeduire par la multitude, parce que vous ſerez ſeul quand vous mourrez & quand vous rendrez vôtre compte.

Penſez d'où vous étes venu, où vous devez aller & où vous devez demeurer éternellement.

Les richeſſes conſiſtent dans ce qui ſuffit & non pas dans ce qui eſt de ſuperflu.

De même que le feu s'allume avec le bois, de même auſſi la guerre s'excite par les paroles.

Le blâme dont la médiſance ne peut s'excuſer, eſt de ternir la verité.

Ne vous étonnez pas de voir les perſonnes de vertu dans les diſgraces & dans le mépris, ni de voir les dignitez occupées par ceux qui ne les

meritent pas : Ouvrez les yeux & considerez que les étoiles qui sont innombrables ne perdent jamais rien de leur lumiere, & que le Ciel tourne seulement afin de faire voir tantôt une éclipse de Lune, tantôt une éclipse de Soleil.

Fin des Maximes.



T A-

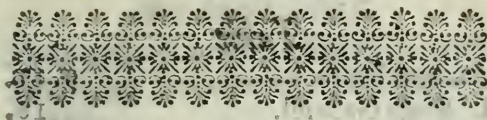


TABLE DES PAROLES REMARQUABLES ET DES BONS MOTS.

A.

B.

D.

Deſ-

G.

Hafiz,

H.

I.

K.

Letisi.

L.

M.

Ma-

Me-

N.

Offi-

O.

P.

R.

S.

Scheich,

T.

V.

Fin de la Table des bons Mots.

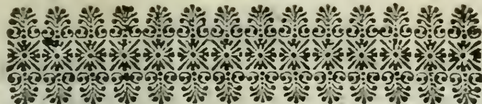


TABLE DES MAXIMES.

A.

Q

Defaut.

E.

Exe-

G.

H.

I.

L.

M.

Mé-

O.

P.

Paſ-

Pro-

Q.

R.

Tems.

T.

V.

Fin de la Table des Maximes.



CATALOGUE

Des Livres qui se trouvent chez

LOUIS & HENRY VAN DOLE.

ANtibaillet, ou Critique du Livre de Mr. Baillet, intitulé jugement des Savans, par Mr. Menage, 12. 2 voll.
Academie Françoise, derniere Edition, augmentée de divers ouvrages, par Mr. Pellison, 12.
Art de jetter les Bombes, par Blondel, 12. avec figures.
Architecture de Vitruve, 12. avec fig.
Aminte du Tasse, Italien & François, 12. avec figures.
l'Antiquité des tems rétablie, & défenduë contre le Juifs & les Nouveaux Chronologistes, 12.
Abrégé de la Nouvelle Methode de la langue Latine par Mrs. de Port-Royal, 8.
Amours des Dames Illustres de nôtre siecle, 12.
Actes & Memoires des negociations de la Paix de Nimegue, 12. 7 voll.
Amours des grands hommes, par Mad. de Villedieu.
L'Art de Vivre heureux, 12.
Art de Plaire dans la Conversation, 12.
Actions Heroiques de Charles V. 12.

Arét de se Conserver la Sante, 12.
Ame des Bêtes, 12.
Abregé de l'Histoire de France par Mezeray, 12. 7 voll.
Arts de l'Homme d'Epée, 12.
Bibliotheque des Autheurs Eclesiastiques, 4. 6 voll.
Burnet Reformation d'Angleterre, 12. 4 voll.
— Voyage en Suisse, 12.
Bibliotheque Universelle, 12. 25 voll.
Brebeuf, Entretiens Solitaires, 12.
— Defence de l'Eglise Catholique, 12.
Bonheur & Malheur du Mariage, 12.
Brantome Vie des Hommes Illustres, 12. 4 voll.
— Vie des Dames Galantes, 12. 2 voll.
— Capitaines Estrangers, 12.
— Dames Illustres, 12.
Bentivoglio Lettres en François & Italien, 12.
Bouhours Remarques Nouvelles sur la Langue Françoise, 12.
— Maniere de bien penser dans les Ouvrages d'Esprit, 12.
— Entretiens d'Eugene & d'Ariste, 12.
— Recevil des Vers Choisis, 12.
Bossu Poëme Pique, 12.
Bordelon Caracteres Naturels des Hommes Representé en cent Dialogues, 12.
Civilité Françoise, 12.
Contes de Mr. la Fontaine, 12.
Conseils de la Sagesse, 12. 2 voll.

Com-

Commentaires de Cæſar traduit par Ablancourt, 12.
Converſations ſur divers ſujets par Mademoiſelle Scudery, 12. 2 voll.
Cours de Philoſophie ſuivant le Syſteme & les Principes de Deſcartes par Mr. Regis, 4. 3 voll.
Comedies de Terence Traduit en François avec des Remarques & le Latin à côté par Mad. Dacier, 12. 3 voll.
— de Plaute Latin & François avec les Notes par Mad. Dacier, 12. 3 voll.
— de Moliere, 12. 6 voll.
— & Tragedies de T. & P. Corneille 12. 9 voll.
— de Bourſault, 12.
Comparaiſon des Grands Hommes de l'Antiquite & des Modernes par Mr. Perrault, 12. 2 voll.
Dictionaire Univerſel par Furetiere, 3. voll. folio.
— Hiſtorique de Morery augmenté par Mr. le Clerc, fòlio 4 vòll.
— de Richelet, quarto.
— François & Italien par Duez, 8. 2 vol.
— de Pomey Latin François & Allemand, quarto.
— François & Flamand de Halma, 4.
— de Mathematique par Ozanam, 4.
— François & Latin par le Pere Tachart, quarto 2 voll.
— Geographique, 12.
Deſcription de l'Univers, contenant les

differents Syſtemes du monde, 4. 5 voll. avec figures.
Devoirs de la Vie Civile,. 12. 2 voll.
Delices de la Hollande, 12. avec figures.
Deſcription de Paris, 12. 2 voll.
Dialogues Satyriques & Moraux, 12.
Eſſais de Morale avec la Continuation, 12. 9 voll.
Nouveaux Eſſais de Morale par Mr. la Placette, 12. 2 voll.
Emmery Receuïl de Curioſitez, 12. 2 vol.
Elemens de Geometrie par Henrion, 12.
— de Geometrie par Dechales, 12.
— de Geometrie par Mrs. du Port-Royal, 12.
— de Geometrie du Pere l'Amy, 12.
— de Geometrie par Ozanam, 12.
Emblemes d'amour en quatre langues gravé en cuivre, 8.
Fables de Mr. de la Fontaine, 12.
Fonctions des Officiers, 12.
Fortifications de Vauban, 12.
— de Blondel, 12.
— de Ville, 8.
— de Vauban, de Ville & du Comte de Pagan, 12.
— de Pagan, 12.
Fortifications d'Ozanam, 8.
Guerre des Turcs avec la Pologne, la Moſcovie & la Hongrie, 12.
Geographie Ancienne & Moderne par d'Audifret, 12. 2 voll.
— de Robbe, 12. 2 voll.

Geogra-

Geographie de la Croix, 12. 4 voll.
Histoire de Philippe de Valois & du Roi Jean, 12.
— de l'Eglise par le Sueur, 12. 8 voll.
— du Monde par Chevreau, 12. 4 voll.
— de l'Academie Françoise, 12.
— des Indes Orientales par Rennefort, 12.
— du Schisme d'Angleterre par Sanderus, 12.
— des Juifs traduit par Arnaud d'Andili, 12. 5 vol.
— de France, par Mezerai, fol. 3 voll.
— de Loüis XIV. par Medailles, fol.
— Metallique de la Hollande, 8, 3 vol. avec figures.
— de France par Prade, 12. 5 voll.
— du Royaume de Siam, 12. 2 voll. avec figures.
— de Florence par Machiavel 2 voll. Traduction Nouvelle 12.
— Secrete de Bourgogne, 12. 2 voll.
— du Triomvirat de Jules Cesar, Pompée & Crassus, 12.
— du Triomvirat d'Auguste, Marc Antoine & Lepidus, 12. 2 voll.
— de la Vie d'Olivier Cromwel, 12. 2 voll.
— d'Emeric Comte de Tekeli ou Memoires pour servir à sa Vie, 12.
— de Louïs XIV. par Mr. Riencourt, 12. 2 voll.
— de Gustave Adolphe, 12.
Lettres de Patin, 12. 2 voll.

L'Univers en Abregé par Pomey, 12.
Lettres de Richelet, 12.
Methode facile pour aprendre l'Hiſtoire de France, 12.
— pour aprendre l'Hiſtoire Romaine, 12.
Memoires de Pontis, 12. 2 voll.
Malheurs de l'Amour, premiere Nouvelle, 12.
Nouvelle Traduction des Satires, des Epiſtres, & de l'art Poëtique d'Horace, 12.
Oeuvres du Pere Maimbourg, 12.
— de Corneille, 12. 9 voll.
— de Moliere, 12. 6 voll.
Poëſies Paſtorales par Mr. Fontenelle, 12.
Relation du Voyage d'Eſpagne, 12. 2 voll.
Traité de Mignature pour aprendre aiſément à peindre ſans Maître.
Teſtament Politique du Cardinal de Richelieu, 12.
— de Colbert, 12.
Tacite avec des Notes, par Amelot de la Houſſaye, 12. 2 voll.
Voyage de Wheler, 12. 2 voll. avec fig.
— de Chardin, 12. avec figures.
— de Conſtantinople, 12.
— en Italie par le Prince de Condé, 12.
— d'Italie par Miſſon, 12. 2 voll. avec figures.
Ville de Veniſe par St. Didier, 12.

On trouve dans la même Boutique toutes ſortes de Livres, à un prix raiſonnable.

Reflexion the homage
suffering journey of hero-
years [illegible] [illegible]
in any

